



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

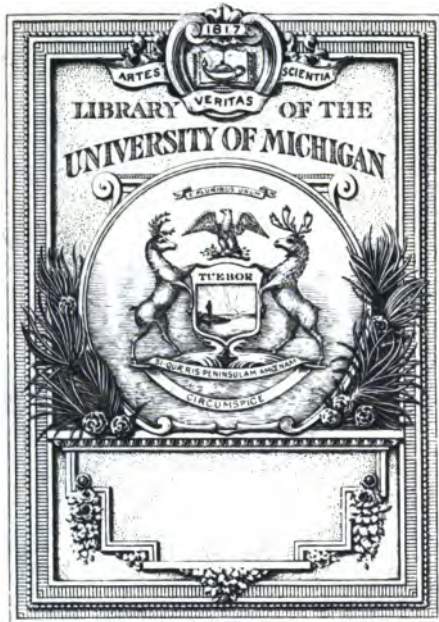
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

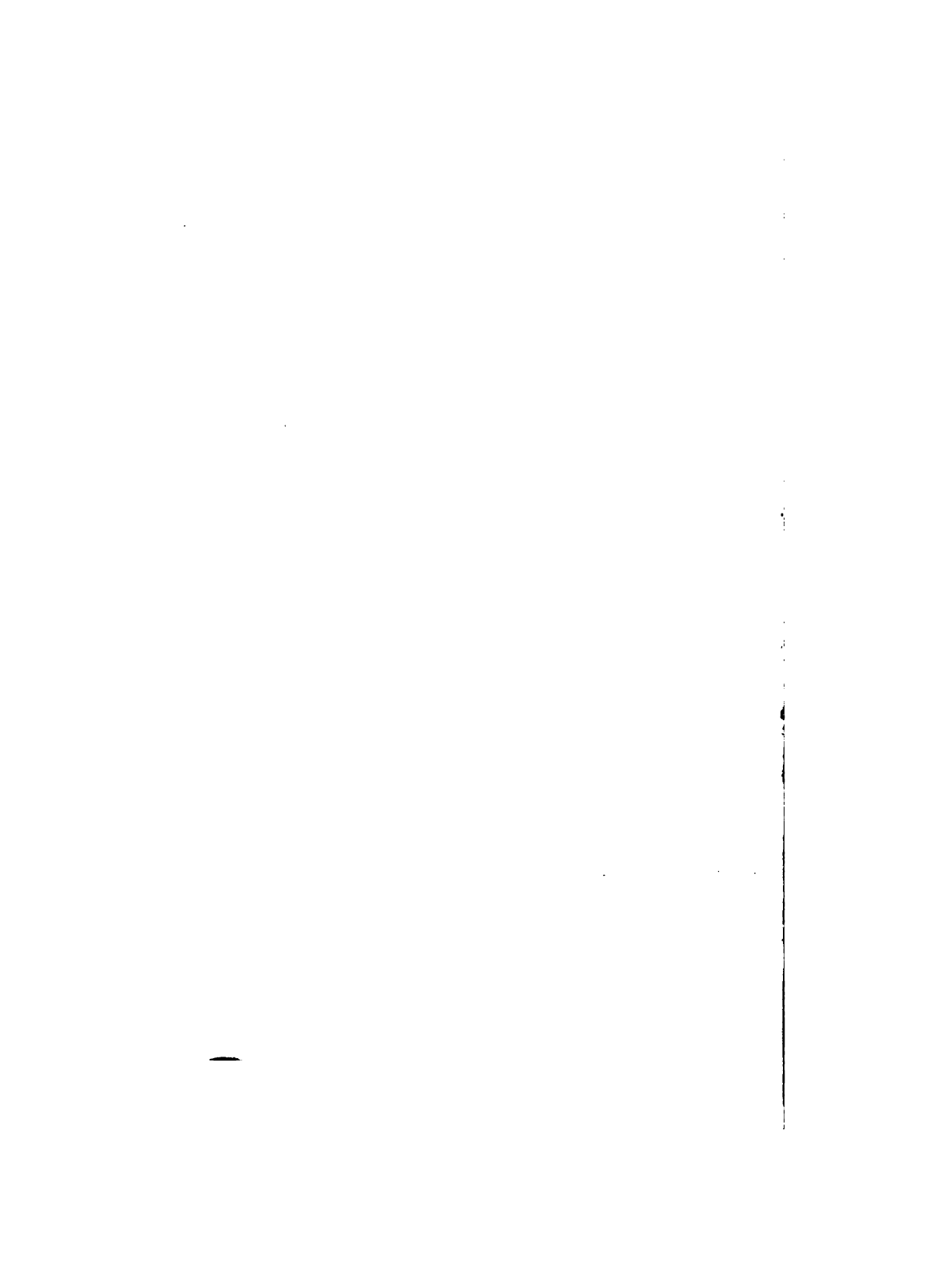
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 938,422



848
L21e
1892



LETTRES A LAMARTINE

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LETTRES
A
LAMARTINE

1818-1865

PUBLIÉES PAR

M^{me} VALENTINE DE LAMARTINE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

4

2-12-42 MIF

Rou. Lang.
Wester.
2.5.42
44833

AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

Lamartine gardait les lettres qu'il recevait, mais il n'avait pas le temps de les classer selon leur importance. Madame de Girardin lui demandait, en 1838, pour un travail de la comtesse Merlin, des lettres de madame Malibran, qu'il avait reçues en 1830 : « Je vous promets de les chercher, répondait-il ; mais j'ai cinq maisons et dix ou douze cabinets où s'enfouissent au hasard de leur arrivée mes lettres et papiers. »

Ce qu'il en reste a été réuni à Saint-Point, et du dépouillement qui en a été fait est sorti ce volume. Beaucoup de ces lettres ont été éliminées, ne présentant pas un intérêt actuel. Les lettres signées de noms marquants ont été classées ; nous en donnons seulement quelques-unes ici.

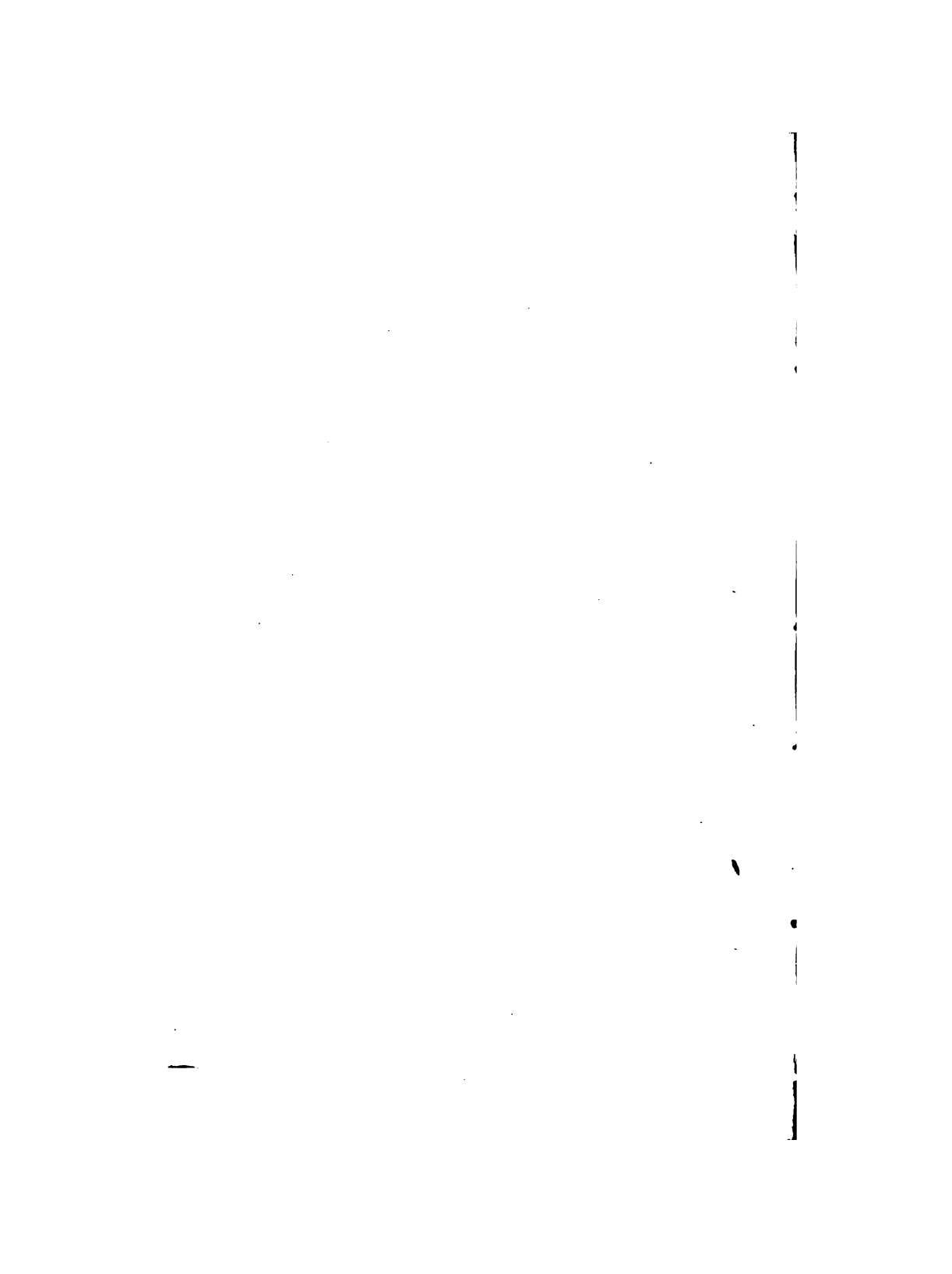
Si les lettres de Lamartine que nous avons déjà publiées, témoignent combien il était fidèle et dévoué à ses amis, celles que nous donnons aujourd'hui prouvent à quel point, dès les premiers débuts de sa vie, il avait su acquérir l'amitié, et ensuite, par ses œuvres, l'admiration de tous les hommes éminents qui ont illustré la Restauration. L'impression que nous a laissée la lecture de ces lettres nous engage à les publier.

Quelques notes nous ont paru nécessaires pour déterminer la date des lettres qui n'en avaient pas, éclaircir certaines obscurités en rappelant les circonstances du moment, et in-

diquer les références aux *Mémoires politiques*¹
et à la *Correspondance*².

1. La première partie de cette autobiographie (1790-1848) vient d'être réimprimée sous le titre de *Lamartine par lui-même*.

2. *Correspondance de Lamartine*, 4 vol. in-16, publiée par madame Valentine de Lamartine.



LETTRES A LAMARTINE

I

LETTRE DE MADAME LA MARQUISE DE MONTCALM¹.

Ce 23 mars 1818.

J'espère que vous ne me croyez ni inconstante, ni ingrate; mais j'ai été bien souffrante et agitée par des impressions pénibles, ce qui m'a empêchée de répondre plus tôt à votre bon souvenir. J'en ai été bien touchée, je vous assure, et je ne sais trop pourquoi je ne vous parais pas la plus maussade personne du monde. Conservez votre illusion et

1. Un des salons par lesquels Lamartine entra dans le monde fut celui de madame de Montcalm.

Cette lettre lui est adressée à Mâcon où il était malade, accablé de chagrin, peu de temps après avoir reçu la nouvelle de la mort de madame Charles (corresp. 1818).

La date manuscrite de l'année manque, mais elle est suffisamment indiquée par certaines circonstances et la publication de *l'Essai sur l'indifférence* (1817).

n'exécutez pas ces projets de retraite si fâcheuse pour vos amis.

On assure que sous peu M. de Rayneval sera ministre des affaires étrangères, et dans ce cas, vous feriez bien de venir faire un voyage à Paris pour vous mettre en rapport avec lui. Si vous le désirez, je vous ferai dîner ensemble. J'ignore si vous le connaissez. Ses formes extérieures sont contre lui, mais ses connaissances sont étendues, et son esprit conciliant le rend propre à rapprocher et adoucir les aspérités politiques. Au surplus, sa nomination est encore incertaine, et la tactique honteuse de la droite, qui s'unit toujours à la gauche contre tous les ministères raisonnables, rend les chances de gouvernement bien incertaines et bien difficiles.

Vous me demandez si on écrit et si on lit à Paris? On devrait en vérité rougir de l'un et de l'autre, car tout ce qui paraît porte un cachet dont on serait tenté d'être honteux devant la postérité, si on pouvait supposer qu'elle s'occupera de nous. Un seul ouvrage me paraît hors ligne par l'extravagance des idées et par l'admirable beauté du style, c'est celui de M. de Lamennais¹. Si vous ne l'avez pas lu, procurez-vous-le; il mérite d'être lu

1. *L'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Voir l'appréciation que Lamartine faisait de ce livre dans une lettre à M. de Virieu, 8 août 1818. Correspondance in-16, tome I^{er}.

et même relu. La folle franchise de ses opinions ultramontaines est exprimée avec une verve, une chaleur tout à fait remarquables. Il n'emploie ni une parole ambitieuse, ni une phrase recherchée; sa chaleur est toute dans son âme et dans son style. On peut lui reprocher, comme à lord Byron, de n'avoir qu'une corde à sa disposition, mais cette corde est admirable, et il est déplorable qu'il en fasse un si mauvais usage. Cet homme soupire après la persécution, la révolution; et la seule punition que l'on doive exercer contre lui, c'est de le laisser jouir d'une grande tranquillité et de ne répondre ni à ses injures, ni à ses rêves qui sont trop loin de la portée du vulgaire pour être dangereux.

Je ne vous demande pas de m'envoyer vos vers, puisque vous m'en croyez indigne¹. Cette injustice ne me rendra pas ingrate envers eux et ne me fera pas oublier que c'est à eux que je dois le désir que j'ai éprouvé de vous connaître et tout le plaisir que m'ont valu nos rapports. Venez bientôt les renouveler. Si vous étiez un peu de suite à Paris, vous

1. « Je n'ai jamais lu ou récité de vers à madame de Montcalm... Elle n'était pas poétique, mais elle était de la nature du duc de Richelieu (son frère), politique et patriote dans le sens élevé du mot *patrie*... Elle n'avait d'autre supériorité que celle d'un très juste bon sens. » (*Mémoires politiques*.)

Madame de Montcalm savait ou pressentait ce jugement de Lamartine sur le peu de goût qu'elle avait pour les vers, car dans toutes ses lettres elle s'en plaint pour l'en faire revenir.

verriez que l'on peut y vivre sans avoir deux cent mille livres de rentes, et qu'en se contentant de la société de quelques amis, il est peut-être possible de se mettre à l'abri des agitations de la multitude.

R. DE MONTCALM.

II

LETTRE DE MATHIEU DE MONTMORENCY ¹.

A Monsieur de Lamartine
Grand Hôtel de Richelieu
Rue Neuve-Saint-Augustin.

Paris, 26 mars ².

Je crois, monsieur, que j'ai quelques reproches à vous faire; mais les regrets dominant tellement que je ne vous parlerai que de ceux-ci. — Comment vous êtes au moment de votre départ, et je ne vous vois pas, et je n'ai que le chagrin de vous savoir

1. Lamartine était à Paris depuis le milieu de février. Quelques *Méditations* circulaient, récitées dans les salons, et allaient être imprimées à une vingtaine d'exemplaires « tous retenus ».

2. Cette lettre non datée est de 1819. Voir lettres à M. de Virieu, 8 et 13 avril 1819, Corresp. tome II et notamment pages 23 et 24.

souffrant.— L'abbé de Rohan me souffle l'avantage de vous présenter chez madame de Narbonne. Je trouve cependant cela simple et je me sou mets. Mais vous allez chez elle vendredi soir, et vous ne passez pas chez moi, où votre ami vous attendait, pour me dédommager. Que dites-vous de cette masse de griefs? Eh bien, je vous offre une occasion de tout réparer en me faisant un grand plaisir ainsi qu'à une société toute spirituelle qui désire vivement vous posséder. *Je dîne aujourd'hui même* chez M. Laborie, mon voisin, que vous connaissez peut-être et qui a une grande influence sur le journal des *Débats*, ainsi que MM. Bertin qui pourront y être. Ils ont un grand enthousiasme de vos beaux vers, et il n'est point de journal plus digne d'en parler convenablement. Permettez-moi donc d'y mettre aussi un amour-propre *ami*. Marcellus et quelques autres députés du même genre y dînent. Voulez-vous que ma voiture aille vous prendre où vous voudrez un peu avant six heures? Vous viendriez me reprendre au Château, et nous irions ensemble à ce dîner.— Voyez ce que vous voulez répondre, et si vous aimez à *réparer*, et à *dédommager* ceux qui admirent votre talent et celui qui vous est encore plus particulièrement attaché.

Vicomte DE MONTMORENCY.

III

LETTRE DU DUC DE ROHAN¹.*A Monsieur Alphonse de Lamartine**Hôtel Saint-Louis**Rue Bossuet, à Dijon.*

Paris, ce 27 mai 1819.

Il faut de la franchise avec ses amis, mon cher Alphonse. Et à ce titre j'en dois mettre avec vous plus qu'avec personne. Aussi je vous avouerai que votre départ et même votre lettre m'ont fait une sensible peine. C'est à votre porte, où, fatigué de ma course au Calvaire, j'accourais pour vous voir encore quelques instants, que j'ai appris de votre

1. Dans son commentaire de la Méditation *La Semaine sainte à la Roche-Guyon*, Lamartine raconte comment il connut le duc de Rohan en 1819. Aucune figure n'a été mieux peinte soit dans les *Souvenirs et portraits*, extraits du Cours familier de littérature, soit dans les *Mémoires politiques (Lamartine par lui-même)*.

En mai 1819, Lamartine avait quitté Paris, repris par « des douleurs au cœur », et par un accès de mélancolie dont on entrevoit les causes diverses dans la correspondance (21 et 22 avril), et dans cette lettre du duc de Rohan. Il s'était réfugié à Montculot, chez son oncle l'abbé de Lamartine.

portière que vous étiez parti; pas un mot d'adieu, d'amitié, malgré la peine que vous deviez supposer que j'éprouverais à cette nouvelle.

Dix-sept jours se passent sans entendre parler de vous et avec la crainte que vous soyez tombé malade ou que vous ayez éprouvé quelque accident, étant parti seul, souffrant, sur un mauvais cheval. Enfin, le dix-huitième jour, arrive une lettre de la misanthropie la plus noire, où, inspiré par la belle retraite que vous habitez, vous proclamez à la face de vos amis que vous n'aimez plus rien et que le plus doux, le plus beau des sentiments est celui que l'on éprouve dans un isolement complet.

J'aime à penser que votre tête est plus coupable que votre cœur dans cette lettre où j'ai si peu reconnu les expressions d'amitié et de tendresse que vous me manifestiez pendant que nous étions ensemble, et que je sentais si vivement. Laissez-moi croire qu'un moment de découragement, d'humeur même, a dicté cette lettre et qu'elle ne m'était pas adressée.

Je conçois tout ce qu'a dû souffrir votre cœur à votre arrivée dans cette famille, en apprenant la conduite de votre oncle à votre égard. Je sens aussi vivement que vous tout ce qu'a de douloureux votre position, tout ce que vous pouvez

éprouver; mais, mon cher Alphonse, laissez-moi vous répéter que l'on n'est pas tout à fait malheureux sur la terre lorsque l'on y est encore aimé. Une mère comme la vôtre est un grand adoucissement à tous les maux, et elle n'est pas la seule qui vous aime et qui les partage. Il est un sentiment plus consolant encore parce qu'il est fondé sur un amour immuable et qu'il commande la confiance et l'espérance. Vous le connaissez; et, accablé sous le poids de vos souffrances et de vos peines, vous préférez demeurer en proie à la soif qui vous dévore plutôt que d'aller vous rassasier à cette source de consolation, de douceur et de paix, dont un Dieu qui vous aime brûle du désir d'inonder votre âme. Approchez-vous donc de lui, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Le cœur, m'avez-vous dit souvent, le cœur c'est l'infini; l'infini seul peut donc le remplir, et Dieu seul est l'infini. Remplissez donc votre cœur de Lui, il viendra l'habiter avec délices et vous donnera tout ce qui vous manque. Courage et confiance, mon cher Alphonse! Oh! que je vais prier pour vous pendant ma retraite que je commence après-demain! Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà revêtu de la livrée de Jésus-Christ, mort au monde et vivant uniquement pour mon Dieu. C'est le samedi 5 juin qu'il se fera la portion de mon

héritage. Que puis-je craindre désormais? qui peut me manquer?

Puissiez-vous, mon cher Alphonse, connaître un jour le bonheur que l'on éprouve à être à Lui! et l'on peut y être dans tous les états. Notre projet de nous retirer à la Roche-Guyon est remis indéfiniment pour cause d'impossibilité..... Apparemment que cela vaut mieux pour nous puisque Dieu en a disposé ainsi. Aussi je ne me permets pas même un regret. La confiance est un si doux sentiment!

MM. Genoude et Rocher sont bien occupés de vous. Nous parlons souvent de vous ensemble. Quant à moi vous savez si je vous aime et comme je vous aime.

DUC DE ROHAN.

IV

LETTRE DU DUC DE ROHAN.

Monsieur Alphonse de Lamartine
Chez Madame la comtesse de Virieu
Au Grand-Lemps.

17 juin 1819.

Votre dernière lettre¹ toute bonne, tout aimable m'est arrivée après la fin de ma retraite, mon cher Alphonse, et m'a fait un sensible plaisir.

J'en ai éprouvé à vous savoir hors de votre solitude et en chemin pour vous rendre près de personnes qui ne peuvent qu'adoucir vos peines, et c'est vous faire du bien. Je redoutais d'ailleurs pour vous ce que j'aime tant pour moi : *vous*. Il faut vous connaître mieux que vous ne vous connaissez vous-même pour bien vous apprécier et jouir de vous. La paix et le calme de l'âme que la religion seule donne, seuls pourront vous appren-

1. Réponse à la lettre de Lamartine du 30 mai 1819. (Voir *Corresp.* In-16, tome II.)

dre à être bien avec vous-même. Combien je la désire pour vous, cette paix, depuis que jela goûte et la savoure dans l'asile que le Seigneur m'avait préparé !

Il y a aujourd'hui trois semaines que j'ai quitté le tourbillon du monde, les orages qui m'environnaient, et que ceux qui s'élevaient encore dans mon cœur ont disparu pour faire place à un calme, à une confiance que je ne connaissais pas auparavant. Le matin même de ce jour je souffrais physiquement et moralement plus que je ne puis vous dire. Au moment de quitter ce que je n'aimais plus, j'éprouvais de violents regrets : les larmes de ma famille, de mes amis, une lettre déchirante de ma mère avaient aussi affaibli mon courage au dernier moment, sans ébranler ma résolution. Mon cœur se déchirait, mais je pensais qu'il acquérait quelque ressemblance avec celui du Dieu auquel je me donnais et qui m'avait appris que souffrir c'est aimer.

Au moment où dans la chambre de mon cher Teyssyemes, près du lieu où repose son cœur, je me dépouillai des livrées du monde pour me revêtir de l'habit que, semblable à Elie, il m'avait légué en montant au ciel, mes forces m'abandonnèrent et mes larmes seules purent me soulager. C'est dans cet état que j'arrivai au séminaire

où mon premier mouvement fut d'aller me prosterner au pied de l'autel pour m'offrir à ce Dieu qui s'est offert pour nous ; à peine étais-je en sa présence que sa divine paix se répandit dans mon âme ; sa consolation pénétra dans mon cœur, et je ressentis la joie de son assistance salutaire. Voici trois semaines que j'habite cette maison, et ce sentiment ne m'a pas quitté un seul instant. Rien ne me coûte, rien ne me paraît fatigant ni singulier. Ma santé est devenue sensiblement meilleure, mon sommeil est calme, mon estomac se rétablit chaque jour, et j'ai tout lieu de croire que je pourrai faire mon séminaire au séminaire.

Les journaux vous auront annoncé ma tonsure mais ne vous auront pas parlé du bonheur que j'ai éprouvé à recevoir le Seigneur pour la portion de mon héritage. Que puis-je craindre ! Que peut-il me manquer maintenant que je possède celui à qui tout appartient ! — Le lendemain de ce beau jour, j'ai dit quelques mots dans cette intéressante assemblée de jeunes gens dont je vous ai parlé. Plus de sept cents personnes étaient présentes. Dieu a fait verser des larmes à ceux qui m'écoutaient. J'en ai été surpris ; mais n'est-il pas maître de donner aux paroles le sens qui lui plaît et de disposer les esprit comme il lui plaît. Gloire à lui seul !

Vous dire que j'ai pensé à vous souvent, vivement, tendrement ! vous le savez déjà. Puissent mes vœux vous obtenir ce bonheur après lequel mon cœur soupire pour vous, ô mon cher Alphonse, *si scires domum Dei!* Demandez-le chaque jour et rappelez-vous que la prière fervente obtient tout d'un Dieu qui ne nous en a fait un précepte que pour satisfaire son amour en nous exauçant. Il faut que je vous quitte, car j'ai bien peu de moments dont je puisse disposer. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent possible, et soyez bien sûr de ma constante et tendre occupation. Adieu, mon bien cher Alphonse, je vous embrasse comme je vous aime. C'est tout vous dire.

AUGUSTE.

M. Rocher veut que je vous parle de lui et compte vous écrire incessamment. Son ami Lagrenée est un jeune homme bien distingué. Il n'a rien exagéré dans tout ce qu'il nous en a dit. Vous l'aimeriez si vous le connaissiez. Adieu encore. Offrez mes hommages à madame et mademoiselle de Virieu si elles se souviennent encore de moi.

M. Genoude est en Bretagne avec l'abbé de Lamennais.

V

LETTRE DU COMTE DE MAISTRE¹.

Turin, 28 janvier 1820.

MONSIEUR,

Voilà *mon neveu Louis*² qui prétend que j'ai droit de vous dire *mon neveu Alphonse*! Cette proposition m'a tout à fait l'air d'un paradoxe. Comment prendre ce ton avec un homme que je n'ai admiré qu'un instant (je voulais dire *vu* : c'est égal)? Et, qu'est-ce que vous en direz, monsieur? Cependant on doit quelque chose à un neveu incontestable qui vous donne un conseil sur sa parole d'honneur; et mon cœur se trouvant d'ailleurs tout à fait de son parti, je me livre bien volontiers à cette aimable familiarité. Vous saurez donc, mon cher neveu Alphonse, qu'un de mes premiers soins lorsque mon *Pape* allait faire son

1. Cette très curieuse lettre du comte de Maistre, où se marque avec humour sa verve originale, reporte aux souvenirs que Lamartine consacra à la famille de Maistre dans son Cours familier de littérature. (Voir *Souvenirs et Portraits*, t. I, p. 73 et suiv.)

2. M. Louis de Vignet.

entrée dans le monde, fut d'enjoindre à mon procureur général, Constance, de vous adresser le souverain pontife. J'éprouve un très grand plaisir de savoir qu'il est entre vos mains. Vous aurez soin sûrement d'un vieillard de 1822 ans, tant persécuté, tant calomnié! et qui cependant a fait du bien à tout le monde. J'ai tâché d'être neuf sur un vieux sujet, et ce n'est pas un petit tour de force que celui d'amener la théologie dans le beau monde, comme Fontenelle y conduisit l'astronomie. Ai-je réussi? Son Excellence Monsieur le Public me répondra incessamment; mais si j'avais plu à mon neveu Alphonse, je prendrais cette approbation pour un très heureux augure, car il m'a tout à fait conquis dans notre entrevue improvisée, et ses productions ont achevé de me donner de lui une idée que je ne puis exprimer à mon gré! Depuis la fameuse strophe, *le Nil a vu sur ses rivages*, je n'avais rien lu d'égal à une autre strophe qui couronne si admirablement l'éloge d'un homme admirable. Faites-moi vite connaître, monsieur, je vous en prie, d'autres productions; mais surtout une certaine tragédie de *Saül* dont je raffole d'avance. Je veux la tenir de vous, je vous en prie,

Vous trouverez ci-jointes trois signatures de moi, fripées, chiffonnées, cela va sans dire. Les plis de la lettre commandent ces formes désa-

gréables, mais par bonheur ils les excusent. J'espère que vous voudrez bien coller un de ces petits billets à l'exemplaire qui vous a été remis de ma part. Disposez, je vous prie, de l'un des deux autres comme vous le jugerez à propos; mais, pour le troisième, mon grand, mon très grand plaisir serait d'apprendre que vous l'avez attaché à l'exemplaire de M. l'abbé de Lamennais dont je suis très grand admirateur. Le neveu Louis m'apprend que vous connaissez beaucoup ce grand écrivain, l'honneur de notre parti, dont le superbe lever annonce un midi que je ne verrai pas, mais qui enchantera les contemporains. Présentez-moi à lui, je vous en prie, comme un homme tout à fait digne de le lire, et votre oncle d'ailleurs, ce qui ne laisse pas que d'être quelque chose.

Agréez, je vous en prie, l'assurance de tous les sentiments qui m'entraînent vers vous, et celle de la haute considération avec laquelle je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Comte DE MAISTRE.

VI

LETTRE DE LA DUCHESSE DE BROGLIE¹.

Mardi 1^{er} février 1820.

Voici les traductions de M. de Barante, monsieur, les trois *Wallenstein* et *Guillaume Tell*. C'est une bonne lecture de malade. Il ne m'a pas donné *Jeanne d'Arc*, et pour *Marie Stuart*, je l'ai prêté à quelqu'un; je vous l'enverrai plus tard, mais comme vous ne l'aimez pas, vous n'êtes pas pressé de le lire. Il faut cependant que vous le relisiez, car cela est trop beau pour que vous ne reveniez pas à l'admirer. M. de la Grange, que j'ai rencontré hier, vous aura dit ce que je lui ai dit de M. Pasquier. Il a écrit à M. Reinhart à Francfort pour lui proposer M. Benoist, et alors il vous donnerait la place à Naples. Mais il n'en faut pas parler, M. de la Grange me l'a promis. Recommandez-le lui encore.

1. Avec une respectueuse délicatesse, inspirée de sa vénération, Lamartine, dans la préface des *Recueils* et dans ses *Mémoires politiques*, a parlé de la duchesse de Broglie à laquelle il fut présenté par madame de Sainte-Aulaire.

Apprenant qu'il est malade — son état de souffrance s'était aggravé en janvier 1820 — elle lui envoie des livres.

Dites-moi, est-il vrai qu'on s'occupe de vous donner une place ici, et que vous l'aimeriez mieux ? Ne m'avez-vous pas dit que le Midi est nécessaire à votre santé ? Et si cela est, il serait bien mal de ne pas tout faire pour y aller. Vous voyez que je suis bien désintéressée, car il serait bien plus agréable pour les personnes qui ont le plaisir de vous connaître que vous restassiez ici ; mais la santé passe avant tout. C'est avec le même désintéressement que je ne vous presse pas de venir nous voir, car je crois que de sortir vous fait du mal.

Gardez les tragédies tout le temps que vous voudrez pour les lire ; mais, quand vous les aurez lues, soyez assez bon pour me les renvoyer.

Ne me trouvez-vous pas bien indiscrete de me tant mêler de vos affaires ? J'espère que vous n'y verrez que mon intention qui est bonne et que cela vous fera excuser le manque d'*étiquette*. On est toujours à son aise avec le talent ; du moins c'est ce que j'ai toujours vu chez la personne incomparable avec qui j'ai vécu.

STAEL DE BROGLIE.

VII

LETTRE DE LA DUCHESSE DE BROGLIE¹.

23 avril 1821.

Depuis votre départ, vos poésies ont encore beaucoup occupé tout Paris; elles ont eu un bien grand succès. Le *Moniteur* même, comme vous voyez, a consigné votre éloge dans la partie officielle; mais ce n'est pas le plus flatteur de tous les suffrages que vous avez obtenus. Il est certain que vous avez été généralement admiré et par les personnes qui étaient dignes de vous entendre et par bien d'autres aussi qui ne l'étaient pas et qui ont suivi la première impulsion donnée par les autres. Il n'y a que madame de Genlis qui vous ait jugé avec une grande sévérité, mais c'est une âme si antipodique que cela n'est pas extraordinaire.

Oserai-je vous dire que je suis bien aise que vous ayez quitté Paris après ce grand succès? Non que je croie que vous vous fussiez laissé entraîner par les éloges nombreux qu'on vous aurait donnés,

1. La duchesse de Broglie, en écrivant cette lettre, croyait Lamartine arrivé à Naples, après sa nomination d'attaché à la légation. Il était à Aix après s'être marié à Chambéry.

mais parce que c'est une société si factice, si prétentieuse, qu'il est impossible qu'elle ne nuise pas à la simplicité et à l'énergie de tout ce qui l'approche. On dirait presque, quand elle a parlé de quelque chose ou de quelqu'un, qu'elle lui ôte son originalité; et je suis quelquefois aussi impatientée des louanges affectées qu'on donne à votre talent, que je le serais des critiques. La solitude et l'Italie, au contraire, sont deux choses bien propres à développer tous les germes que vous renfermez en vous. J'espère que votre santé s'en trouvera bien, je vous envie bien le beau soleil dont vous allez jouir.

Il serait bien aimable à vous de répondre à cette lettre en me donnant quelques détails sur votre situation et sur l'effet que vous ressentez de ce séjour. J'ai appris par M. Genoude que votre voyage ne vous avait point fait de mal, et je voudrais apprendre de vous que vous vous trouvez bien à Naples, mais que vous pensez quelquefois aux personnes qui font des vœux pour votre bon heur, à Paris.

STAEL DE BROGLIE.

VIII

LETTRE DE M. DE GENOUDE¹.

Château de Fleury, le 24 juillet 1821.

Je suis bien heureux, cher Alphonse, d'avoir un ami tel que vous. Vous me reprochez de penser sans cesse aux autres, et vous à qui pensez-vous? Je reçois à chaque instant de nouveaux témoignages de votre amitié. Je ne vous remercie de rien, et je m'attends à tout de vous. *Scio cui confidi*. Mon mariage a bien pu m'empêcher d'aller à Aix, mais il n'a rien changé à mon affection pour vous. Je vous aime de tout mon cœur, comme je vous ai aimé, comme je vous aimerai toujours. Vous êtes bien bon de vous occuper de ma nomination. Je vous avoue que je n'y comptais plus, et nous recevons la nouvelle (je ne sais si elle est

1. Lamartine arriva à Naples le 9 juillet 1820 et y resta jusqu'au 20 janvier 1821. Il a raconté dans ses *Mémoires politiques* les événements révolutionnaires dont il fut témoin pendant cette résidence orageuse. Puis il passa deux mois à Rome, et, après s'être arrêté à Florence et à Turin, il s'établit pour tout l'été à Aix où il écrivit le deuxième volume des *Méditations*. Il croyait s'y rencontrer avec M. de Genoude lorsqu'il apprit Chambéry que son ami était marié depuis deux mois.

bien sûre) que M. de Villèle et M. Corbière ont donné leur démission. Le cardinal de Bernis disait au cardinal de Fleury qui lui déclarait qu'il ne serait jamais placé de son vivant : *J'attendrai. C'est le meilleur parti à prendre dans ce temps-ci. J'attendrai donc. J'ai la conviction que ceci ne durera pas longtemps. M. de R... a ajourné sa défaite.*

Je pars jeudi pour Paris, et je saurai bien où en sont les choses. J'achèverai aussi la quatrième livraison de ma *Bible*. C'est là ma véritable fortune. La Providence me récompense en cela d'avoir attendu avec confiance. *En tout chemin loyauté.* Cette devise ne me paraît pas seulement admirable comme honneur, mais je suis de l'avis de M. de Maistre, le bonheur dans ce monde est attaché à l'accomplir. Jusqu'ici c'était de l'abandon pour moi que de faire ce que je devais, c'est devenu pour moi un calcul. Ai-je perdu ? Ai-je gagné ? Je crois que j'ai vécu. Voilà ce qui m'a rendu indifférent.

Je vous envoie la déclaration que vous me demandez. Je ne puis vous dire combien je suis content de ce qui me vient de Rome. C'est à vous que je dois cet ordre ¹. Je le porterai avec plaisir, et puis c'est une des choses les plus utiles à mon

1. L'ordre de l'Eperon. V. lettre du 14 juin, *Correspondance*, t. II.

grand travail. Sans vous en douter, cher ami, vous ne sauriez croire combien vous m'avez été utile. Si vous faites quelques vers sur la Vendée, envoyez-les-moi. C'est la seule chose que vous m'avez promise avant votre départ qui ne soit pas encore faite. Je n'aurais pas cru que les deux autres demandes eussent un succès si prompt. A propos de Vendée, madame de la Rochejacquelein a écrit ici de vous tout ce que j'en pense, et je l'en aime davantage. Elle a été charmée de madame de Lamartine. Quand ma Léontine en sera-t-elle là? Je désire bien vivement le moment qui nous réunira. On dit que M. Mounier va être nommé ministre de l'intérieur. J'irai le voir pour ce que nous avons dit. Alors vous pourrez vivre à Paris et dans votre petit château, et vous nous recevrez jusqu'à ce que nous puissions vous recevoir à notre tour dans une petite ferme. Voilà mes rêves de bonheur. C'est mon cœur qui les fait tous. C'est par là qu'on vit, c'est par là que je suis heureux, puisque j'ai une femme comme je la voulais, et un ami tel que vous.

Adieu, cher, bien cher Alphonse, aimez-moi toujours, et guérissez-vous.

N'oubliez pas non plus notre conversation du café Conti. Votre talent est une puissance morale. Ne le laissez pas s'ensevelir. Et ne craignez pas

de revers, vous qui n'avez que du génie, et point de ce sot amour-propre qui n'a point d'amis.

Voilà la déclaration. Je ne sais si elle est dans la forme. Si vous croyez que non, faites en une autre, je vous prie. Il est minuit, je vous quitte. Ma femme vous aime bien et elle aime madame de Lamartine.

IX

LETTRE DU MARQUIS DE LA MAISONFORT¹.

Florence, le 20 décembre 1821.

J'ai reçu, monsieur, le 18 novembre, la lettre que vous m'avez écrite de Milly², et je vous y aurais plus tôt répondu si le service du roi ne m'avait pas obligé d'aller passer huit jours à Lucques et si vous ne m'aviez pas parlé dans une langue que je balbutie à peine, tandis qu'elle vous est si familière. En vous envoyant des vers pour des vers,

1. Lamartine, en écrivant de Milly, le 5 novembre, au marquis de la Maisonfort, lui avait envoyé les vers qui lui sont dédiés « Philosophie ». Le commentaire qui suit ces vers au premier volume des *Méditations*, les souvenirs qui sont consacrés au marquis de la Maisonfort dans le premier volume des *Mémoires politiques* éclairent cette intéressante figure.

2. Lettre du 5 novembre. V. *Correspondance*, t. II.

permettez-moi de vous rappeler le duc de Bretagne, cousin de je ne sais plus quel duc de Bourgogne, qui riait comme un fou en lui envoyant d'un certain petit vin de Coirin près de Nantes, bon à faire danser les chèvres, en remerciement de son excellent vin de Bourgogne. Vous datez de Milly près Mâcon, mais, malgré tout le respect que je peux porter aux vignes de M. votre père, ce que j'ai reçu de vous n'est pas vin du cru, c'est de la Romanée, c'est tout ce que Vougeot a pu produire de plus délicat. Vos vers nous ont charmés. Ils sont dignes de l'épître à lord Byron, de la pièce au duc de Rohan, et de ces vers à l'Immortalité qui vont droit à leur adresse, ils m'ont à tel point échauffé, que, comme Saül, je me suis mis au son de la harpe à danser devant l'arche. Les voilà sans prétention, comme sans honte, je ne sais pas mieux, mes vignes de Coirin n'ont pas un ciel plus chaud pour embraser leurs coteaux...

X

LETTRE DE LA DUCHESSE DE BROGLIE.

Coppet, 28 octobre 1823.

J'ai appris par une lettre de madame de Beufvier à mademoiselle Randall, monsieur, le cruel accident qui vous est arrivé ¹. J'ai heureusement appris en même temps qu'il n'y avait plus aucun danger. Je n'ai pas osé vous écrire dans le premier moment, mais j'éprouve le besoin de vous exprimer combien j'en ai été émue et de vous prier d'exprimer à madame de Lamartine tout la part que je prends aux horribles anxiétés qu'elle a dû ressentir.

J'espère que cette secousse n'influera pas sur l'ensemble de votre santé! J'adresse bien des vœux au Ciel pour que vous soyez tous deux protégés dans votre heureuse union!

Au moment où j'ai appris ce malheureux événement je venais de lire vos *Méditations* ². J'y ai reconnu tout votre talent et cette élévation, ce charme

1. « Un cheval m'a précipité sur des rochers. J'ai été près de deux mois privé de tête et de main pour écrire. » Lettre du 29 novembre, *Correspondance*, t. II.

2. *Nouvelles Méditations*.

de pensées qui est l'âme véritable de la poésie. L'ode sur Bonaparte m'a particulièrement frappée; la dernière pensée est bien belle, elle répond à un sentiment bien profond, bien intime, à ce besoin de compter sur la miséricorde divine, qui est si impérieux dans notre âme.

J'espère que nous aurons le plaisir de causer ensemble cet hiver, et je vous dirai plus au long toutes mes impressions, mais elles se terminent toutes, comme vous savez, par une admiration bien réelle pour votre talent. Le sentiment religieux est la source la plus féconde de tout ce qui est beau, quand il est sincère et sans intolérance comme le vôtre. Il prendra chaque jour plus racine dans votre âme, et votre talent grandira à son ombre.

Je ne veux pas vous fatiguer par une plus longue lettre. Je vous prie de ne point vous donner la peine de me répondre si vous n'êtes pas bien; sans cela je serai charmée d'avoir de vos nouvelles par vous-même. J'espère qu'elles seront bonnes.

Adieu, monsieur, laissez-moi vous répéter que je souhaite tout le bonheur du monde à vous et aux vôtres, et je vous prie de me rappeler à la bienveillance de madame de Lamartine.

XI

LETTRE DE LA DUCHESSE DE BROGLIE.

Paris, 24 mars 1824.

Avec quel chagrin j'ai appris, monsieur, que vous aviez de nouvelles peines¹, et combien il est pénible de ne vous écrire que sur des sujets douloureux ! Je n'ose pas vous parler des cruels événements de votre famille, je sais que toutes les paroles font mal dans de certaines situations, je veux seulement vous dire que vos chagrins excitent dans mon âme une sympathie profonde et inaltérable, et que je forme bien des vœux pour que le Ciel les adoucisse.

J'espère que vous trouverez du secours dans les nobles pensées que vous exprimez si bien et que le malheur leur donnera un caractère encore plus positif et plus solide. C'est là le but de toutes nos peines, il n'y en a aucune d'inutile, aucune qui ne nous soit offerte comme un moyen de mettre notre

1. « J'ai perdu une de mes sœurs mariée en Savoie (madame de Vignet). Une autre (madame de Montherot) est avec nous si malade que nous n'espérons rien. » Lettre du 26 mars. *Correspondance*, t. II.

âme dans l'état où elle doit être pour se conformer à sa destinée éternelle.

En vous écrivant je ne vous ai pas parlé avec détail de vos poésies, et vous n'aurez guère d'intérêt à ce que je vous en dirai aujourd'hui. Pourtant il faut que je vous en cite une charmante, les *Etoiles*, qui est bien restée dans ma mémoire et qui me paraît en harmonie avec toutes les souffrances —

Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée

sont deux vers superbes et qui renferment le secret de bien des peines. Il faut que cet instinct qui fait notre tourment soit aussi notre appui, et, s'il ôte aux intérêts de la vie leur vivacité, il doit aussi ôter aux douleurs leur caractère âpre et desséchant.

Pardon, monsieur, de me laisser aller à vous exprimer bien des pensées incohérentes qui ne vous seront peut-être qu'importunes. Elles se réduisent toutes à vous dire combien je suis affligée de vos peines.

Donnez-moi des nouvelles de la santé de madame de Lamartine et de la vôtre, car elles doivent se ressentir mutuellement l'une de l'autre. Puisse le Ciel vous protéger tous les deux !

Agrérez l'expression de tous mes sentiments.

STAEL DE BROGLIE.

XII

LETTRE DE M. VILLEMMAIN.

Le 18 décembre.

MONSIEUR,

J'ai eu le regret de ne pas vous voir depuis notre revers¹ : et je m'en accuse autant que je m'en plains. Permettez-moi de me rappeler maintenant à votre souvenir par l'envoi d'un discours que je viens de prononcer, et dont le sujet ne sera pas sans intérêt pour vous. Vous voyez, monsieur, que je suis auteur dans toute la force du terme, je vous parle de mes ouvrages, car je ne songe plus au déni de justice qu'a éprouvé votre beau talent. J'en ai souffert pour notre honneur académique ; mais j'ai conçu cette disgrâce : les talents d'un ordre élevé ont besoin d'expier leur gloire avant d'en recevoir le prix. Ils attendent plus que les autres, parce que, l'indifférence une fois vaincue, il faut encore qu'ils

1. Lamartine s'était présenté à l'Académie en décembre 1824. M. Droz fut nommé. Lettres du 12 novembre et du 17 décembre. *Correspondance*, t. II.

surmontent un autre sentiment. Si jeune, si connu dans l'Europe, si souvent cité, vous nous reviendrez, monsieur.

Veillez agréer mon attachement et mon inutile admiration.

VILLEMMAIN.

XIII

LETTRE DE LA MARQUISE DE MONTCALM.

25 janvier 1825.

J'ai été bien touchée de votre souvenir, et je me sens toujours de la reconnaissance pour ceux que mon intérêt n'éloigne pas. Cette reconnaissance redouble de valeur lorsque c'est vous, monsieur, qui en êtes l'objet. En vérité, vous ne devez me savoir aucun gré des vœux que je formais pour votre nomination ¹, et il me semble que c'eût été à vous à venir me complimenter, si vous eussiez été nommé. La mort de M. Ferrand vous ferait-elle tenter une seconde épreuve ? Je n'oserais vous donner un conseil à ce sujet ; cependant votre défaite a si fort

1. A l'Académie.

ressemblé à un triomphe qu'il me semble qu'à votre place je me présenterais de nouveau (si Casimir Delavigne ne se met pas sur les rangs), quitte à me retirer tout à fait si le succès n'accompagnait pas ma démarche. Si vous désirez que je sonde le terrain à cet égard, mandez-le-moi. Vous savez que la pauvre mouche du coche est toujours heureuse quand on essaye de lui persuader que son activité n'est pas sans utilité.

Il est mal à vous de ne pas me communiquer le résultat de vos travaux poétiques et de croire que je ne suis digne d'entendre vibrer qu'une seule de vos cordes. Je vois bien qu'il y a un peu de rancune *socratique* dans cette assertion, mais vous êtes injuste ; n'ai-je pas admiré l'ode à Bonaparte, le *Désespoir* et ces autres morceaux étrangers à l'amour. Je serai tout à fait fâchée contre vous si vous ne me prouvez pas, par une marque de confiance, dont je serai très touchée, que vous vous repentez de votre téméraire jugement et que vous voulez en me communiquant vos ouvrages avant le public apporter à mes souffrances la plus efficace des consolations. J'ai bien envie de mettre madame de Lamartine dans mes intérêts, c'est une manière bien douce de se mettre en rapport avec elle que de commencer par une obligation.

Adieu, monsieur, prouvez quelquefois à la pauvre infirme que vous ne l'avez pas tout à fait oubliée, et croyez qu'elle considérera comme un bienfait toutes les preuves d'intérêt qu'elle recevra de vous. Elle vous demande de la tenir au courant de votre santé, de vos projets et de vos productions. J'ai fait votre commission après de M. de Feletz que je crois très disposé à vous donner de nouveau les preuves d'obligeance dont vous avez bien voulu lui savoir gré.

On ne parle en ce moment que des indemnités. Si elles sont adoptées, elles me rendront fort riche, ce qui m'effraie et m'effarouche bien plus que cela ne me plaira. J'avais envie de proposer un amendement qui fit passer sur la tête des mères de famille la fortune qui doit revenir aux femmes isolées. Parlez de moi à madame de Lamartine tout comme si j'avais l'honneur d'en être connue.

Le quatrain qui fut fait au moment de la nomination de M. Droz, vous est-il connu ? Dans tous les cas le voici :

Vous avez nommé Droz ? — Oui, c'est un beau génie.
Son titre, quel est-il ? — Le secret d'être heureux.
Admirable secret ; mais pour l'Académie,
Le secret d'être lu ne vaudrait-il pas mieux ?

XIV

LETTRE DE MONSIEUR CHARLES NODIER.

Paris, le 28 janvier 1825.

MON CHER ALPHONSE,

J'ai eu bien du regret de ne pas vous voir à Paris où j'espère être incessamment plus heureux, car c'est ici que vous serez obligé de vivre quand justice se fera. En attendant, jouissez de votre solitude. C'est un bien comme la santé dont on ne connaît le prix que quand on ne le possède plus. Il y a longtemps que tous les deux sont perdus pour moi.

Si je ne vous vois pas, je ne saurais vous oublier. Votre amitié est une de ces faveurs de la Providence qui consolent de bien des peines. Depuis que j'ose y compter un peu, je me suis surpris quelquefois à avoir de la vanité. S'il est vrai qu'on ne jouit de la vie que par des défauts, en voilà du moins un dont je vous aurai l'obligation.

J'espérais aller à Mâcon. Des travaux bien stériles, et cependant bien accablants, me retiennent

à Paris. C'est M. Alphonse de Cailleux, secrétaire général des Musées royaux, et l'un des deux Alphonse que j'aime le mieux au monde, qui va visiter, pour le grand ouvrage des *Voyages Pittoresques*, vos sites et vos monuments. Il est tout naturel qu'il désire beaucoup de vous voir. Le prophète dit que l'homme selon Dieu est un temple. L'homme de génie en est un aussi.

Voyez dans mon ami Alphonse de Cailleux une émanation de ma pensée, une partie de moi-même qui vous arrive. Il vous dira qu'il y a une famille à Paris qui vous aime comme elle vous admire.

Je ne vous ai pas remercié des vers délicieux que vous avez composés pour l'*album* de ma fille. Ce n'est pas ma faute si on ne peut vous parler de vos ouvrages sans avoir l'air d'un flatteur.

Adieu, mon cher Alphonse. Vivez heureux, et gardez un peu d'amitié à

Votre fidèle

CHARLES NODIER.

LETTRES A LAMARTINE

XV

LETTRE DE MADAME TASTU.

Paris, le 20 mai 1825.

MONSIEUR,

Enfin *Childe Harold* a paru, je l'ai lu et ne puis aller vous exprimer mon admiration pour cette belle poésie. Toute la première partie jusqu'au combat avec le vaisseau turc m'a paru parfaite sous tous les rapports. Le morceau sur Homère, le débarquement d'Harold et surtout l'épisode des femmes grecques qui se jettent en chantant dans le précipice, sont du nombre des endroits qui m'ont fait le plus d'impression, surtout le dernier. Le contraste de ce chant doux et suave et de cette situation terrible, le rythme mélancolique que vous avez choisi avec tant de bonheur et qui rend en quelque sorte à l'oreille l'accent avec lequel les femmes devaient prononcer le chant dans un pareil instant, tout cela m'a causé une vive émotion, et je voudrais pouvoir vous l'exprimer comme je l'ai sentie. J'ajouterais que j'ai pleuré, s'il n'était

pas convenu que les pleurs, et surtout ceux d'une femme, ne prouvent rien...

Vous recevrez par le même courrier, monsieur, deux exemplaires du *Chant du Sacre* qui paratt demain. L'édition entière, tirée à cinq mille, est semblable à cet échantillon, et le soin que vos libraires et votre imprimeur ont voulu y mettre est cause du retard que cet ouvrage a éprouvé; mais je crois que cela ne vous portera aucun préjudice, car le triple mérite de votre nom, la circonstance, et l'activité de vos éditeurs ont fait que les cinq mille exemplaires sont placés avant même d'être mis en vente. Le tirage, par conséquent, va continuer sans interruption ¹. J'ai voulu vous donner cette nouvelle, présumant qu'elle vous serait agréable, et cependant un tel succès est peut-être sans prix pour vous qui maintenant y êtes accoutumé. Peut-être (et je le croirais assez d'après votre genre de talent) n'êtes-vous content que d'être parvenu à rendre à votre gré les impressions qui vous agitent, la pensée qui vous domine, et cette satisfaction intime vous rend indifférent au jugement de la foule? Enfin, quoi qu'il en soit, je dois désirer que votre muse vous inspire toujours aussi heureusement pour votre gloire et nos plaisirs, et j'ajou-

1. Voir lettre du 6 juin. *Correspondance*, t. II.

terai à ce souhait le vœu que vous n'oubliez pas ceux qui savent apprécier le charme d'une poésie élevée et harmonieuse, telle que vous la connaissez, car je suis bien sûre d'être du nombre.

M. Tastu se joint à moi pour se rappeler à votre souvenir et vous remercier du plaisir que vous nous avez donné, et que nous espérons devoir encore longtemps à vos ouvrages.

AMABLE TASTU.

XVI

LETTRE DU PRÉSIDENT HENRION DE PANSEY.

Paris, le 21 mai 1825.

Hier, mon cher Alphonse, j'ai vu le duc d'Orléans. Il tenait à la main les vers de votre poème sur le *Sacre*, qui le concernent. Il en est exaspéré plus que je ne puis vous le dire ¹; la douleur de mademoiselle d'Orléans est encore plus profonde. Le prince m'a dit que cet ouvrage ne devait paraître qu'après le sacre. Si cela est, vous avez encore le

1. Lettre du 6 juin. *Correspondance*.

temps de supprimer les quatre vers ¹, je vous y engage très fort. Il est toujours fâcheux d'avoir le premier prince du sang pour ennemi irréconciliable.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur, et je prie Madame d'agréer l'assurance de mon respectueux attachement.

Le président HENRION.

XVII

LETTRE DU MARQUIS DE LA MAISONFORT.

Lucques, le 14 août 1825.

J'arrive de Lucques, monsieur, où j'ai été prendre trois ou quatre bains de mer, et l'on me remet à l'instant votre lettre du 28 juillet. Il y a trois semaines que j'avais reçu celle du ministre qui m'annonçait officiellement votre nomination, que

1.

LE ROI

D'Orléans!

Ce grand nom est couvert du pardon de mon frère :
Le fils a racheté les crimes de son père!
Et, comme les rejets d'un arbre encor fécond,
Sept rameaux ont caché les blessures du tronc

le *Moniteur* et tous les journaux m'ont confirmée. C'était déjà beaucoup de n'avoir plus M. de B... Le ministre a voulu que la grâce fût tout entière. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez accepté, vous qui vous trouvez en ce moment sous le portique de l'Académie et que la gloire doit fixer en France. C'est, selon moi, un second voyage d'Italie que vous arrangez pour la santé de madame de Lamartine, et rien de plus. Venez donc passer un an ou deux à l'ombre des *pâles ombrages*. Vous y serez bien reçu, bien vu et bien traité. Vous travaillerez avec moi, ou, pour mieux dire, nous nous reposerons ensemble, car l'Italie est d'une tranquillité désolante pour des diplomates un peu zélés. Quand vous me parlez de servir sous mes ordres, je suis tenté de répondre en souriant, comme Sertorius au grand Pompée :

De pareils lieutenants n'ont de chef qu'en idée !

J'envoie à l'instant votre lettre à M. Antoir, qui reste à Florence, où la santé de sa vieille mère l'attache et où il nous faut toujours quelqu'un, cette ville étant ma résidence principale, car vous savez que je suis accrédité auprès de quatre petites puissances.

Prévozt vous a écrit la vérité en vous disant que je vous ai toujours désiré, indiqué souvent, mais

jamais demandé positivement. J'ignorais que vous eussiez conservé le désir d'habiter l'Italie... Si vous arrivez avant le 1^{er} octobre, venez par Gênes me trouver ici à la campagne, aux portes de Lucques. Je me ferai un vrai plaisir de vous y recevoir. J'habite une très jolie maison. Mais dans les premiers jours d'octobre, je rentrerai dans ma coquille d'hiver.

J'ai *Walter Scott*, j'attends *Maistre*, nous avons *Barante* ; il nous manque les dernières tragédies et comédies, le cinquième chant de *Childe Harold*. Il y a six semaines que nous possédons le *Sacre*. Puisque nous en sommes aux principaux ouvrages qui forcent l'attention en ce moment, je vous dirai que, moi indigne, je viens de finir (si finir il y a quand on ne parle que d'une ébauche) une comédie en cinq actes en vers, ce qui plus est, de caractère. Il n'y manque rien, que d'aller lire la fable de la grenouille qui s'enfle comme un bœuf. C'est le fruit de six mois de travail. Il y a des vers de comédie ; mais y a-t-il une pièce ? C'est ce que je demanderai à des gens comme vous, et jamais au parterre de Paris. Je ne procurerai pas à messieurs les étudiants en droit le plaisir de siffler un maréchal de camp, conseiller d'Etat, ministre du roi ; cela serait un ragoût trop friand pour le *Constitutionnel* et voire même pour le *Journal des Débats*

et l'aristarque; n'avoir pour soi que son étoile, et celle du ministère, c'est trop peu. Ma gloire ne sera pas comme la vôtre, européenne, universelle, ce sera une gloire de poche, et mon ouvrage une oisiveté dépensée.

Quand j'ai su que vous m'arriviez, j'ai lu ma pièce et j'en ai pris acte; je ne veux pas qu'on dise, si par hasard il y avait quelques beaux vers : « Parbleu ! je le crois bien, l'auteur des *Méditations* était là ! »

Je vous écris à Paris, parce que je suppose que vous y êtes et que vous y attendez des instructions de M. le baron de Damas. Je l'ai déjà remercié de vous avoir envoyé à Florence. Si vous voulez y apporter un peu de bienveillance pour moi et pour les personnes qui m'entourent, ne prenez pas vos recettes dans la pharmacie de votre prédécesseur. Prévost, qui probablement vous donnera une lettre pour moi et une pour son amie et la mienne, madame Esmangart, y ajoutera des nouvelles de tous nos amis. Je suis enchanté que Rayneval soit casé selon son goût et à portée du gouvernement. Si le poste de Berlin avait été donné à quelqu'un dans la carrière, ce mouvement eût été excellent; mais c'est abuser des moments qui vous restent. Dites à ces quarante messieurs que la première fois qu'ils ne seront que trente-neuf, c'est à vous

qu'ils doivent songer sous peine d'être renversés sous la jambe d'un nouveau Piron.

Mes hommages respectueux à madame de Lamartine.

Croyez à tout le plaisir que j'aurai, monsieur, à vous assurer (vers à part) de la haute estime et de l'amitié que je vous porte.

LA MAISONFORT.

XVIII

LETTRE DE LÉOPOLD II GRAND-DUC DE TOSCANE.

Ce 15 novembre 1825.

Le marquis Gargallo vous aura porté sans doute mes remerciements sincères et ceux de ma femme pour l'aimable composition ¹ faite à l'occasion de la fête de notre enfant. Il m'est impossible néanmoins de ne pas vous exprimer moi-même combien j'en ai été touché. J'ose vous envoyer les vers d'un des grands hommes de l'Italie; les réunir a formé l'occupation des heures de loisir des années

1. L'Insecte ailé. *Harmonies*.

passées. Quoique d'un genre bien différent, elles peuvent avoir quelque agrément pour un poète. Je mets ma bibliothèque à votre disposition : elle peut vous être commode, touchant au jardin de Boboli; je me flatte de lui devoir le plaisir de rencontrer quelquefois une personne pour qui j'éprouve l'intérêt le plus vrai¹.

LÉOPOLD.

XIX

LETTRE DE LA MARQUISE DE MONTCALM.

21 novembre 1825.

Vous avez raison de penser que je ne puis conserver longtemps les mêmes impressions lorsqu'elles vous sont défavorables. Je puis être fâchée contre vous lorsque je me crois méconnue, mais un mot d'affection me calme, et, quoique accou-

1. Lamartine a raconté avec un grand charme dans ses *Mémoires politiques* (livre IV), comment ces rencontres avec le grand-duc dans sa bibliothèque lui donnèrent occasion de se lier intimement avec Léopold II et les princesses de sa famille. Cette liaison se prolongea jusqu'après 1848, et il n'y a pas eu de circonstance importante dans la vie de Lamartine ou dans celle du grand-duc où ils ne se soient écrit.

tumée aux mécomptes, j'aime mieux risquer d'en éprouver de nouveaux que de demeurer toujours sur une triste défensive.

Malgré le goût que vous me croyez pour Paris, j'aurais, je vous assure, un grand besoin de sortir d'une atmosphère dans laquelle j'ai tant souffert, et j'aimerais à vous charger de me faire les honneurs de cette Italie contre laquelle la Provence m'avait donné d'injustes préventions. Je jouirais de faire succéder les émotions qui viennent des choses à celles que produisent les individus, et l'aspect d'une belle nature adoucit bien l'impression des douloureux souvenirs. Vous ne me donnez pas assez de détails sur vos occupations, *vos sociétés* et vos habitudes; vous ne me dites même pas si madame de Lamartine est avec vous et si sa santé se trouve bien du climat de la Toscane. Enfin je serais bien aise d'être au courant de ce qui vous regarde et de penser que vous portez quelquefois vos idées vers ce canapé qui conserve de vous de si bons souvenirs ¹.

Vous avez bien raison de trouver que le portrait de madame de Genlis ne me ressemble pas. Je le dis à ma honte, et je voudrais bien qu'elle fasse passer dans mon âme ce calme et cette parfaite

1. « Madame de Montcalm était affligée d'une infirmité qui la retenait habituellement couchée sur un divan de son salon.»

résignation qu'elle a voulu y découvrir. Vous qui croyez me connaître, vous devriez bien me le prouver en m'envoyant mon portrait dont vous ne retrancherez pas les défauts. Mais comme vos vers sont les seuls que j'aime, je veux que vous le fassiez en vers qui ne seront pas imprimés et par conséquent ne vous feront pas manquer au vœu que vous avez formé. En vous obligeant de penser à moi un peu plus longtemps, je serai bien dédommagée des injures même que vous pourriez me dire.

Je n'ai rien de bien piquant à vous dire sur Paris. Le *désenchantement* qui y règne étend une mer de glace sur les événements comme sur les impressions. Je ne sais plus ce qu'il faudrait inventer pour procurer des émotions, et la jeunesse même rougirait d'avouer qu'elle est susceptible d'admiration, d'amour et même de plaisir. La politique se concentre dans les spéculations de places et d'argent, et la société ne s'alimente que de deux ou trois histoires honteusement scandaleuses dans lesquelles on ne découvre ni l'intérêt que peut produire la curiosité ni celui qui vient des affections.

Quant à la littérature, *Lascares* est le seul ouvrage dont on aurait pu parler. J'ignore si vous l'avez lu, mais il n'a pas eu le succès que promettait la répu-

tation de l'auteur : le style pourtant en est bien remarquable, mais on ne reconnaît dans cet ouvrage ni genre ni but. La volonté d'être classique impose d'ailleurs à M. Villemain des obligations qu'il exagère. Il se croit forcé d'être froid sous peine d'être romantique et semble avoir resserré ses idées, ses impressions et son imagination dans des entraves qui ne permettent aucun élan à son génie et aucune exaltation à ses expressions. Vous trouverez peut-être ce jugement trop sévère, et je sous-cris d'avance à tout le mal que vous pourrez penser de mon esprit, s'il ne vous empêche pas de m'accorder un peu de ce bienveillant intérêt qui peut seul répandre quelque douceur sur une existence bien douloureuse et bien pénible.

Je n'oserais pas parler de vous au baron de Damas car les recommandations de sa famille sont pour lui un titre d'exclusion. D'ailleurs si vous étiez jamais à Turin vous n'auriez plus une parcelle d'amitié à m'offrir, parce qu'une belle dame de cette ville vous absorberait entièrement. Malgré tout cela je me trouverais heureuse de pouvoir vous être bonne à quelque chose.

M. de Chateaubriand prépare pour le mois d'avril une nouvelle édition de ses ouvrages qu'il augmentera de cinq ou six volumes inédits, qui comprendront son séjour chez les Natchez, des voyages en

France et en Italie, la nouvelle des *Abencérages*, un volume de poésie dont *Moïse* fera partie et l'ouvrage sur l'Angleterre qu'il a publié, auquel il joindra des notes. On lui offre déjà quatre cent mille francs de cette édition qui fera époque dans la littérature.

R. DE MONTCALM.

XX

LETTRE DU DUC MATHIEU DE MONTMORENCY.

(Envoyée par M. de Genoude.)

Paris, ce 22 mars 1826.

Il n'a fallu rien moins qu'une maladie commencée par un accident assez grave, pour m'empêcher de répondre plus tôt à une des lettres les plus aimables et les plus intéressantes que j'aie reçues depuis longtemps¹. Tout concourait à ce profond intérêt également senti par mon esprit et par mon cœur : et celui même qui dictait la lettre, dont il

1. Lettre du 23 février 1826, qui exposait au duc Mathieu de Montmorency, alors premier ministre, les circonstances qui avaient précédé et motivé le duel de Lamartine avec le colonel Pepe.

me tardait d'avoir des nouvelles dans une circonstance critique sous bien des rapports, et la noble et généreuse conduite qu'il avait tenue, sur laquelle mon seul regret et son motif n'ont pas besoin d'être énoncés ; enfin le secrétaire même¹ qui avait été choisi pour être l'interprète de ces excellents sentiments et qui a bien voulu y ajouter d'une manière très aimable l'expression des siens auxquels j'attache un grand prix.

Recevez, mon cher Lamartine, mes sincères remerciements pour le prix que vous avez bien voulu attacher à mon opinion, pour le besoin que vous avez eu de m'informer de tous les détails de cette affaire dont les suites pouvaient laisser d'assez pénibles inquiétudes. J'ai été heureux d'apprendre qu'elles étaient entièrement dissipées d'après l'hommage général rendu à votre caractère : le ministre à qui j'en dis quelques mots me parut de même convaincu.

.

Voilà, cher ami, le commencement de la lettre de M. de Montmorency. Il en est resté là ; je crois que ce sont les dernières lignes qu'il ait tracées.

1. Madame de Lamartine.

Madame de Laval a voulu absolument garder l'écriture de son fils.

Ma petite fille est très souffrante et nous sommes dans de grandes inquiétudes. Quelle triste destinée que la nôtre sans le terme qui nous est promis!

Adieu, vous savez si je vous aime.

GENOUDE.

5 avril 1826.

XXI

LETTRE DE MADAME SOPHIE GAY¹.

Rome, 16 septembre 1826.

L'admiration et la joie sont deux sentiments impossibles à cacher, et voilà, monsieur, ce qui nous rend aujourd'hui si coupables envers vous. L'autre jour à dîner chez M. le duc de Laval, il m'a remis votre lettre à la condition absolue de lui lire les vers qu'elle pourrait contenir. Je n'osais

1. Dans le deuxième entretien du *Cours de Littérature* Lamartine a raconté comment il avait rencontré pour la première fois mesdames Gay aux cascades de Terni. Pendant leur séjour à Rome en 1826, elles vinrent passer une partie du mois d'octobre à Florence. V. *Correspondance*, lettre du 8 octobre.

me flatter d'une si précieuse confiance : nous brûlions de vous lire, j'ai tout promis. Mais à peine le cachet a-t-il été rompu que Delphine s'est écriée : il y a des vers ; et puis, m'enlevant la lettre sans aucun respect, elle les a dévorés dans un coin en laissant seulement échapper quelques mots, comme : « C'est ravissant, divin ! et lui seul a le secret de cette poésie à la fois si brillante et si triste ! »

Une admiration si bien sentie a redoublé l'impatience de connaître ces beaux vers. Delphine les a lus d'une voix très émue, et M. de la Rochefoucauld vous dira mieux que moi l'effet qu'ils ont produit. Ah ! par grâce, ne nous punissez pas de ce succès, envoyez-nous bien vite ce que vous avez ajouté à cette noble élogie. Ce sera le plus sûr encouragement pour ma fille. Voici les vers impromptus que M. de Laval vous a trop vantés. Elle vous les livre uniquement pour vous prouver sa soumission. Vous aviez mille fois raison de lui prédire qu'elle ne serait inspirée qu'à Florence. Aussi ne pensé-je qu'à l'y ramener. Visiter avec vous ces montagnes, ces vallées fleuries qui vous ont fourni tant de pensées sublimes doit rendre à l'inspiration la muse la plus endormie ! et puis

1. Le commencement de *la Perte de l'Anio*. Harmonies, liv. II

trouver de l'amitié, toutes les grâces de l'esprit, réunies au plus beau talent du monde : voilà de quoi charmer les vieilles mères comme les jeunes poètes ! On est bien loin ici d'apprécier ces plaisirs-là, personne ne se doute de celui que nous a causé votre lettre. Vous qui le savez, n'en soyez pas avare.

Delphine qui prétend que vous faites chérir les fléaux et les désastres, ne veut plus vous écrire en prose, elle attend ce que vous pensez d'elle pour vous répondre.

Adieu, nous n'avons jamais plus désiré le printemps.

XXII

LETTRE DE MADAME SOPHIE GAY.

Rome, 4 janvier 1827.

Notre prière vous était à peine adressée, monsieur, que vous l'aviez déjà exaucée. En vérité le ciel ne fait ni mieux, ni plus vite. Cette seconde partie¹ est encore plus admirable que l'autre. Delphine s'est empressée de les lire toutes deux au petit nombre

1. La fin de *la Perte de l'Anio*.

de gens dignes que nous voyons ici. Français, Italiens, Russes, tous ont admiré les grandes pensées, l'harmonie de ces beaux vers ; enfin, ils obtiennent presque le succès qu'ils méritent. C'est un triomphe dont vous pouvez être fier, car il faut convenir que la poésie française n'est pas fort appréciée à Rome. La célébrité y fait parvenir quelques noms qui inspirent la curiosité et imposent une sorte de respect littéraire. On n'ose pas les dédaigner, on les vante même trop, mais on ne les sent ni on ne les aime.

Croirait-on que les Italiens, si orgueilleux de leurs victoires chrétiennes, de leurs pompes religieuses, en soient encore, dans leur poésie, aux traits du malin Cupidon et à la ceinture de Vénus ! Eh bien, tout ce qui n'est pas revêtu de cette vieille friperie, leur paraît nu. Le sonnet, les *concetti*, voilà leur épopée moderne. Il reviendrait parmi eux un second Tasse qu'il aurait encore le sort du premier. Cependant ils sont spirituels, animés, mais il faut plus que cela pour être poète.

Vous nous envoyez des familles entières de Français qui ne le sont pas plus. Aussi la pauvre muse ne s'est-elle jamais trouvée moins inspirée. Les journées se passent en visites, en bals ; point d'intimité, de conversation ; et lorsqu'on veut aller rêver au milieu des ruines, on est étourdi par le

babillonnage d'une colonie d'Anglais : ce n'est pas ainsi que nous avons imaginé cette superbe Rome.

Ces réflexions ne sont que pour vous, elles paraîtraient fort ingrates aux personnes qui nous comblent de bonnes grâces. Mais vous qui comprenez, vous savez qu'on peut être fort reconnaissant pour des plaisirs qui n'amuse point.

XXIII

LETTRE DE M. VILLEMENAY¹.

ET DEUX BILLETS DU MÊME

*A Monsieur de Lamartine**Chargé d'affaires à Florence.**Paris, rue des Augustins.*

Je vous remercie infiniment de cette confiance

1. Lamartine avait quitté Florence à la fin d'août 1828. Revenant par Mâcon et Montculot il arrivait à Paris dans les premiers jours d'octobre. Il écrivait à M. de Virieu sur ce séjour : « Je suis ici malade, comme à l'ordinaire dès que j'y suis, accablé de visites à faire et inondé de monde chez moi comme une puissance du siècle... »

Quelques *Harmonies* inédites « l'*Hymne au matin*, la *Perte de l'Anio* » entendues chez madame Gay, furent lues par M. Villemain à son cours de la Sorbonne, qui était alors dans tout son éclat.

et de ces beaux vers. Ils répondent tout à fait à mon vœu. C'est bien cette poésie élevée, religieuse, ce nouveau monde de l'âme découvert l'an I^{er} de l'ère chrétienne. Ils raviront mon jeune auditoire. Mais si je n'étais pas importun, ridicule par mon importunité pleine d'admiration, je vous demanderais de me donner pour demain d'autres vers encore. Votre vue de la gloire humaine¹, elle est toute chrétienne par exemple, et elle est divinement poétique. Je rapprocherais cela de quelque chose du grand saint Basile. Envoyez-moi, je vous conjure, cinquante vers de votre *Épître*, et puis encore cinquante vers de votre *Hymne au matin*. Je les enverrai chercher demain à neuf heures, si vous me le permettez par votre silence.

Tout à vous,

VILLEMMAIN.

Novembre 1828.

C'est encore moi. Veuillez exaucer ma prière et m'envoyer ce que vous m'avez promis en ne me répondant pas. Je l'ai espéré. Je compte prolonger sur ces âmes jeunes et vives l'impression de vos beaux vers. Après cette sublime invocation des

1. Dans la *Perte de l'Anio*.

colonnes du temple, je voudrais lire tout ce que vous me donnerez.

Agréez tout mon dévouement.

A. VILLEMMAIN.

Mille remerciements. Je ne sais si vous aurez le temps d'être à cette Sorbonne qui retentit de vous. Je vous renverrai ces trésors. Avec une bien vive reconnaissance,

Votre tout dévoué,

VILLEMMAIN.

11 h. 1/2.

XXIV

LETTRE DE M. DE MARCELLUS.

Rome, le 17 février 1829.

Ce n'est pas, mon cher Lamartine, comme propriétaire d'Andour (car je n'y recueille pas une grappe) que je vous dois des remerciements, mais c'est en Bordelais et en ami que je me hâte de vous faire mon compliment de l'éloquent plaidoyer en faveur des vignes dont j'achève de lire un extrait

dans les journaux. C'est aussi fermement écrit que bien raisonné. C'est là l'homme d'Etat, l'homme des affaires; et je n'avais pas besoin, moi, de cet essai dans nos questions publiques, pour savoir que vous les traiteriez supérieurement. Dès que l'absurde règle des quarante ans ne vous séparera plus de la tribune, vous êtes celui qu'il faut au département; et si alors j'y garde encore dans un coin quelque influence territoriale, je croirai rendre service à tous que de l'employer à donner au pays et à la monarchie un si habile défenseur.

Je viens d'assister aux funérailles d'un pape¹ qu'on regrettera partout, excepté à Rome. Ici, le peuple a montré une joie féroce. On applaudissait dans les rues. Mais si ses sujets montrent quelque ingratitude, l'Église entière vengera la mémoire de ce pontife prudent, modéré, et loué de toute l'Europe dans un siècle exigeant. Il y avait dans ces dernières pompes, à Saint-Pierre, quelque chose de profondément triste et humiliant pour la grandeur humaine, qui pénétrait l'âme et y portait de graves réflexions. C'était un spectacle digne de notre ambassadeur²; et ce sera un jour une page sublime de ses Mémoires, s'il n'en devance pas les temps. Dès que le conclave sera ouvert, je passerai

1. Léon XII.

2. M. de Chateaubriand.

un moment chez mon voisin et collègue de Florence où vous êtes loin d'être oublié; puis j'irai chez moi recevoir les cardinaux à qui on a indiqué cette route comme la plus chaude et la meilleure. Bien que je lui fasse quelque infidélité de temps à autre, cette résidence me plaît toujours, et j'y resterai tant qu'on voudra.

Adieu, cher camarade, mille hommages autour de vous. Croyez que mes vieux sentiments pour vous ne changeront jamais.

MARCELLUS.

XXV

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

*Monsieur Alphonse de Lamartine,
A son château de Saint-Point,
Près et par Mâcon*

Votre dernière lettre, mon cher Lamartine, m'a fait un grand et vrai plaisir. Vous voilà enfin, comme je vous rêvais depuis si longtemps, rentré à votre nid d'aigle, à votre cachette de poète, à votre donjon de seigneur français et non plus ita-

lien, baron féodal et non plus diplomate, seul loin des salons de cour et de ville, seul avec votre âme, votre famille et votre génie, libre et maître de vous, plantant des arbres, mangeant des choux et faisant des vers. Je vous en félicite et vous en remercie. Je vous aime mieux ainsi.

Je vous félicite aussi de ce que j'ai lu dernièrement dans le *Journal des Débats* de vous et à votre sujet. Il est beau de vous voir si à votre aise dans les choses positives, et vous commencez bien votre carrière d'homme public. Vous serez aussi puissant à la tribune que dans vos vers; et c'est le plus éclatant démenti qu'on puisse donner aux gens de peu de valeur qui ne veulent pas que le génie se mêle des affaires et refusent l'intelligence à l'imagination. Vous avez cette double faculté, et vous arriverez de plain-pied de votre renommée de poète à la Chambre. Ce sera beau et bon.

En attendant ne nous faites pas faute. Songez qu'il nous faut des vers et de vos vers. Ce siècle nie la poésie, et vous êtes encore le seul qui l'y ait fait croire.

Quant à moi, je lutte, vous le savez peut-être. Je suis en ce moment livré aux bêtes, mais je les laisse faire, et je pense à autre chose. Cependant la cohue s'acharne. Je suis en proie aux feuilletons de toute grandeur. J'en ai lu un l'autre jour qui

avait cinq pages : c'est de la bêtise au mégascope.

Ce qui ne peut ni grandir ni grossir, c'est ma tendre amitié pour vous.

VICTOR HUGO.

Paris, 27 février 1829.

XXVI

LETTRE DE M. CHARLES NODIER.

27 mars 1829.

Mon cher Alphonse, la lettre que je reçois de vous a failli se croiser avec une autre lettre que je vous écrivais et que je recommence *ab initio*, pour placer les choses dans leur ordre. Ce n'est pas ici qu'*un beau désordre est un effet de l'art*.

Je verrai ces jours-ci votre petite poétesse valaque qui m'intéresse beaucoup. Une jeune fille dont vous avez tourné la tête de Mâcon à Bucharest doit avoir une âme. Il y aura probablement de la poésie là dedans.

Mais avant de lire ses vers, je suis condamné à déchiffrer le grimoire de trois huissiers. Vous savez que la librairie vient de subir un nouvel échec, et

me voilà, au bout de trois ans de travail à seize ou dix-huit heures par jour, plus pauvre et surtout plus irrémédiablement pauvre que je ne l'ai été de ma vie. Heureusement, du mal de vivre on s'en guérit quand on veut.

Je venais de m'entremettre dans les intérêts d'une autre Sapho,

Car il en vient du Mans tous les jours par douzaine,

de cette pauvre Elisa Mercœur qui a fort innocemment compromis votre nom dans une polémique désagréable. La lettre bien longue, bien diffuse et bien ennuyeuse, que vous recevrez d'elle avec la mienne, ne vous portera pas la mesure de son esprit. La douleur que tout ceci lui a causée n'a pas été pour elle une muse. Etourdie d'éloges et trop accessible à tous les mensonges, elle a été dupe d'un intrigant qui a malheureusement du talent et qui s'écrit quelquefois des lettres en votre nom. Elle n'est pas complice de cette insolente supposition. Elle mérite votre indulgence, et je vous atteste qu'elle a besoin d'être consolée. Je prends à cela un intérêt tout moral. Je n'ai pas lu ses vers, et je l'ai trouvée assez laide. Accordez-lui un mot bienveillant.

Vous êtes bien heureux, mon ami, de voir la nature et de la contempler dans vos délicieuses

campagnes. Si j'ai le bonheur de rencontrer ces jours-ci quelque riche qui m'achète ma bibliothèque en bloc, pour que je puisse en jeter la valeur aux limiers de la justice, j'espère qu'il m'en restera, après avoir fait la part de mon ménage, de quoi faire à pied en Europe une pointe de quelques centaines de lieues ; et je n'ai point d'itinéraire où je n'aime à placer Mâcon.

Je passe à une affaire pour laquelle je suis vivement pressé de vous entretenir. Des hommes très honorables, d'un très bon esprit, et munis de riches garanties pécuniaires, viennent d'instituer, à l'instar de la *Revue d'Edimbourg*, une *Revue de Paris* qui paraîtra tous les dimanches, à compter du 12 avril dont nous sommes tout près. Ce sera moins une feuille de critique littéraire, comme on les a faites jusqu'ici, qu'un *Magasin*, un *Répertoire* de pièces inédites empruntées à toutes les très hautes notabilités de l'époque. Je vous prie de croire qu'il n'y a là personne de plus obscur que moi, qui n'y ai peut-être été appelé que parce qu'on suppose que j'exerce quelque influence d'amitié sur vous, sur M. de Chateaubriand, sur Victor Hugo. L'entreprise est large, et dirigée par des gens qui se connaissent en puissances littéraires et qui n'admettront rien de médiocre. Il est inutile d'ajouter que la communication d'un article, ou d'un

fragment, ou d'une pièce de vers, n'en aliène aucunement la propriété, et cependant cette insertion sera payée à haut prix. C'est à vous à le régler. Il est d'ailleurs réservé qu'il sera susceptible d'être accru en raison du succès des éditeurs.

Il m'importe, mon cher Alphonse, que vous répondiez à cette communication. Je m'en suis chargé, et j'aime à faire ce que j'ai promis. Je voudrais que votre réponse fût accompagnée de l'envoi de quelques-unes de ces *Harmonies* ravissantes, que j'ai bien peur, si vous refusez, de ne plus entendre que dans les concerts des anges. Si cela ne vous convient pas, exprimez votre refus de manière à ce qu'il puisse être montré ou lu à ces messieurs. Je crois que c'est Amédée Pichot qui est gérant. Un des principaux actionnaires qu'on m'a dit espagnol ou portugais, et qui vous a peut-être écrit pour le même objet, vous a connu à Florence.

J'ai fait comme le public, mon ami. Je n'ai pas lu les *Satyres* (*sic*) de Baour. On m'a dit qu'il nous avait nommés dans la première, mais je ne crois pas que nous soyons des *pourceaux* de la nouvelle. C'est un homme sans fiel, dont les vers sont encore assez propres. Il n'y manque que de la verve et quelque peu de poésie; mais je vous garantis qu'il vous admire sincèrement, et que votre galante

mention d'*Omasis*¹ a triomphé de toute sa modestie *toulousaine*. Il en sera longtemps heureux.

J'imagine que vous devez être auprès de madame de Lamartine et de cet autre ange qui rivalise de beauté, de fraîcheur, de grâce, de céleste inspiration avec vos autres ouvrages. Rappelez à l'une, tâchez de rappeler à l'autre vos hôtes de Saint-Point, et la respectueuse amitié du père, de la mère et de la fille.

Tout à vous pour toujours.

CHARLES NODIER.

P.-S. — Quand vous viendrez, vous vous promènerez dans vos jardins sans sortir de mon salon. Le portrait que Gué en a fait est une merveille.

Si vous avez quelque occasion de faire prendre chez moi les poésies d'Elisa Mercœur, je les garde à votre disposition.

1. Tragédie de Baour-Lormian.

XXVII

LETTRE DE M. CHARLES NODIER.

*Monsieur Alphonse de Lamartine**A Mâcon**Saône-et-Loire.*

MON CHER AMI,

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

J'ai senti mon cœur consolé en trouvant dans votre lettre l'expression si bienveillante d'un sentiment qui me tient lieu de gloire et de bonheur. Je n'userai pas de votre offre, mais je ne l'oublierai pas; elle m'a reconcilié avec la vie, et je vous jure que, si cela dépend de moi, je ne mourrai pas sans vous avoir revu.

Mademoiselle Rovel est venue chez moi. Je n'y étais pas. Ma femme a été enchantée de sa décence et de ses manières franches et naturelles. Je la crois digne d'intérêt. Je m'en assurerai mieux quand le chaos de mes affaires sera débrouillé. Il

n'y a pas un jour qui n'amène un échec ou une chute, et, heureusement, la librairie ne peut pas s'en prendre à moi, car aucun des ouvrages pour lesquels on me fausse payement n'était publié. Je n'y perds, quant à moi, que le manuscrit, une double négociation au vingt-quatre pour cent, et les frais.

Votre réticence à l'égard de notre *Revue* m'aurait donné un peu de chagrin, si je n'avais d'ailleurs été si heureux de votre lettre. Cette opinion du temps, qui vous paraît si accréditée, se renferme dans la basse clientèle de quelques petits journaux honteux, qui sont l'opprobre du pays. Au reste, vous n'avez pas rencontré, sur la route du triomphe, un aboyeur si insolent qu'il ne vous saluât d'un cri d'admiration. Pour vaincre les infâmes haines de l'impuissance envieuse, il ne faut que produire, et c'est à ce genre de productions que la *Revue* est ouverte. Il ne faut pas se dissimuler une chose, mon ami : dans ce siècle Protée, la puissance a changé souvent de place; Robespierre l'avait donnée au bourreau, Napoléon l'avait confiée au sabre du soldat, la Restauration l'a laissée prendre à la plume du publiciste. Vous avez une double et immense carrière à parcourir, et maintenant un chevalier ne peut plus entrer dans la lice avec avantage quand il a la visière baissée. Il faut qu'il ait tenu l'opinion éveillée, haletante et

curieuse. On ne monte au Capitole qu'en passant par le *Forum*, et je ne sais de tribune accessible au talent que celle des Chambres ou celle des journaux.

Réfléchissez cependant sur tout cela. Je ne voudrais pas, au prix de ma vie, vous entraîner dans une démarche qui coûtât quelque chose à votre repos.

Ma femme me prie de la rappeler au souvenir de madame de Lamartine, dont la charmante bonté ne s'effacera jamais de notre mémoire. Ma fille passe sa vie à broder la musique de ses notes inexpérimentées sur la délicieuse musique de vos vers. Quoique votre traducteur ne soit pas savant, on lui accorde le mérite de la naïveté, et même de quelque inspiration.

Tout à vous, cher Alphonse, et pour toute la vie.

CHARLES NODIER.

4 avril 1829.

XXVIII

LETTRE DE LÉOPOLD II, GRAND-DUC DE TOSCANÈ.

Impériale, ce 11 juillet 1829.

TRÈS CHER COMTE,

C'est ici à Impériale, où je suis maintenant, que l'année passée j'ai eu la dernière fois le plaisir de vous voir et de causer avec vous. Je venais alors de la Savoie, j'avais touché aux barrières de la France, et vous preniez congé de moi en quittant l'Italie pour vous diriger vers cette belle et grande capitale, un des foyers des grandes affaires d'Europe. Depuis ce temps, j'ai bien des fois pensé à vous, bien souvent regretté une conversation, un échange d'idées et de sentiments qu'il est presque impossible de retrouver ailleurs.

De loin j'ai suivi vos pas, et j'ai été informé que vous n'aviez pas passé en Angleterre. Je savais que vous pensiez avec plaisir à Florence, que vous n'aviez pas renoncé à l'espoir d'y revenir; dans ce temps j'ai reçu une lettre de votre main, lettre précieuse que je conserve avec soin, elle montre bien de l'attachement, une bonté bien

particulière pour moi qui suis loin de la mériter.

Souvent heureux de vos vers, heureux des souvenirs de Pise, de ses plaines et de ses chasses où vous avez assisté, des rivages de la mer à Livourne où vous vous promeniez avec votre famille, j'ai laissé l'imagination errer dans le vague ; souvent encore méditant sur la partie morale, j'ai pensé à vous en causant avec le comte de Maistre et M. d'Ancillon, deux personnes qui vous auraient convenu, où une imagination brillante se réunissait à une volonté droite et un cœur pur.

La liberté dont vous jouissez, la patrie de la poésie où nous habitons, les connaissances que vous y avez, une personne qui vous est sincèrement attachée, tant de raisons me font espérer un jour votre retour. Attendri souvent de l'intérêt que vous m'avez témoigné pour les premiers pas d'un jeune homme dans une carrière nouvelle, je serais heureux de vous en faire voir quelques-uns de plus, faits depuis ce temps. Des cruses¹ réitérées dans ces contrées abandonnées font paraître une première aube d'un nouveau jour. On rassemble maintenant les moyens, on va les diriger tous vers un même objet pour forcer l'ennemi. Les travaux ont été commencés l'hiver dernier ; il y a raison de

1. Travaux de dessèchement pour assainir les maremmes de Toscane.

croire que dans le courant de l'année prochaine, et même avant l'été, une partie de l'Ombrone portera ses eaux chargées de limon dans ce vaste marais ennemi de la vie des hommes, pour le combler. Hier soir, en passant pour aller aux Cascines, j'ai vu les gens du peuple réunis aux coins pour lire une annonce imprimée, collée sur les murailles ; j'ai reconnu que c'était l'appel pour le creusement du déversoir, et je ne peux nier que ce ne fit impression sur moi.

Veillez bien me donner de vos nouvelles. Ma femme me charge de vous faire ses compliments. Veillez bien me rappeler au souvenir de madame de Lamartine et me croire toujours votre très affectueux,

LÉOPOLD.

XXIX

LETTRE DE MADemoiselle DELPHINE GAY.

Villiers-sur-Orge, 26 août 1829.

Voici l'époque où vous deviez revenir¹. Êtes-vous toujours dans la même intention ? Faites nous

1. Voir lettre à mademoiselle Delphine Gay, 2 juillet 1829. *Correspondance*, t. III.

part de vos projets. Les nôtres ont été bien dérangés. M. de Vignet vous dira que nous espérions aller vous faire une petite visite avec lui en allant à Aix. Mais les affaires diplomatiques l'ont retenu à Paris, et le mauvais temps ne nous a pas laissé le moindre prétexte pour aller prendre les eaux. Nous sommes maintenant dans notre solitude, méditant sur tout ce que le nouveau ministère ¹ peut apporter de changements dans nos destinées, et regrettant de n'avoir pas à lire, à répéter les vers que vous m'aviez promis.

Je les attendais avec impatience pour me consoler et m'encourager, car je n'ai jamais été moins inspirée. Les conversations du jour ne sont guère tournées à la poésie. Tous nos amis sont dispersés. Nous venons de voir partir le dernier, dont le refus fait aujourd'hui tant d'effet ². Nous causions bien souvent de vous ensemble ; et j'aimais à lui faire redire que l'on ne connaissait pas encore tout le charme de vos vers lorsqu'on ne les avait pas lus au bruit des vagues, après le danger d'une tempête. Il nous disait qu'à peine le calme était revenu, il était sûr de voir tous ses officiers se promener sur le pont tenant à la main un de ces petits volumes

1. Le ministère Polignac, 8 août 1829.

2. L'amiral de Rigny qui avait refusé le portefeuille de la marine dans le ministère de Polignac.

que je connais si bien et qu'il sait par cœur. Jamais je n'ai vu une si belle mémoire. Il a beaucoup regretté de ne pas vous avoir rencontré chez nous pendant son dernier séjour à Paris, et moi aussi je le regrette bien, car je suis sûr que l'originalité de son esprit et la grâce de sa brusquerie vous plairaient, et puis nous aurions été si fiers de réunir les deux célébrités les plus pures de notre époque ! Le voilà maintenant exilé en Grèce. Dieu sait quand nous le reverrons !

Ecrivez-nous si vous viendrez à Paris ; nous sommes bien décidées à vous y aller rejoindre. Ne nous laissez pas oublier par madame votre mère, de la charmante Julia et de madame de Lamartine.

Madame de Narbonne est venue nous voir avant de partir pour la campagne ; elle nous a parlé beaucoup mais doucement de *vos rigueurs*. M. Villemain donne les vers de votre épître à toutes les jolies femmes qu'il connaît. Moi je ne les ai pas, ni ceux-là, ni les autres. N'en éprouvez-vous pas quelques remords ?

M. de Vignet a été parfait pour nous. On voit qu'il devine à quel point nous vous aimons ; et je comprends fort bien qu'il paraisse l'homme du monde le plus aimable à ceux qui ne vous connaissent pas. — J'ai forcé ma mère à se remettre à l'ouvrage. Vous aimerez, je n'en doute pas, son *Mo-*

queur amoureux que je vous promets pour cet hiver. — Venez bien vite consacrer par votre voix poétique notre nouvelle demeure, dont le plus grand mérite est d'être aussi fort près de l'hôtel de Rastadt. Il me tarde bien de vous y voir, et de m'entendre annoncer *le monsieur qui a un chien*. Nisida appelle à grands cris Fido, — et maman le petit chien que vous lui avez promis. Moi, je demande des vers, toujours des vers et un souvenir.

DELPHINE¹.

11, rue de Choiseul.

XXX

LETTRÉ DE M. SAINTE-BEUVE.

Paris, ce 29 août 1829.

J'ai reçu, mon cher Lamartine (puisque vous me permettez de vous parler familièrement comme à un ancien ami), j'ai reçu votre lettre et votre admirable épître qui m'a rendu bien heureux et

1. La réponse à cette lettre est du 15 septembre. *Correspondance*, t. III.

glorieux¹. Je commencerai maintenant à avoir confiance, et je la relirai souvent comme encouragement à poursuivre. Le soir même où je la reçus, j'allai chez Victor, où se trouvaient quelques-uns de nos amis; je la lus et nous nous en enivrâmes tout le soir. Ce que vous m'y répétez de mes malheureux vers et ce que vous voulez bien appeler vos *injures poétiques* me la rendent encore plus chère; c'est un gage de franchise pour tout le reste; et, croyez-moi, car je vous le dis bien sincèrement, lorsque je lis quelques-uns de vos vers, que j'admire cette manière si large, si naturelle, si *ouverte* et si *pleine*, que je la compare à vos paysages immenses, aux moissons et aux grandes herbes ondoyantes, aux murmures et aux ombrages flottants, où tant d'air circule, où le ciel est si profond et si infini, il me prend grand mépris de cette manière petite, étroite et curieuse, où l'impuissance d'atteindre plus haut m'a confiné, et dans laquelle j'ai tâché de me faire une poésie, comme un pauvre diable s'arrange un petit jardin sur sa fenêtre ou dans les fentes de sa cour. Vous êtes heureux de n'avoir pas été sujet, en débutant, à cette indigence un peu honteuse de génie, et d'avoir taillé tout d'abord en pleine nature avec

1. Epître à M. Sainte-Beuve. *Harmonies poétiques*, liv. III.

luxe et opulence. Je crains fort pour ma muse chétive qu'elle ne perde jamais tout à fait sa gaucherie première, qu'elle ne se familiarise jamais, et avec abondance de cœur, avec ces grands et simples spectacles auxquels il faut livrer son âme à pleine aile, et qu'elle ne préfère toujours se tapir, humble et rougissante, au bord de quelque fossé, le long d'une haie ou d'un mur en terre et en boue. Mais croyez que je ne me fais pas illusion sur les inconvénients et la misère de cette façon de poésie, que je reconnais à l'autre toute sa supériorité, et que je la lui envie avec admiration et désespoir.

J'ai été, comme vous, bien étourdi du changement politique¹ qui remet en question ce qui semblait si bien jugé pour tous les cœurs honnêtes et sensés. Cela est affligeant pour tout le monde, et pour les arts, et les poètes encore plus directement peut-être. Qu'y faire? — Vous semblez fâché d'avoir vu le nom de Victor mêlé à tout cela. Il n'a pas tenu à lui de l'éviter. Il avait fait sa pièce de *Marion Delorme* dans un esprit très pacifique et uniquement littéraire; M. de Martignac, qui se sentait peu sûr de sa place, et qui craignait les moindres occasions de donner prise à la cour contre lui, vit quelques inconvénients à la repré-

1. M. de Martignac remplacé au ministère par M. de Polignac.

sentation et n'osa l'autoriser, sans cependant l'interdire. Sur ces entrefaites, il tomba; M. de la Bourdonnaye vint, qui déclara nettement à Victor que la pièce ne serait pas jouée, mais lui offrit tous les dédommagements possibles, particulièrement une *position politique* au Conseil d'Etat et une *place dans l'administration*. Victor dit que pour le moment il n'était qu'un poète, et qu'il n'entrait pas dans ses idées d'aborder si vite un rôle politique, surtout ne partageant pas les principes de la nouvelle administration. Le lendemain, et quand il croyait tout fini par son refus, il reçut un brevet qui portait à six mille francs sa pension de deux mille francs du ministère de l'intérieur; il répondit par un refus très respectueux, que sa pension de deux mille francs, qu'il avait reçue sans l'avoir demandée et conjointement avec *son noble ami M. de Lamartine*, pension qui lui était précieuse surtout comme gage des bontés du roi, lui suffisait, et qu'il suppliait le roi de le laisser dans la situation où ses dernières bontés étaient venues le chercher. Voilà le fond de l'affaire; il n'y a mis que l'indispensable, ce qu'il se devait comme homme de conscience et d'honneur; le reste est du fait des journaux qui, comme vous le dites si bien, salissent tout ce qu'ils touchent.

On monte dans ce moment-ci aux Français l'*Othello* d'Alfred de Vigny; c'est une traduction

assez exacte et en vers de la pièce de Shakespeare; c'est une très belle œuvre à la lecture, et j'espère qu'elle sera bien prise à la représentation. Mais le moment est mal choisi pour une jouissance littéraire, quand les esprits sont pour ou contre la politique anglaise, comme au temps de Pitt et Cobourg.

Je regrette bien que votre voyage de septembre paraisse manqué; nous vous espérions tous; j'aurais bien envie d'aller, suivant votre offre aimable, déposer mon bâton pour quelques nuits à Saint-Point, mais je suis tenu ici à la chaîne par une foule de petits liens auxquels je ne pourrai me soustraire durant toute cette saison. Plus tard, peut-être...

Il y a quelque temps que je n'ai pu voir David qui est allé faire une petite tournée en Allemagne pour en rapporter le buste ou la médaille de Goethe et autres illustres. C'est un homme qui fait tout pour l'art et pour ses amis; un cadeau de vous le paierait mal; la seule chose qui lui ferait plaisir à recevoir, ce serait un exemplaire de vos œuvres venant de vous et avec une ligne de votre main. — Entre nous, ce qui le comblerait, ce serait qu'à l'une de vos *Harmonies*, quand elles se publieront, vous missiez son nom en tête; c'est là votre plus belle monnaie et dont il est digne. —

Mais surtout, je pense, point d'argent, de bronze, ni de cadeau de ce genre, cela pourrait le blesser.

Adieu, et quand vous aurez quelques moments à perdre, quand vous voudrez vous souvenir que Paris existe, et que vous y avez beaucoup d'amis et en savoir quelques nouvelles, pensez à moi, je vous prie, et écrivez-moi aussi vite et aussi peu que vous voudrez.

Votre tout dévoué d'admiration et de cœur.

SAINTE-BEUVE.

Rue Notre-Dame-des-Champs, 19.

XXXI

LETTRE DE M. VILLEMAIN.

*A Monsieur Alphonse de Lamartine,
au château de Montculot, près Dijon.*

MONSIEUR,

J'ai remis exactement vos quatre lettres à MM. Droz, Duval, Laya, Cuvier. Je crois qu'elles ont ajouté à leurs dispositions de justice. M. Droz

me l'a dit positivement. On vous a trompé, je crois, sur M. Cuvier. Il s'exprime peu, mais je ne puis douter de son adhésion, et au besoin MM. Roger, Lainé, les personnes qu'il considère le plus lui parleraient. Soyez bien tranquille de ce côté. Pour me résumer, vous serez élu. Absent, votre majorité est certaine. Présent, elle serait infaillible et nombreuse. Venez donc, si vous le pouvez. Et ne soyez pas arrêté par le chagrin que votre revers donnerait à des parents, à des amis. Ce revers est impossible. Je suis honteux de vous en parler si longtemps, et embarrassé de vos remerciements. Admiration, attachement à part, je vous ai dit ma stratégie académique : avec la liberté de la presse et des opinions, le mouvement des esprits, l'impatience dédaigneuse de la jeunesse, il est impossible de maintenir une académie littéraire, si on ne la fortifie pas de tous les talents illustres. Nous devons quêter la gloire et l'absorber aussitôt qu'elle paraît. Il n'est plus permis d'écouter l'esprit de coterie, les petits scrupules, les petites jalousies. Voilà ce que je prêche avec assez de succès. Par le même principe, j'aurai beaucoup de zèle pour l'élection de Cousin, de Ségur, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny. Pour vous, quand je suis triste, quand je suis las de tout, je relis avec un charme indéfinissable vos vers qu'on ne peut pas plus

oublier que votre physionomie. Si j'étais chargé de vous recevoir après votre élection, je vous les réciterais pour tout compliment. Venez donc, monsieur, si cela ne vous dérange pas trop. Venez pour assurer une élection dont nous avons plus besoin que vous; et veuillez agréer mon bien sincère et affectueux dévouement.

A. VILLEMMAIN.

Ce 22 octobre 1829.

XXXII

LETTRE DU DUC DE MONTMORENCY-LAVAL.

24 octobre 1829, Londres.

MON CHER MONSIEUR,

Madame de Montcalm, qui nous honore l'un et l'autre de son amitié, m'a transmis dernièrement la lettre la plus délicatement inspirée que j'aie jamais reçue; et c'est à cette lettre que je réponds en ce moment. Jamais, je vous l'atteste, je ne me suis senti autant de sympathie pour une personne que je n'ai jamais vue. Je pense que c'est un legs, un héritage que m'a laissé mon cher Mathieu, mon

alter ego, que le désir de vous aimer et d'en être aimé. Ainsi donc, mon but personnel dans cette mission où je débute, sera de vous attirer ici aussitôt que les circonstances me le permettront. Si le roi est satisfait de mon service, la plus constante passion de ma vie, je lui demanderai pour récompense d'ordonner telles dispositions qui sont nécessaires pour vous nommer ici premier secrétaire d'ambassade. Si vous aspirez à quelque chose de mieux, je vous seconderai de tous mes vœux et de toutes mes démarches. Si, au contraire, vous ne souhaitez que Londres, nous y vivrons bien ensemble. Lorsque j'aurai fait ma *vile* prose, vous m'enchanterez par votre délicieuse poésie.

Pardonnez la brièveté, le griffonnage de cette lettre en échange de votre charmante écriture ; mais je suis dans toutes les horreurs des grandes et des petites affaires au début de cette mission.

Je veux aussi changer de maison, celle qu'on m'a laissée ne me paraissant pas convenable à ma situation, telle que je la comprends dans ce pays de la plus noble aristocratie. — Qu'avons-nous fait dans notre propre pays pour qu'elle soit en horreur à la multitude des ambitieux ?

Veuillez faire parvenir à mademoiselle Delphine, qui a des traits de ressemblance avec vous, me

meilleures amitiés *romaines*, et comptez à jamais, monsieur, sur la sincérité, la durée, etc., que je viens d'avoir l'honneur de vous exprimer.

MONTMORENCY-LAVAL.

XXXIII

LETTRE DE M. BRIFAUT.

*A Monsieur Alphonse de Lamartine,
au château de Montculot, près Dijon.*

Non vraiment, vous n'avez plus à craindre le duc de Bassano, mais vous n'y gagnez rien. Le nouveau candidat qui se présente est bien plus redoutable pour vous; il vous enlève cinq ou six voix. Je sais ce que je dis : j'ai vu, j'ai entendu; ne croyez pas ceux qui vous écriront le contraire; ils se trompent. Quant à moi, voici ma profession de foi sur M. de Ségur. Je le connais depuis longtemps, je suis très lié avec son père, j'ai de grandes relations avec sa femme, je l'estime beaucoup, je le crois fort digne d'entrer à l'Académie et il peut compter sur ma voix, mais ce n'est pas cette fois-

ci. Cette voix, je la réserve à un poète que je mets à part entre les poètes, qui a composé un nombre infini d'admirables vers, qui mérite de passer avant tout le monde et que je serai également fier et heureux d'appeler mon confrère. Je ne nomme personne, et pourtant j'espère qu'on m'entend. Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'obtenir que ce poète-là cède aux instances de ses amis qui jugent sa présence nécessaire à Paris ? Est-il décidé que le génie des vers sera incompatible avec le don de la sagesse ? Si cela est, j'en suis fâché. Lui présent, il eût emporté la balance. Il ne veut pas me croire. Il a tort. Je suis la *Cassandre* de l'amitié et il en est le *saint Thomas*. Nous mêlons le sacré et le profane à nous deux. Quel dommage qu'il ait tant d'opiniâtreté ou que j'aie si peu d'éloquence ! Ah ! cruel homme que vous êtes ! Adieu. Je vous gronde et je n'en serai pas plus avancé, mais je remplis un devoir. Ne me procurerez-vous pas un plaisir ? Vous m'entendez ? Adieu.

BRIFAUT.

Votre ami Rocher, qui a dîné hier chez moi, est tout à fait de mon avis. Votre résistance le désespère.

Paris, le 26 octobre 1829.

XXXIV

LETTRE DE LA MARQUISE DE MONTCALM.

28 octobre 1829.

Vous seriez en vérité le plus ingrat de tous les hommes de douter un instant de M. Villemain. Je lui fis dire hier de venir chez moi, et, au premier mot que je prononçai pour le sonder, je le mis en fureur de la seule supposition qu'il pût éprouver la moindre incertitude. Il est bien vrai qu'il est fort lié avec M. de Ségur qui se met sur les rangs, mais si le titre d'ami l'a obligé à des termes polis vis-à-vis de lui, il n'a pas ébranlé sa fidélité et son admiration pour vous. Il fait plus, il se met en quatre pour que la présence, les efforts de M. de Ségur et les nombreuses relations du père et du fils ne vous nuisent pas, il fait mouvoir la grave immobilité de M. Royer-Collard, cherche à animer l'insignifiante indolence de M. Laya, annule les efforts de chacun de vos concurrents, et tout cela avec cœur, avec âme, et de manière à vous obliger à une vraie reconnaissance dans le cas même où vous ne réussiriez pas. Je me connais en affection

vraie, je ne suis pas facile à y ajouter foi, et vous pouvez m'en croire lorsque je vous assure que vous devez être content de M. Villemain.

Adieu, je compte voir aussi M. Lainé, sur l'intérêt duquel vous pouvez aussi vous reposer. Je suis furieuse de l'absence de M. de Féletz, qui certes n'aurait pas épargné ses pas en votre faveur. Si M. de Ségur vous était préféré, en vérité il faudrait prendre en masse messieurs les Quarante et les affubler de deux oreilles d'âne. Vous voyez que ma rancune, quelque réelle qu'elle soit, ne me rend pas injuste. Vous ne voulez pas me montrer vos vers, vous m'en croyez indigne, et pourtant si j'ai un genre d'esprit, il tient au goût et à l'appréciation du vrai talent, et en me refusant ces qualités il faut ne m'en accorder aucune. Adieu encore, je vois au moins que vous me croyez un bon cœur, puisque vous êtes sûr de moi, même après m'avoir blessée; je ne tromperai pas votre attente. J'ai envoyé votre lettre au duc de Laval qui était parti lorsqu'elle m'est arrivée.

Pardonnez mon griffonnage.

R. DE MONTCALM.

XXXV

LETTRE DE M. ROYER-COLLARD.

MONSIEUR,

Vous êtes instruit que le scrutin d'hier nous a été favorable; nous aurions été malheureux et humiliés qu'il en eût été autrement. Vous n'avez nul besoin, ni aujourd'hui ni dans la postérité, des honneurs de l'Académie; mais l'Académie avait besoin de votre nom. Vu le temps, et la diversité des inclinations, nous sommes contents de notre majorité.

Je vous remercie, monsieur, non de tout ce que vous me dites de trop flatteur, mais de la disposition bienveillante où vous êtes à mon égard. Votre lettre, simple et naturelle, me fait espérer qu'il y aura quelque commerce entre nous; j'y mettrai un prix infini.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

ROYER-COLLARD.

Ce 6 novembre 1829.

XXXVI

LETTRE DE M. CUVIER.

MONSIEUR ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

Vous ne serez pas fâché, sans doute, que je ne me sois pas autant pressé de vous répondre que je l'aurais dû dans toute autre circonstance. Il m'a semblé qu'une réponse positive vous plairait davantage, bien qu'un peu tardive, et je suis d'autant plus heureux de pouvoir vous la faire, qu'au plaisir que votre élection donnera à tous les amis des lettres, s'en joindra un qui m'est personnel, celui de vous recevoir. Je ne me dissimule pas que c'est une tâche bien au-dessus de mes forces; mais j'espère que j'y serai soutenu par les sentiments que vous m'avez inspirés depuis si longtemps.

Veillez, je vous prie, en agréer la nouvelle expression, ainsi que celle de la haute considération avec laquelle je suis, monsieur et illustre confrère, votre très humble et très obéissant serviteur.

B.-G. CUVIER.

Au jardin du Roi à Paris, le 6 nov. 1829.

XXXVII

LETTRE DE M. DE LAMENNAIS.

Faites bien comprendre à M. de La M... qu'il y a une vue admirable de la Providence dans ce qui lui arrive ¹. Plus heureux selon la manière de juger du monde, combien de pensées de religion il aurait eu de moins ! Et s'il souffre tant de la privation d'un objet aimé, que serait-ce donc s'il venait à perdre le seul bien véritable, le bien infini ? Voilà ce que Dieu veut lui faire sentir. Il plante de sa main la croix dans son cœur ; j'ai en lui l'espérance qu'elle y prospérera, car ce n'est qu'à son ombre que le bonheur germe et s'élève jusque dans l'éternité.

F. DE LAMENNAIS.

1. La mort de sa mère.

XXXVIII

LETTRE DE MADEMOISELLE DELPHINE GAY.

Paris, le 6 janvier 1830.

Je ne saurais commencer cette année sans former des vœux pour vous. Mais ces vœux sont toujours votre prochain retour, et il entre tant d'intérêt personnel dans ce souhait que j'ose à peine l'exprimer.

C'est une pensée bien pénible pour mon cœur de vous savoir si triste. Je crains que tant de chagrin ne vous ait rendu malade; de grâce donnez-moi de vos nouvelles; j'en demande à tous vos amis; ils n'en savent point. Madame de Montcalm vous annonce pour le mois de mars. Nous avons beaucoup parlé de vous ensemble. Elle a la bonne grâce de paraître jalouse de votre amitié pour nous; nous! que vous avez quittées si souvent pour elle. — Nous avons passé deux mois entiers sans aller dans le monde. Mais il n'y avait pas moyen de résister aux instances de madame de Narbonne qui m'écrivait pour avoir de vos nouvelles; et j'ai pensé à vous tout le temps de son bal, dans ce

salon où le son de votre voix résonnait encore pour moi bien plus que l'harmonie des valse de *Guillaume Tell*.

La renommée vous a sans doute appris le mariage de M. Villemain avec la fille d'un médecin nommé M. Double. L'orateur a cru de son devoir de se brouiller avec nous à cette occasion, et le ciel sait pourtant si j'avais aucune prétention sur sa destinée conjugale. Il est venu un jour faire une querelle à ma mère à propos de rien. Il a voulu faire articuler à tous ceux qui se trouvaient là que M. Victor Hugo était le plus grand poète et le plus grand homme du siècle, parce qu'il avait refusé une pension de deux mille francs qu'on voulait ajouter à celle de quatre mille qu'il touche régulièrement. Il fallait rire de sa fureur, de ses mouvements oratoires, de la violence avec laquelle il jetait son chapeau par terre à plusieurs reprises, et de cette colère si exagérée qu'elle en était froide. Enfin il s'est tellement épuisé à défendre les romantiques ce soir-là que, le lendemain, à l'ouverture de son cours, il s'en est dédommagé en parlant contre eux. — Nous lui pardonnons toutes ses extravagances en souvenir de son zèle dans une affaire qui nous intéressait.

M. de Vignet nous abandonne; les gens qui vous aiment sont donc bien communs à Paris pour qu'il

se passe ainsi de nous. Il me semble cependant que pour penser à vous on ne doit être nulle part mieux qu'ici.

Ma mère va vous adresser dans huit jours son *Moqueur*. Elle serait bien aise qu'il pût vous distraire un moment. Je n'ose vous demander les vers que je désire tant¹. Je voudrais que ce fût une consolation pour vous que de causer un si grand plaisir. Après de vifs chagrins on n'est guère sensible qu'au bonheur qu'on donne. Cela ne vous donnera-t-il pas le courage de me les envoyer? J'en serais si heureuse. Ils m'aideraient à supporter tant de regrets et tant de plaisirs qui m'ennuient. Envoyez-nous de grâce un mot qui nous apprenne que vous pensez encore à nous.

DELPHIN GAY².

1. L'épître qui lui était adressée.

2. La réponse à cette lettre est du 25 janvier, t. III, *Correspondance*.

XXXIX

LETTRE DE M. CHARLES NODIER.

*Monsieur Alphonse de Lamartine
de l'Académie Française*

à Mâcon.

11 janvier 1830.

MON CHER ALPHONSE,

Vous m'avez témoigné trop d'amitié pour que je ne pense pas que vous preniez intérêt à tout ce qui me touche. Je me ferais donc scrupule de marier ma chère fille sans vous en prévenir. Elle épouse, au commencement du mois prochain, un jeune homme fort honorablement né et d'un excellent caractère, qui s'appelle M. Ménessier. C'est pour moi un enfant de plus. Ils ne me quitteront point, et cette condition était indispensable à mon bonheur; mais il aurait été plus complet si vous aviez été à Paris, ou si j'espérais que vous y seriez assez tôt pour signer leur contrat.

.

Je doute que vous vous occupiez beaucoup de notre littérature, qui n'a jamais été plus stationnaire, pour ne pas dire plus rétrograde. Votre confrère Lemercier vient de faire jouer un *Clovis*, qui est, dit-on, taillé sur le patron de toutes les tragédies classiques dont on nous rebat les oreilles depuis feu Lemierre et compagnie, et qui a eu du succès en conséquence. On attend *Hernani* qui fera certainement plus de bruit, mais dont la cabale a déjà préparé la chute dans ses vaudevilles et dans ses journaux. C'est une pièce faite d'ailleurs tout entière dans le système de Victor, et dans laquelle ses théories sont portées, suivant son usage, à leur dernière expression de témérité. Mon amitié pour lui me fait déplorer le hasardeux courage avec lequel il se livre, au péril de son repos et de son bonheur, à toutes les chances d'une publicité orageuse, qui, cette fois, menace de prendre l'aspect d'une petite guerre civile. Quelle que soit la force de son âme, il est difficile d'ailleurs que son caractère ne s'aigrisse point dans cette polémique en action, où la haine des partis passe si aisément de l'ouvrage à l'homme. Heureux le poète qui peut jouir comme vous de ses inspirations sans être obligé d'en faire un chant de combat ! Je vous dis tout cela parce que c'est une des amères sollicitudes de mon cœur, et que mon cœur n'a jamais

plus besoin de s'ouvrir qu'avec vous. Je l'aurais dit à Victor lui-même si ma sérieuse amitié avait aujourd'hui sur lui le même empire qu'il y a dix ans ; mais quand à vingt-sept ans on a fait secte, il est bien rare qu'on puisse se rendre encore aux froides représentations de la raison. L'enthousiasme de ses jeunes admirateurs doit produire sur lui l'effet des chants de la sirène. C'est un des plus doux prestiges de la gloire. Puisse l'avenir lui en épargner les tribulations !

Votre dernière lettre est écrite de la main de madame de Lamartine, et c'est une nouvelle obligation que nous vous avons. Madame de Lamartine peut multiplier hardiment ses autographes : il est presque impossible de discerner son écriture de la vôtre, et cela dérangerait un peu mes hypothèses sur la physionomie de l'écriture, si cette conformité ne révélait une sympathie de l'âme plus rare, plus heureuse et plus touchante encore que celle du génie. Rappelez toute ma famille à son souvenir.

Au revoir, mon cher Alphonse, et tâchez que ce soit bientôt. Les moments que je passe avec vous relèvent mon courage abattu. Le sentiment d'être aimé de vous est presque une conscience de vertu et de talent qui fait que l'on s'estime soi-même. N'en privez pas le cœur le plus dévoué qui ait

jamais palpité aux bruits de votre renommée et aux témoignages de votre affection.

Tout à vous pour la vie.

CHARLES NODIER.

XL

LETTRE DE M. CUVIER.

MONSIEUR ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

Suivant l'usage, je ne pensais à mettre la première main à mon discours que lorsque j'aurais connu le vôtre, ne voulant pas imiter nos députés, dont les harangues écrites d'avance se succèdent sans se correspondre. Il me paraît surtout bien nécessaire de savoir avec quelque détail ce que vous vous proposez de dire sur M. Daru, pour ne pas reproduire beaucoup plus mal ce que le public aurait déjà entendu de vous et me faire très justement siffler. D'un autre côté les quinze jours que vous pouvez donner à Paris, avec toutes les occupations qui m'accablent et qui me prennent rigoureusement les deux tiers de mon temps, ne me suffiraient pas pour préparer une réponse un peu

digne d'un tel récipiendaire; et même je n'aurais pas quinze jours, car on exige une lecture préalable devant une commission de l'Académie. J'ose donc vous prier de me communiquer au moins le plan et les principales parties de votre discours. Dans la tâche bien agréable dont je suis chargé, mais pour laquelle je suis, je l'avoue, entièrement neuf, j'ai beaucoup compté sur vos inspirations. Ne me les refusez pas.

Agréez, je vous prie, l'hommage de la haute considération avec laquelle je suis, monsieur et illustre confrère, votre très humble et très obéissant serviteur,

B.-G. CUVIER.

Au jardin du Roi, le 23 février 1830.

XLI

LETTRE DE M. CUVIER.

MONSIEUR ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

En me rendant un grand service, vous m'avez fait un grand plaisir. Déjà ce premier jet est plein d'intérêt et de nobles et belles idées. Je ne puis

avoir la prétention de vous répondre d'une manière digne de vous; mais j'exprimerai du moins avec toute la force dont je suis capable les sentiments que vos ouvrages m'ont fait éprouver, et en cela je suis bien sûr de trouver de nombreux échos dans le public. Je vous prie du reste de compter sur toute ma discrétion. Personne ne verra rien de votre discours que par vous-même.

Agréé, je vous prie, le nouvel hommage de ma haute considération et de tout mon dévouement.

B. - G. CUVIER.

Paris, le 3 mars 1830.

XLII

LETTRE DE M. DE CHATEAUBRIAND.

13 juin 1830.

Vous ne recevez, monsieur, d'inspirations que de votre lyre : tout votre talent est à vous. Vos *Harmonies religieuses* auront encore pour moi un autre charme que l'admiration : elles arrivent à point dans ma vie; je suis un vieux voyageur; et vous savez que Platon, notre maître, assure que

l'on entend de beaux accords, en approchant de la fin de la course.

Agréez, monsieur, je vous prie, mes remerciements les plus empressés et l'assurance de ma vive admiration.

CHATEAUBRIAND.

XLIII

LETTRE DE M. CAZALÈS.

Draveil, ce 24 juin 1830.

...Mais laissons la politique : j'aime mieux vous parler des *Harmonies*. J'espère que vous aurez reçu l'article du baron d'Eckstein dans l'*Echo* : du moins j'avais écrit pour qu'on vous l'envoyât à Mâcon ; mais on est si négligent dans ce bureau que je ne réponds de rien. Ainsi, si vous ne l'avez pas vu, mandez-le-moi pour que je vous l'envoie. Ledit article était passablement amphigourique, quoiqu'il y ait au fond des pensées justes et assez neuves qui peut-être n'étaient aperceptibles que pour les gens qui savent lire et entendre le d'Ecks-

tein. Tel qu'il est, vous devez être content de l'intention : il n'a pas dérogé jusqu'à la langue vulgaire, c'est pour vous faire plus d'honneur. Voilà Thiers et Sainte-Beuve qui vous ont payé leur tribut. L'article de Thiers est bien écrit : il y a de fort saines idées littéraires; mais on voit qu'il n'est pas sur son terrain en parlant poésie. Je dois avouer qu'il a raison dans ses critiques et qu'il fait fort bien de vous prêcher le travail afin que vous laissiez après vous des monuments, que vous fassiez honneur à votre patrie. Mais ne sont-ce pas d'inutiles sermons que ceux-là? Ne serez-vous pas toute votre vie plutôt un *dilettante* qui, dans ses heures de loisir, laisse tomber les fruits de son génie, qu'un artiste amateur de la perfection, retravaillant sans cesse ses œuvres, ajoutant, retranchant, corrigeant, faisant enfin de son mieux? Vous êtes trop prodigue : vous êtes comme cette femme d'un conte de fées qui répandait des fleurs ou des pierreries à chaque parole. J'imagine que quand les diamants qui lui sortaient de la bouche n'étaient pas suffisamment polis, elle ne les ramassait pas pour les faire retailler, mais qu'elle recommençait à parler, sûre qu'il en viendrait de plus beaux. Vous, vous êtes doué en poésie, et c'est ainsi que vous jetez les vers, pêle-mêle, sans les compter ni les regarder. Les deux articles

de Sainte-Beuve dans le *Globe* sont assez jolis, cependant il a quelquefois fait mieux que cela.

CAZALÈS.

XLIV

LÉTTRE DE M. AIMÉ MARTIN.

Monsieur Alphonse de Lamartine

De l'Académie française

Dans sa terre de Saint-Point, Mâcon.

Passy, le 28 juin 1830.

Mon cher ami, j'ai remporté plusieurs triomphes en votre nom ! je me suis couronné de vos lauriers, j'ai été heureux de votre gloire, et tout cela depuis votre départ. Ne pouvant plus vous voir, je vous lis et je crois vous entendre. L'admiration des autres me console, aussi n'ai-je rien à désirer en fait de consolation : vous m'en avez laissé deux volumes dont je retrouve toujours quelques pages dans la mémoire de ceux que je rencontre. Et d'abord, il faut que vous sachiez que les élèves de l'Ecole polytechnique connaissent le *Rossignol*, le

Matin et Novissima Verba. Vous auriez été content de l'effet que ces pièces ont produit à trois leçons consécutives ¹. Pendant que vous couriez la poste, nous pouissions des cris d'admiration ! Depuis le style gracieux jusqu'au style sublime, vous avez été offert pour modèle, et le silence profond de trois cents élèves, interrompu par ce doux murmure qui annonce une vive émotion, un transport irrésistible, répondait partout à ma voix. Autrefois, je citais les plus sublimes passages d'*Athalie* où j'ai cité *Novissima Verba*. Et ces vers d'un poète vivant ont produit une impression que jusqu'à ce jour on n'avait obtenue qu'en citant les vers des poètes morts. Le Brun vous aurait dit dans son style énergique qu'il avait assisté à votre postérité. Quant à moi qui n'ai pas le droit de parler un langage si poétique, je vous dirai donc tout simplement que je jouissais de vos succès avec une joie qui ne saurait être exprimée que par tout ce qu'il y a de plus doux, de plus tendre, de plus ravissant dans l'amitié. Tâchez de deviner cela, vous qui l'éprouvez sans doute mais qui ne l'avez point encore chanté.

Après la leçon, j'ai été environné par tous les élèves. Tous parlaient, admiraient, louaient ! J'étais

1. M. Aimé Martin était alors professeur de littérature française à l'Ecole polytechnique.

accablé de questions! On me demandait le titre des plus belles pièces, on me faisait promettre d'en lire encore quelques-unes; j'ai tenu parole, et l'enthousiasme a toujours été le même. En vérité, mon ami, vous êtes le plus puissant des enchanteurs! Produire de pareils effets sur une jeunesse mathématicienne, c'est ce qui ne s'était pas encore vu! $L'A + B$ s'est évanoui devant la divine imagination! la géométrie a oublié ses lignes, l'algèbre n'a plus dit : Qu'est-ce que cela prouve? Les prodiges d'Orphée deviennent croyables, quand on voit Newton aux pieds d'Homère!

Un élève m'ayant demandé si vous étiez de l'école classique ou de l'école romantique, je lui ai répondu que vous étiez de l'école sublime. Cette réponse lui a fermé la bouche. En effet, les gens raisonnables ne s'amuse pas à d'aussi ridicules distinctions. Homère, Sophocle, Horace, Racine, Bossuet, Fénelon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Lamartine, voilà mon école. S'il y en a d'autre, tant pis, car vous voyez bien qu'il ne lui reste que le laid.

.
 Adieu! adieu! Ecrivez-moi avant votre départ, écrivez-moi des eaux, écrivez-moi toujours!

AIMÉ MARTIN.

XLV

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

12 juillet 1830.

Vous verrez par la date de ces vers ¹, mon ami, qu'il y a longtemps qu'ils sont faits. Toutes sortes de motifs dont je ne saurais me rendre compte à moi-même, d'abord la paresse de les copier, puis, quand ils ont été copiés, je ne sais quel dégoût, je ne sais quel ennui de moi-même m'ont fait ajourner de semaine en semaine l'envoi que je voulais vous en faire. Les voici enfin. Ne les lisez pas. Voyez-y seulement une marque de ma fidèle, profonde et cordiale amitié.

Voilà les élections à peu près finies. Vous devez en être sorti. J'ai peur que vous ne soyez plus à Mâcon. Vous êtes peut-être déjà parti pour votre promenade annuelle aux eaux d'Aix. A tout hasard, j'adresse cette lettre à Mâcon.

Je vous parlerai en détail de vos *Harmonies* quand vous serez de retour à Paris. Je pense que vous comptez assez sur moi pour être sûr qu'elles

1. L'épître à Lamartine dans les *Feuilles d'Automne*.

n'auraient pas de défenseur plus ardent, si elles avaient besoin de défenseur. Mais le temps de la lutte est heureusement passé pour vous. Vos *Harmonies* sont applaudies de tous, et c'est justice. Seulement, j'ai souri plus d'une fois de voir aujourd'hui parmi vos porte-bannières les anciens blasphémateurs de *Childe-Harold* et des *Secondes Méditations*.

Quant à moi, je vous dirai à vous ce que je dis à tous : vos *Harmonies*, c'est toujours vous. Génie, génie et génie ! Il faudra cependant que je vous dise aussi mes scrupules, que je vous fasse mes chicanes, puisqu'il paraît que c'est aujourd'hui de bon goût en amitié d'avoir ses restrictions, et qu'on appelle cela *dire la vérité*. Notre siècle et notre pays surtout sont ainsi faits. L'envie et la jalousie étant au fond de tous les esprits à peu près, on en veut même entre amis. Sans un petit assaisonnement de *sou lignures* et de critiques l'amitié la plus vraie paraît au bon public fadeur et duperie. Michel-Ange renaîtrait qu'on exigerait de lui qu'il critiquât Raphaël ; et nous ririons de cette sublime adoration de Beethoven pour Mozart. Je me conformerai donc à cette belle loi générale. Mais je vous préviens qu'elle me fait pitié.

Devéria a fait un portrait de vous que j'ai trouvé beau et que je lui ai conseillé de publier. C'est une

grave et noble figure qui débarbouillera l'idée étrange que le public devait se faire de vous d'après tous les petits portraits coquets, mignards et décolletés qui couvraient vos éditions.

Adieu. Aimez-moi, vous aimerez un ami.

VICTOR HUGO.

Ma femme, qui est sur le point d'accoucher, fait mille amitiés à madame de Lamartine, aux pieds de laquelle vous me mettez, s'il vous plait.

XLVI

LETTRE DE MADAME MALIBRAN¹.

Bath, 11 août 1830. Sydney's Hotel.

Lorsque l'on connaît peu une personne, et qu'on lui écrit pour la première fois, la lettre est

1. Cette lettre infiniment précieuse, de 9 feuillets in-16, a été écrite d'un jet, sans souci des incorrections de style et d'orthographe. Madame Malibran avait alors vingt-deux ans et était dans tout l'éclat de ses triomphes. Elle revit ici adorable telle que l'a peinte Alfred de Musset :

*Cœur d'ange et de lion. libre oiseau de passage,
Espégle enfant ce soir, sainte artiste demain.*

Lamartine y ajouta cette consécration :

• Jeunesse, beauté, bonté, génie, âme de prédilection parmi les âmes expressives. •

pleine de courbettes et de révérences. N'est-il pas vrai ? Aussi vous avez dû trouver la lettre de Calais peu conforme à cette espèce de règle. Vous m'aviez dit qu'il faut écrire comme l'on sent ; et je vous ai obéi. Vous n'avez pas vu, j'espère, de la vanité dans la description des succès que j'ai obtenus à Calais. Pour la première fois (et c'est avec bonheur que j'en parle), un succès m'a flattée. Oui, il m'a flattée au suprême degré, au point de m'empêcher de dormir, moi ! dont le repos n'a jamais été troublé par un triomphe de quelque nature qu'il fût !!! Pourquoi, me direz-vous, avez-vous été plus sensible aux hommages dans cette occasion ? Parce que il n'y avait rien de préparé, et que tous parlaient du cœur. Les femmes elles-mêmes, en général (je devrais dire toujours) nos plus grandes ennemies, étaient alors comme entraînées par un sentiment charitable et par un sentiment d'enthousiasme et d'admiration pour moi (ce que je faisais était plus que naturel), et il leur donnait cet air d'abandon et de laisser-aller qui leur allait d'une manière électrique.

Si les femmes savaient ce qu'elles perdent en fardant leur bon naturel, en donnant à cette couleur primitive de l'âme une couleur étrangère à leur cœur, comme elles s'empresseraient de laver leurs visages pour les purifier de cette composition

inventée par l'homme pour les déguiser! Ai-je raison? Aussi je trouvais toutes les femmes belles, ce soir-là. Elles n'avaient pas eu le temps de se consulter avec la jalousie et l'envie qui sont si souvent leurs conseillères et qui leur font boire des vipères et des serpents qui se glissent dans les discours flatteurs qu'elles adressent à des personnes aussi peu méfiantes que moi. — Les pauvres gens m'attendaient à mon passage pour me bénir... Oui, je pleurais et je ne puis me défendre d'une forte émotion en y songeant... Il étaient tous là pour me voir embarquer, leurs mains vers le ciel, leurs mouchoirs (ceux qui en avaient, le nombre était petit), jusqu'au drapeau que l'on avait mis pour moi; tout enfin vous aurait, comme à moi, arraché des larmes de bonheur bien pures et pleines de reconnaissance pour l'être infini qui nous a donné un cœur pour éprouver les jouissances que lui-même doit sentir à chaque instant par le bien qu'il nous fait.

Je crains de vous avoir parlé trop longtemps sur ce sujet... Au reste vous serez assez franc pour me le dire — n'est-ce pas?

Je suis à Bath depuis le 6 août — ma santé est parfaite. — Il n'y a pas une âme à Bath, pas de théâtre, pas d'amusements extérieurs. — *The Bath people says : Why! how deadly dull is Bath! No*

amusement, nothing but the country! the streets are desert, the walks also, no theatre; what shall we do? Moi, je crois que l'on devrait être content avec soi-même. Pourquoi pas? Je n'aime pas les gens sourds d'intelligence, muets de cœur — ils sont partis — Bon voyage. — Je commence à lire. — J'ai lu pour la seconde fois le *Nouveau tableau de famille*. Je relis le *Voyage autour de ma chambre*. J'ai commencé la *Delphine* de madame de Stael. — Je compte, peu à peu, mettre quelque chose dans ma tête... Il y a de la place, depuis le temps qu'elle est vide, le creux est devenu fossé. — Voyez-vous souvent la belle Delphine? Croiriez-vous que je n'ose pas lui écrire? je ne sais pourquoi. — Une femme savante me fait plus peur qu'un homme savant. — Si vous vouliez, étant assis auprès d'elle, lui donner un petit coup de coude en la regardant de côté, et marmotter entre vos dents : Ecrivez-lui un petit mot... Cela m'encouragerait, et je donnerais en quantité un bœuf pour un œuf; mais en substance un grain de sable pour une montagne. — Bien des gens, en voyant ma lettre, me soutiendraient qu'elle est longue parce que je suis bavarde

1. « Les habitants de Bath disent : Hé quoi ! combien mortellement triste est Bath ! pas d'amusement, rien que la campagne. Les rues sont désertes, les promenades aussi, pas de théâtre, que ferons-nous ? »

— moi je soutiens que ce n'est que parce qu'il est impossible d'en finir avec vous ; le plaisir de causer avec un être qui vous comprend et qui dissout sa pensée dans la vôtre, est sans fin. Cette affinité d'idées délecte l'âme, et la parole devient éternelle pour la traduire. Grondez-moi donc de faire tant de pâtés en écrivant — corrigez-moi donc des fautes de style et de grammaire. *Ecrivez-moi...* Puis-je l'espérer ? C'est bien présomptueux de ma part ! J'ai faim de votre écriture, j'ai soif de votre indulgence... Vous ne l'étancherez qu'en m'envoyant une petite lettre accompagnée de plusieurs *petites* autres en forme d'un *petit journal anglais*. Vous savez qu'ils sont de taille... Dites-moi s'il prenait envie à l'Être Éternel, au père du monde, d'écrire une lettre, ne lui faudrait-il pas un papier sans fin, analogue à *sa grandeur*. Eh bien, supposez, avant de m'écrire, que vous êtes obligé de me donner une copie de vos sentiments sur du papier éternel. Je me charge de trouver un portefeuille. Savez-vous quel est ce portefeuille : *Ma bête* et *L'Autre*. — Croyez-vous qu'il sera assez large ?

— Brûlez vite cet amas de bêtises entassées les unes sur les autres, et souvenez-vous que je ne relis jamais ce que j'écris, de manière que toutes les fautes restent *in statu quo*. Je resterai à Bath jusqu'au 25 août.

Veillez me rappeler au souvenir de madame de La Martine. Une petite caresse à la jolie petite chienne. — Je ne vous ai pas dit l'effet que le Prince Duc de la Valle ¹ m'a fait. — Ne vous fâchez pas, je vous en prie, s'il est original comme lui. — D'abord, son langage est celui d'une personne essentiellement diplomatique, marmottant d'une manière presque indistincte tout ce qu'il vous dit, de sorte à ne pas se compromettre — accompagnant ses mots de la proximité effrayante de son visage, soit sur vos épaules ou toute autre part, avec un lorgnon constamment appliqué sur l'œil, et interrompant chaque question par une petite réflexion particulière : Quel joli petit menton !... Et comme cela, vous comptez rester à Londres, est-ce que vous... (charmante taille !)... Et comme cet appartement vous va bien ! vous y comptez rester... (a-t-elle un œil malin !) — Ainsi de suite. — Il m'a fait l'effet aussi d'être un peu *miser* ². — Après une lettre comme celle que vous m'avez donnée, j'étais sûre d'une invitation, mais rien. — Passe encore pour sa soirée, s'il avait eu dans la conversation un peu d'oubli de cœur et un peu de présence d'âme... mais encore rien. A tort ou raison, je n'en attends

1. Le duc de Laval alors ambassadeur à Londres.

2. *Miser*, avare.

rien, malgré qu'il soit venu plusieurs fois chez moi. N'avez-vous jamais rencontré dans le monde de ces jeunes incroyables, au petit doigt relevé et orné d'une belle bague, aux cheveux naturellement frisés avec un fer chaud, à la cravate empesée de telle manière qu'un effort pour tourner la tête entraîne toute la masse des épaules, qui n'aiment rien que le tableau qui reproduit leur insipide figure, et qui, une main dans l'entournure du gilet et l'autre tenant un lorgnon avec lequel elle badine sans cesse, disent au milieu d'un chant sentimental écouté dans le plus grand silence : Parfait ! ou un gros « charmant » ! qui fait tourner toutes les têtes de leur côté et par là proclame leur triomphe et effectue leur projet de se faire remarquer ? Sans doute vous en avez vu de ces gens-là. Eh bien ! dois-je oser vous dire que le bon duc me fait ce même effet. Votre lettre m'apprendra si je dois tout dire avec vous, si je dois continuer à ne pas déguiser une pensée. J'ai presque peur de vous envoyer tout ce paquet. — Vous êtes un être extraordinaire qui avez le pouvoir de mettre la vérité ¹... et l'esprit à l'aise. Vous ne pouvez en douter d'après ma longue lettre.

J'espère qu'elle me vaudra des *indulgences*
pour

MARIE MALIBRAN.

1. Un mot déchiré dans le texte.

XLVII

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

*Monsieur Alphonse de Lamartine**A son château de Saint-Point**Près Mâcon.*

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois idées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors ; la contagion est dans l'atmosphère. Elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant ce tremblement de terre passé, j'ai la conviction que nous retrouverons notre édifice de

poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Votre lettre m'a ravi. C'est de bien bonne, douce et cordiale prose, mais j'attends les vers maintenant. N'oubliez pas que vous me les avez promis.

Adieu. Où êtes-vous ? Que faites-vous ? Quand revenez-vous ? Moi j'avais mes inquiétudes domestiques au milieu de cette révolution sociale. Ma femme était en mal d'enfant, pendant que les balles brisaient les ardoises de notre toit. Elle est accouchée, et j'ai quatre enfants à l'heure qu'il est.

Tout cela va bien. Tout cela vous aimera et vous admirera un jour comme je vous aime et vous admire.

VICTOR HUGO.

Paris, 7 septembre 1830.

Mettez-moi aux pieds de madame de Lamartine.

XLVIII

LETTRE DE M. THIERS.

26 septembre 1830.

Vous êtes un de mes soucis, et de mes vifs regrets ! Je suis désolé de ne vous avoir pas vu. Mais j'ai perdu tout repos, tout loisir, tout bonheur ! J'ai bien plus que les soucis du pouvoir ! J'ai le tourment de voir mal faire, pauvrement faire et de ne pouvoir mettre précision, énergie, dignité, où il serait si facile d'en mettre ! Cependant la partie gouvernante du ministère s'est énergiquement conduite. Les idées de gouvernement triomphent. Les clubs sont perdus. Le peuple de Paris a commencé hier la justice. On les a dispersés. Le gouvernement tiendra la main à l'œuvre. Vous préchez un converti.

Je ne conçois pas plus deux tribunes dans l'Etat, que deux armées, que deux ministères et deux rois. On m'a offert une position qui aurait remis dans mes mains l'autorité nécessaire pour en finir.

J'ai refusé, non par faiblesse mais par amour

pour nos finances que j'adore. Croyez-moi, cher ami, que depuis deux mois que la terreur m'a saisi, je n'ai éprouvé qu'une joie, une seule, celle d'apprendre ! On n'est heureux que par ce qu'on a de bon en soi, l'amour, le goût du vrai ! Quant à l'ambition, ses satisfactions sont affreuses. Que vous êtes heureux d'être vaincu, ou, pour mieux dire, de vous croire vaincu ! Car vous êtes à nous et non à eux. Je ne cesse de parler de vous à M. Molé. J'en parle à toute la terre. Si j'avais le pouvoir, vous seriez où votre nom et votre esprit commandent que vous soyez. Mais cela sera. Car la cause, la grande cause de l'art de gouverner, l'emportera sur les misérables qui voudraient nous jeter en confusion. Je voudrais être aussi assuré de mon bonheur, que je le suis de celui de notre pays. Peut-être il y aura guerre, mais après que d'admirables résultats !

Adieu, croyez à mon affection, à ma vive et ardente sympathie pour votre valeur, et tâchez de nous revenir. Adieu.

A. THIERS.

XLIX

LETTRE DE MADEMOISELLE DELPHINE GAY.

*A M. Alphonse de Lamartine**A Milly, près Mâcon (Saône-et-Loire).*

Paris, ce 10 décembre 1830.

Quels beaux vers ¹ et quelle belle action ! Nous vous relisons tous les jours avec plus d'admiration. Je vous assure que ce chant de clémence fait un très bon effet, malgré ce qu'en ont dit quelques journaux avant la publication. Mais il n'y a qu'à lire ces vers si généreux et si vraiment patriotiques pour en être attendri, et tout le monde les lira. Je ne pardonne pas au *Journal des Débats* de n'avoir pas osé les mettre ; et je suis fâchée que vous ne nous ayez pas chargées de ce soin. Cet appel au peuple a été entendu par lui, car le journal appelé *La Révolution* qui se dit son interprète a fait sur vous et sur ces beaux vers un article admirable, qui démontre que votre but est atteint.

1. *Contre la peine de mort. Au peuple du 19 octobre 1830.*

Les inquiétudes sont moins grandes. Le convoi de Benjamin Constant, qui avait réuni toute la population de Paris, s'est passé avec tant de calme qu'on ne peut douter de la sagesse du peuple; et il faut espérer que les voix de ceux qui cherchent à l'entraîner seront moins puissantes que la vôtre. La première personne qui ait admiré vos nouveaux vers, c'est l'amiral de Rigny, il en a été si ravi qu'il nous les a volés. Madame Récamier est venue nous les demander aussi pour M. de Chateaubriand. Nous le voyons assez souvent; vous en seriez charmé; la révolution lui va à merveille; sa conversation est la prose de vos vers. Il nous a lu dernièrement quelques pages de son histoire de France où l'on retrouve tout son talent. Que nous serions heureuses de vous avoir à ces petites matinées que nous dérobon à la politique! Je suis sûre que vous seriez frappé comme nous de la manière noble et désintéressée dont notre *Tacite* parle de tous ces événements. Lui aussi voulait aller à Genève, mais il y a renoncé, il est bien convaincu qu'on ne serait nulle part plus tranquille qu'à Paris. Vous devriez bien partager cette conviction qui est aussi la nôtre. La retraite est impossible à supporter dans l'inquiétude; comme la nuit elle rembrunit tous les objets. Une heure de danger réel vaudrait mieux qu'un jour d'inquiétude inutile. La vie à Paris

vous serait plus agréable, on ne voit que les gens qu'on aime et qui pensent comme soi; plus de raouts, de bals, de vanités. Chaque soir quatre ou cinq de nos amis qui vous plairaient viennent causer avec nous des événements du jour. Chacun vient se consoler de ses craintes par les preuves de dévouement qu'il se promet.

Vous aimeriez cette manière de vivre qui est douce et économique. Je crois qu'elle conviendrait à madame de Lamartine et que votre santé s'en trouverait mieux.

Votre sollicitude pour nos pauvres intérêts nous touche sensiblement. Nous sommes entourées de gens qui perdent de si gros revenus que nous n'osons nous plaindre de la diminution des nôtres. Tant que j'aurai de quoi nourrir Nisida et Roméo, je supporterai courageusement la misère, et d'ailleurs l'exemple d'Homère est là pour nous sauver de toute humiliation. C'est bien le moins si nous ne sommes pas toujours aussi riches que lui.

Ma mère ne travaille pas plus que moi; grondez-la car elle a commencé un ouvrage ravissant d'esprit et d'intérêt sur les mœurs de l'empire, et il est impardonnable à elle de pas le continuer; elle seule peut traiter ce sujet avec vérité, ce qu'elle en a déjà écrit vous ravirait. Pour moi je suis paresseuse; je vais, en souvenir de vous, tâcher de

continuer votre *Rêve* ; les miens ne viendront pas m'en distraire, je n'en fais plus. La réalité de nos jours humilie la plus brillante imagination. Mais elle ne glace pas le cœur, et vous connaissez le mien. Venez, je crois qu'il y a quelque chose de grand à faire pour les nobles caractères.

L

LETTRE DE M. EUGÈNE SUE.

J'apprends avec un bien vif plaisir, monsieur, que, l'insurrection de Lyon étant assoupie, il vous est possible de retourner à Milly dont le calme doit vous paraître doublement précieux après d'aussi vives inquiétudes.

On est ici assez généralement d'avis que ce sont les Saint-Simoniens qui ont en grande partie excité ces troubles. Il est à craindre en effet que leur stupide doctrine ne pousse à compromettre la sûreté des propriétés et à remettre en question le droit de chacun. Comme maintenant cela reste seul à attaquer, les principes de cette secte pourraient devenir d'autant plus dangereux qu'ils s'adressent à

des masses de prolétaires admirablement organisés pour vouloir la communauté des biens et en comprendre les avantages. On dit aussi qu'ils commencent à sérieusement inquiéter le gouvernement, car ils peuvent disposer de sept à huit millions soit de capital, soit de crédit. Et on parle de fermer leur salle.

.

Vous dites bien vrai, monsieur, nous sommes à une de ces époques désespérantes où il faut braver l'injure, la calomnie, ou brutalement insulter pour être populaire. Aux passions politiques si furieuses, si déchaînées, il faut le langage de la borne et de la place publique parce que la politique positive actuelle se fait sur la borne et dans la place publique, parce qu'enfin c'est une populace pauvre et déguenillée, l'émeute en un mot, qui ôte ou ajoute des millions aux fonds publics qu'elle hausse ou baisse à volonté, bien mieux que M. Rothschild ou Ouvrard, car l'émeute a un effrayant crédit sur la place.

Je savais par M. Ladvocat l'excellente fortune que vos vers ¹ allaient faire à son livre. Si j'osais, monsieur, je vous supplierais de me charger du soin de revoir vos épreuves. Je serais si heureux, si

1. *Contre la peine de mort. Au peuple du 19 octobre 1830.*

fier de cette tâche que je considérerais comme bien précieuse et bien honorable.

.
Nous n'avons rien de nouveau littérairement parlant que les *Feuilles d'automne*. Vous avez porté bonheur, comme on dit, à Victor Hugo. Dans son épître qu'il vous adresse, sauf quelques longueurs, il se montre, je crois, digne d'être l'historien de votre génie.

Agréez, monsieur, l'assurance de mon respectueux et éternel attachement.

EUGÈNE SUE.

LI

LETTRE DE LA MARQUISE DE MONTCALM.

11 janvier 1831.

Je ne comprends pas que, dans la disposition d'esprit où vous êtes, vous restiez dans une atmosphère rétrécie qui ne donne pas assez de pâture à vos facultés et vous étouffe sous leur poids. Vous avez beau dire, Paris vous convient beaucoup

mieux, surtout lorsque vous y êtes un peu établi, de manière à n'être pas obligé de réunir deux cents amis et deux mille idées dans un seul jour. Personne n'y fait beaucoup de dépenses aujourd'hui ; on n'a que l'embarras du choix pour les appartements à louer ; la considération est bien plus attachée à la personne qu'à la magnificence, et le frottement des esprits est nécessaire au vôtre. J'ai souvent besoin de repos parce que mes sensations ont toujours été disproportionnées avec mes facultés. Le contraire existe pour vous, vos facultés ne trouvent pas assez d'emploi dans la vie que vous menez, et se refoulent (je ne sais pas si ce mot est français) sur votre âme pour la comprimer et la mettre à la gêne. Venez donc essayer de notre capitale, où le bon grain et l'ivraie se trouvent réunis et où un esprit comme le vôtre saura bien démêler ce qui pourra lui convenir.

Tout est tranquille en ce moment, et la retraite de M. de La Fayette qui, comme vous, m'avait effrayée, semble ne pas avoir produit le mauvais effet que j'avais craint. Il paraît qu'il avait imposé des conditions impossibles à accepter et qui l'auraient rendu beaucoup plus maître que le roi. On ignore ce que l'avenir nous prépare et je ne puis me délivrer d'une profonde tristesse au milieu du bouleversement de tant d'existences et de tant de

souvenirs. Certes, je ne suis pas payée pour nourrir des regrets de cœur, mais les devoirs et les droits sont aussi une religion dont il est difficile de voir changer les bannières sans déchirement. Au surplus je ne désire plus que l'ordre et la paix, et Dieu sait si de tels biens nous sont réservés ! Les apparences sont plus favorables depuis quelques jours. Le duc de Mortemart part ces jours-ci pour affirmer les chances de paix. Je ne juge pas sa conduite, mais je n'aurais pas son courage qui pourtant peut être très utile à son pays.

Adieu, conservez-moi votre amitié, je ne connais de bon que ce qui dure, et je sens que je suis créée pour l'éternité, car tout changement me surprend toujours.

Je lis en ce moment les trois derniers volumes des Mémoires de lord Byron qui, à mon avis, sont d'un grand intérêt pour tout ce qui ne les lit pas comme un ouvrage frivole. Il y a bien des choses dans cette âme, et je crois que ce qu'on y trouve de fautif tient à l'absence de bonnes et douces affections. Si son enfance et sa première jeunesse eussent été entourées de liens de famille et de principes forts, exprimés par une voix douce, son talent se fût appuyé sur des bases qui auraient rendu sa vie moins douloureuse et plus morale. Que de mystères de cœur seraient expliqués, si

l'on connaissait la source des impressions prépondérantes de notre existence!

Puisque vous n'êtes pas en train de poésie (disposition qui, je l'espère, ne durera pas longtemps), pourquoi n'essayez vous pas de mettre à exécution ce projet d'entreprise littéraire et politique dont vous avez quelquefois parlé? Les esprits ont bien besoin de direction en ce moment, et qui mieux que vous serait propre à la donner! Je crains que vous ne me trouviez bien sotte aujourd'hui, mais vous voulez que je vous écrive n'importe dans quelle disposition, et je vous obéis. Quand je suis trop triste et découragée, je prends vos *Harmonies*, et elles me soulagent, car je crois entendre la voix du ciel.

Vous rappelez-vous de m'avoir dit que vous aviez fait des vers qui m'étaient adressés? Pourquoi ne pas me les envoyer? J'en jouirais sous tous les rapports, et, en me croyant appréciée par vous, je m'apprécierais davantage.

Parlez moi de madame de Lamartine et dites quels sont vos projets. Je serais heureuse de vous voir.

R. DE MONTCALM.

LII

LETTRE DE M. AIMÉ MARTIN.

*Monsieur Alphonse de Lamartine**Chez M. Royer, rue de Condé, à Dijon*

Le 20 janvier 1831.

.....

Vous devez avoir reçu de moi une longue lettre à votre arrivée à Dijon. M. Lainé va vous écrire... Il vous entretiendra de faits curieux. Toute cette famille vous aime tendrement, et bon Dieu! qui ne vous aime pas, ingrat?

J'achève en ce moment les Mémoires de Byron. Il est mort pendant une tempête. Le peuple superstitieux criait dans les rues en voyant les éclairs, en écoutant la foudre : « Le grand homme meurt ! » Quel tableau : il manque à votre poème!

Ce pauvre Lord Byron, sa mort m'a touché vivement. A une telle âme, il faut l'immortalité, l'immensité, l'infini, et un infini de bonheur! Avez-

vous remarqué cette dernière pensée de son génie, vous qui croyez, avec tant de raison, que le plus beau est toujours le plus vrai? « *Toute punition qui est vengeance et non correction est moralement coupable : or le monde fini, à quoi bon d'éternelles tortures?* » Tout le génie de Bossuet s'évanouit devant une pensée si vigoureusement exprimée. Ainsi la dernière pensée de ce Byron qui écrivait pour Satan a été pour nier Satan. Que d'espérances dans ces mots ! et quelle admirable affirmation de la justice divine !

M. Lainé disait de vous hier : « Il a beaucoup lu Byron ! C'est un ange qui a étudié le Diable ! » Eh bien, ce diable a aussi des pensées d'ange, et il aura trouvé ce qu'il espérait !

.....

Adieu,

H. AIMÉ MARTIN.

LIII

LETTRE DE M. LAINÉ.

Monsieur de Lamartine
De l'Académie française
Rue de Condé, à Dijon

Paris, 27 janvier 1831.

Je suis bien coupable, monsieur et honoré confrère, de n'avoir pas répondu à votre lettre des derniers jours de décembre. Il n'y a pas même d'excuse dans les lettres de notre ami M. Aimé qui vous a mis au cours du sujet qui vous intéressait. L'esprit de parti ne s'est peut-être plus montré dans sa petitesse que relativement à vos stances qui avaient un si noble but et qui, malgré les passions, ont été fort utiles. Ce que vous avez mandé sur les dispositions de votre arrondissement est propre à désoler les hommes de bien. C'est parce qu'on prévoyait l'aberration des électeurs que vos amis avaient pensé à la pairie. Il y a deux mois on parlait d'une nombreuse création, et un

journal libéral avait parlé de vous, ce qui donnait à vos amis l'occasion de répéter votre nom. Depuis ce moment, on paraît avoir renoncé à nommer des pairs. Est-ce à cause de l'état précaire de la Chambre? Cède-t-on à une rumeur d'une partie de Paris, veut-on renouveler l'une et l'autre Chambre? C'est ce que j'ignore, mais il est certain que la Chambre paraît tomber. Elle n'est soutenue ni par le gouvernement, ni par l'opinion, ni par elle-même, et, dans cette situation, vos amis ne peuvent, faute d'écho, répéter le nom qu'ils tiennent en réserve.

Permettez-moi, monsieur, de vous parler d'une chose étrangère à la politique. Il y a près de trois mois qu'une femme charmante, mère de famille, a été atteinte d'un somnambulisme spontané. Il m'a été donné de la voir plusieurs fois et, sans vous raconter tout ce qu'elle disait et faisait de merveilleux, le *pectus anhelum... majorque videri*, etc., elle lisait à merveille, les yeux fermés, les vers de M. de Lamartine. Comme elle n'avait cette faculté que pour vos vers et son livre de prières, je lui ai demandé, en lui serrant la main, seul moyen de se faire entendre, comment cela se faisait : — « Par la force de la volonté intérieure, et je n'ai pas cette volonté pour d'autres livres. » Elle les lisait haut admirablement et bien mieux

qu'éveillée. Maintenant qu'elle est guérie, elle se rappelle peu les extases de sa belle âme, alors absente de sa prison, mais elle n'a pas entièrement perdu le souvenir de la lecture de vos vers sans le secours de ses yeux. Je livre à votre poésie ce beau sujet de méditation qui a fatigué ma pauvre tête et élevé mon âme au-dessus de mes misères actuelles.

Adieu, monsieur et honoré confrère; agréez tous mes sentiments de sincère et profonde affection.

LAINÉ.

LIV

LETTRE DE M. EUGÈNE SUE.

Je ne voulais pas avoir l'honneur de vous écrire, monsieur, sans vous envoyer mon roman *La Salamandre*, qui peut-être excusera mon silence. J'étais tellement fatigué, ennuyé sur ce livre que tous mes moments étaient pris. — Je n'ose espérer, monsieur, que vous daigniez perdre quelques-uns de vos précieux moments à la lecture d'un ouvrage aussi frivole, et je vous l'adresse seulement comme

preuve matérielle de mes ennuyeuses occupations.

Les *Révolutions* ont produit ici une grande et bien vive sensation. Monsieur, le reproche a été au cœur de notre société si égoïste, qui, comme vous le dites, ne peut mourir en paix sans fatiguer l'Europe de ses clameurs et des tressaillements de son agonie. Tout est ici d'un mesquin à faire peur: plus même de haine, une envie sordide, la frayeur d'un vieillard qui recule devant l'idée de faire son testament. Et cette peur a été si forte lors de la question de l'hérédité que c'était pitié. On eût dit qu'on les insultait en parlant d'avenir, d'une autre génération. C'est bien vrai, monsieur, c'est le vieillard qui voudrait voir tout finir avec lui. Si l'extrême civilisation mène à ce degré de barbarie et d'égoïsme, qu'est-ce donc que notre sort, mon Dieu! On serait tenté de regretter le moyen âge; au moins là on bâtissait, on pensait, on travaillait pour l'avenir, on élevait des monuments massifs pour des générations de générations... Cette idée consolait. Tout l'édifice social reposait sur l'espoir, le nôtre maintenant n'espère que le néant. Son pivot c'est un crédit qui meurt avec le siècle; on bâtit pour soi, point pour ses enfants. A quoi bon? Sait-on ce que seront ses enfants? où ils seront, s'ils seront?

Pardon, pardon, monsieur, de tout ce bavar-

dage, mais c'est que je ne sais quelle atmosphère d'ennui, de dégoût, d'amertume, nous oppresse, l'air manque, c'est comme un vague pressentiment d'une horrible catastrophe, et l'on est bien malheureux de vivre à une telle époque.

Me permettez-vous aussi, monsieur, de faire non l'apologie mais l'historique du livre que je vous envoie dans le cas où vos loisirs vous permettraient d'y jeter un coup d'œil rapide. Toute la première partie était faite et revue à Saint-Point; la seconde a été écrite ici, dans une disposition d'esprit sombre et malade, qui m'a peut-être emporté bien au delà du vrai, peut-être même du moral. Mais comment vous expliquer, monsieur, ces angoisses de l'âme, ces tortures du cœur où l'on éprouve l'irrésistible besoin de retracer les tableaux les plus lugubres, les plus atroces, où l'on rit de tout avec un rire douloureux, où, dans l'étroite sphère qu'on s'est créée, on fait le mal pour le plaisir de faire le mal, de faire souffrir les êtres imaginaires qu'on évoque à son gré.

Je ne vous fatiguerais pas de ces détails, monsieur, si je ne tenais pas avant toutes choses à votre estime, et je craindrais que vous ne prissiez pour conviction ce qui n'est que doute, incertitude, crise morale qui précède peut-être un état plus calme, mais qui est bien aiguë et bien obsédante.

Et notre beau voyage¹, monsieur? — Il paraît que le choléra se complique de la guerre de Méhémet-Ali contre la Porte? Ce nouvel incident pourra peut-être bien nous retarder. Et je maudirais ce retard de toutes mes forces, car c'est mon rêve, mon *songe doré* qui seul me fait supporter tout ce qu'il y a d'ennuis et de tristesse dans notre existence. Votre poème² avance sans doute, monsieur. Dans vos régions à vous, c'est toujours le même soleil, les mêmes hautes et puissantes pensées; vous vous isolez dans votre génie, et vous oubliez nos disputes pour le *Brin de paille*, les révolutions n'atteignent pas le grand poète, c'est pour lui un bruit confus et lointain, un écho; son royaume à lui n'est pas de ce monde, il est immuable et infini comme Dieu; aussi *le journal du curé* doit être à la fin de ses naïves et sublimes pages.

Mais je crains, monsieur, d'abuser de vos précieux moments... Veuillez être assez bon pour me rappeler au si gracieux souvenir de madame de Lamartine et lui réitérer encore l'expression de ma reconnaissance pour toutes les bontés dont elle m'a comblé, comme vous à Saint-Point, monsieur.

1. Lamartine avait invité Eugène Sue à l'accompagner dans le voyage en Orient qu'il projetait pour l'année suivante.

2. *Jocelyn* dont Lamartine lui avait lu, à Saint-Point, des fragments et notamment le prologue.

Veillez aussi faire agréer mes vœux à mademoiselle Julia pour la prospérité de la famille de ses lapins qu'elle a sans doute transportés à Milly et qui n'y sont pas privés des ondées bienfaisantes qui les rafraîchissaient à Saint-Point.

Agréez, monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma sincère et éternelle reconnaissance.

EUGÈNE SUE.

LV

LETTRE DE LA MARQUISE DE MONTCALM.

Paris, 10 janvier 1832.

Vous m'avez tout à fait oubliée. Cela me fait une véritable peine, car j'ai la sotte habitude d'être constante et de rester immuable au milieu des bouleversements des empires. C'est un malheur réel, car on ne sait quel appui donner à cette constance quand elle ne rencontre pas de réciprocité, et il y a anomalie entre soi et tout ce qui vous entoure. Mais je n'en éprouve pas moins de plaisir et d'admiration en lisant votre sublime poésie¹ qui

¹ *Les Révolutions.*

est bien plus dictée par le ciel que par cette prosaïque terre ; et je vous assure que je suis loin de mériter le reproche que vous m'avez fait quelque fois de ne pas aimer les vers. Je trouve en effet qu'ils exigent plus de perfection que la prose, mais, quand je rencontre cette perfection, elle me saisit d'une véritable admiration, et me repose de cette agitation politique qui est une fastidieuse fatigue pour les femmes qui y participent sans y influencer. On en est vivement occupé en ce moment à Paris, l'inquiétude a redoublé sans qu'on puisse lui assigner un motif positif ; chacun éprouve de la crainte, et personne ne sait bien sur quoi elle est fondée. En vérité le métier de roi, tel qu'on l'a fait, est un triste servage, et l'humiliation dont il est entouré me paraît sans compensation. On parle beaucoup de liberté, mais l'indépendance n'est nulle part puisque rien ne peut mettre les individus à l'abri de la tyrannie des sots et des méchants. Mais, comme vous le dites si bien, ce n'est pas de ce monde qu'il faut envisager les révolutions ; et, en s'élevant plus haut pour les juger, on sent que ce n'est pas pour la terre que nous sommes créés, et que ce n'est pas à elle qu'il faut demander ce dont nos âmes ont besoin.

Dites-moi vos projets, puis-je espérer vous voir bientôt, ou tenez-vous toujours à votre voyage de

Grâce ? Il me semble difficile pour un homme en ce moment de quitter sa patrie, car trop de choses font craindre pour elle. Dans tous les cas, dites-moi que vous conserverez une amitié qui déjà est ancienne et dont je me crois digne, si, pour la mériter, il ne faut qu'en sentir le prix.

Parlez de moi d'une manière aimable à madame de Lamartine et à votre charmante fille.

R. DE MONTCALM¹.

M. Lainé reste dans ses Landes, c'est tout à fait décidé.

LVI

LETTRE DE M. THIERS.

Paris, le 26 février 1832.

Mon cher monsieur, je vous ai écrit hier, et je vous écris encore aujourd'hui, mais c'est au nom de Cousin et de M. Royer-Collard. Ils vous pressent instamment de venir passer à Paris quelques

1. Lamartine ne devait pas revoir madame de Montcalm, emportée trois mois après par le choléra.

jours vers le 15 mars, jour de l'élection académique. Les deux partis se sont comptés, et il s'agit de faire entrer dans l'Académie ou une série d'hommes ou une autre. Si le parti ennemi fait entrer M. Jay, il va nous donner toute la série platement classique et demi-révolutionnaire, la secte enfin des vieilles nullités, c'est à dire : Tissot, Dupaty, etc. Si au contraire je l'emporte sur M. Jay, c'est une voix acquise au parti Royer-Collard, Cuvier, Cousin, Lamartine, et, après moi, pourront entrer Mignet, Guizot, et tous les hommes qui ont une valeur réelle et les opinions qui conviennent au temps. Voyez, mon cher ami, si vous voulez enfoncer l'Académie dans la vieille ornière, ou l'en tirer. Après avoir été absolutiste, on voudrait la faire retomber dans le *constitutionnalisme*, c'est-à-dire dans la platitude littéraire et révolutionnaire.

Nous sommes, vous et moi, fort amis de la liberté et de la monarchie, mais aux conditions de la force, de la dignité, de la justice, de la légalité, de la clémence, etc. Nous devons vouloir des hommes qui n'aient aucune des haines routinières de la Révolution ou de la Restauration. Amenons donc cette jeunesse, non pas celle qui crie dans les rues, mais celle qui veut l'ordre de choses actuel, sans les extravagances qu'on y voudrait ajouter.

Sous le rapport littéraire, il me semble qu'un admirateur de Racine comme moi, qui admet la nouveauté des idées, et repousse seulement la nouveauté du langage, qui a fait l'histoire de la Révolution, et défendu jusqu'à extinction à la tribune les vertus politiques du temps, vaut bien le bon et plat M. Jay, qui est aussi nul dans le mal que dans le bien. MM. Royer-Collard et Cousin mettent un prix infini à la victoire, car, avec la voix de plus donnée à M. Jay, nous sommes battus pour longtemps. Tout dépend de votre voix. Nous sommes treize ou quatorze contre treize ou quatorze. Venez donc, je vous en conjure, au nom de notre parti, de ce pauvre *juste milieu* politique et littéraire tant maltraité.

Tout à vous de cœur.

A. THIERS.

LVII

LETTRE DE M. CHARLES NODIER.

Monsieur Alphonse de Lamartine
Hôtel de la Paix, rue de la Paix, à Paris,
ou à Mâcon (Saône-et-Loire)

Paris, 17 mars 1832.

MON CHER ALPHONSE,

Je ne vous dirai pas pourquoi je ne vous ai pas cherché avant l'élection académique, j'aime mieux, et vous le comprenez à merveille, me refuser une joie de cœur à l'âge où il faut les désapprendre, que de laisser soupçonner au public une prétention de vanité, dont la seule supposition m'a fait du mal. Je suis l'homme *sui generis*, bienveillant mais sauvage, et dont l'indépendance fait toute la spécialité littéraire. Je la garde ¹.

1. Lamartine l'appréciait bien ainsi : « plante alpestre du haut Jura, qui n'a jamais pu se bien acclimater à Paris ». Commentaire de l'Harmonie, *La Retraite*.

Vous qui êtes né si favorablement, et que la nature a mieux doué que le hasard, vous n'avez jamais éprouvé ceci.

Quand j'étais jeune, fort, imposant peut-être par le bruit même de mes passions, il s'est quelquefois trouvé sur leur chemin une belle et grande dame qui n'était pas éloignée de me vouloir du bien, et qui disait cependant : « Charles Nodier, grand Dieu! mais c'est se moquer que de me donner cela! un extravagant qui enlève des actrices, un mauvais sujet qui a mangé sa fortune en quinze jours, et un bourgeois encore!... »

Eh bien! moi qui n'ai jamais rien haï, j'ai feint de haïr cette femme, pour me sauver des insolences de son dédain.

Et voilà pourquoi je n'ai cessé d'attaquer l'Académie dans mes articles et dans mes livres. J'ai été peu sur la terre, mais je n'y ai jamais été le pis-aller de personne. Ceux qui ont voulu venir sur mon cœur m'ont fait signe d'ouvrir les bras, et je les ai ouverts. Beaucoup m'en sont témoins.

.
Depuis deux ans, j'ai tout perdu jusqu'au dernier joyau de cette folle de Pandore. Mon infatigable travail, mon travail de jour, mon travail de nuit me soutient, mais il ne me consolide pas. Un accès de fièvre de trois jours me met de six jours

en arrière. Et puis le chagrin n'est pas travailleur.
Il mine, il ne laboure pas.

Tout à vous.

CHARLES NODIER.

LVIII

LETTRE DE M. ALFRED DE VIGNY.

A Monsieur Alphonse de Lamartine

24 mars 1832.

.
Madame de Montcalm m'avait annoncé votre arrivée. Je vous regrette. Mais je conçois bien que l'on ne se dérange pas pour venir signer d'un nom immortel la grandeur d'un nom périssable. Je bénirais les révolutions si elles ne faisaient d'autre mal que de rendre à la solitude les véritables et grands poètes, tels que vous, mon ami. Je suis sûr que chaque jour il tombe de votre front des méditations et des harmonies, comme de beaux fruits d'or. Je les savourerai avec délices comme les autres. Je vais vous envoyer bientôt

un livre qui s'appellera *Stello*. Cela ne veut rien dire, n'est-ce pas? Vous n'en penserez pas autant après l'avoir lu, j'espère. Vous me le direz.

Tout à vous mille fois,

ALFRED DE VIGNY.

LIX

LETTRE DE M. ÉMILE DE GIRARDIN

Paris, le 27 mars 1832.

*Les droits civils du curé*¹ ont produit un effet qui s'augmente chaque jour par l'accroissement de publicité qu'il reçoit. Tous les journaux du département l'ont répété, les journaux de Paris se préparent à suivre cet exemple. L'effet produit par cet article et par votre discours doit vous convaincre, monsieur, que, sans faire le sacrifice d'aucune de vos opinions hautement exprimées, d'aucune de vos pensées intimes, il vous serait facile d'occuper la place réservée dans un gouvernement représentatif à tout homme de génie

1. Article inséré dans les *Connaissances utiles*.

auquel il ne manque ni raison ni conscience. Ah ! pourquoi votre candidature, n'a-t-elle pas été précédée, l'année dernière, par quelque article semblable ! Il eût suffi pour assurer votre élection. Ce ne sont point des brochures qu'il faut faire en ce temps, monsieur, mais des articles ; les journaux sont le pain quotidien de l'esprit. Comme pour la cuisson du pain il faut un four chauffé à l'avance, pour l'effet d'un article il faut cette publicité dont l'ardeur est entretenue par la périodicité. Tout autre mode de publication est froid.

Si j'osais vous donner un conseil, monsieur, ce serait de rechercher plus souvent les occasions de publier quelques articles. Le public est souvent dédaigneux, plus souvent encore oublieux, il est rarement injuste. Cette haute et impartiale raison que vous avez n'échappe point au bon sens dont il est doué. Ne vous éloignez pas, restez isolé des partis, faites souvent entendre votre voix, et l'avantage de l'avoir pour interprète sera brigué par autant d'arrondissements que député populaire ou doctrinaire puisse s'enorgueillir d'avoir été l'élu dans une même session.

Voilà quinze jours que je remettais à vous écrire les longues lignes tracées à l'ombre d'une lampe, et au bruit d'une conversation qui, je le crains bien, si elle n'en a pas rompu l'enchaînement l'a

tout au moins rendu languissant. J'espérais tous les jours vous voir arriver. J'ai envoyé huit jours de suite rue de la Paix. Votre gracieuse enfant serait-elle encore souffrante ? Nous en sommes inquiets, écrivez-nous. Ma femme est étendue depuis huit jours sur un canapé avec un bras foulé, je lui tiens compagnie avec une jambe fracassée d'une chute de tilbury. Écrivez-nous en grâce.

Tout à vous,

E. DE GIRARDIN.

J'ai dépassé quarante mille.

LX

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 26 mai 1832.

C'est donc bien vrai que vous partez¹? Je ne puis

1. Lamartine quitta Mâcon au milieu de juin et s'embarqua à Marseille le 10 juillet. Ses lettres importantes et nombreuses, écrites pendant son voyage en Orient, publiées dans la *Correspondance*, complètent le livre où il a donné ses impressions et ses souvenirs.

m'en consoler, moi qui espérais tant qu'on vous nommerait député, et qui vous voyais déjà en idée établi pour longtemps près de nous. Que je déteste les voyageurs, les gens qui voyagent pour voyager! qu'il y a d'inquiétudes dans un cœur capable de cette passion! Je ne comprends un départ que lorsqu'on fuit ou qu'on rejoint quelqu'un qui vous trahit ou qui vous aime. Lord Byron en quittant l'Angleterre, où il était méconnu, persécuté, fuyait des ennemis, une patrie ingrate qui n'avait plus de charmes pour lui; mais vous, qu'allez-vous faire si loin? Chercher des inspirations; n'en avez-vous pas à revendre? Quelles images, quels souvenirs, quelles couleurs étrangères, peuvent ajouter à votre talent dont le plus grand mérite est d'être vous, dont l'individualité est toute la puissance, toute la grâce! Pourquoi quitter avec dépit un pays où l'on vous admire, où vous avez tant d'amis, et cela pour une terre classique et rebattue, dont on ne veut plus entendre parler, pour de vieux souvenirs fanés par tous les mauvais poètes et que tout votre génie ne pourrait rajeunir? Je suis si indignée, si affligée de votre départ, que je fais vœu de ne rien lire de ce que vous écrirez pendant cette longue absence; je ne veux plus de Léonidas, de l'Eurotas, ni d'Epaminondas. Je sens que je ne

pardonnerai jamais à ces vieilles *perruques* de héros d'avoir été abandonnée pour eux. Mais je ne puis croire que tout soit encore décidé : n'y a-t-il donc dans le monde des obstacles que pour ce qu'on désire? ne s'en trouverait-il pas pour ce malheureux voyage qui me désole? Ah ! si j'étais reine, qu'un ordre serait vite donné pour vous retenir ! ce n'est pas la peine de mort que j'abolirais, c'est l'exil.

Ma mère qui s'afflige autant que moi pour elle de votre départ, est pourtant moins sévère sur la résolution qui vous le fait entreprendre. Pour moi je regarde le départ d'un ami comme une offense personnelle, comme une déclaration précise de sa parfaite indifférence. Que je regrette le règne des tyrans ! que d'illusions on peut conserver avec le despotisme ! il fallait notre aride et égoïste liberté pour connaître toute l'amertume des absences volontaires ! Est-il vrai aussi que vous ne viendrez pas à Paris un moment et que vous nous quitterez sans adieu ? Je pleure de colère quand je pense à cela, car il ne peut y avoir d'attendrissement dans des regrets qui ne sont point partagés, et comment croire aux sentiments de ceux qui nous quittent pour leurs plaisirs !

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie, et

parlez-nous encore de cette douce amitié à laquelle je ne crois plus.

D.-G. DE GIRARDIN.

LXI

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, le 23 décembre 1832.

Avez-vous donc tout à fait oublié vos amis? Pas un mot de souvenir depuis si longtemps que vous êtes parti! J'en suis réduite à n'avoir de vos nouvelles que par charité. M. de Rigny, qui sait combien nous vous aimons, a la bonté de nous envoyer les lettres qu'il reçoit d'Orient et dans lesquelles on parle de vous. J'ai vu que vous aviez couru bien des dangers, et je sais que je ne vous pardonnerai ce périlleux voyage que lorsque vous serez de retour.

Il ne sé passe point de jours ici où nous ne parlions de vous. Votre admirable article, qui a commencé le succès de l'entreprise d'Emile, lui a porté bonheur. Vous seriez étonné de l'importance que

ce journal a pris dans les provinces; il compte en ce moment cent trente mille abonnés, et cela sans charlatanisme. Emile regrette bien que vous soyez absent. Vous seul pouviez comprendre l'idée gigantesque qu'il va exécuter, et donner l'appui de votre talent à la fondation de l'Institut agricole qu'il vient de fonder. Il est beau, n'est-ce pas, après s'être si vraiment occupé du bien-être des classes pauvres, de diriger les grands propriétaires de France dans la sage et salutaire influence que doit leur donner leur position? Je crois que vous seriez enthousiasmé de son plan, qui trouve déjà partout une grande sympathie, mais dont vous seul pouvez saisir toute la portée et prévoir d'un regard tout l'avenir. Il faudrait des pages pour vous raconter tout son projet; et je ne vous en parle que pour vous prouver à quel point nous pensons à vous. Il est impossible d'imaginer rien de noble et de généreux sans vous regretter. Je dis cela aussi parce qu'en vous parlant du bien qu'il y a à faire dans votre pays, j'espère vous y ramener. J'ai passé l'âge heureux où l'on écrit : « Revenez, car je vous regrette ». Je sais que, dans un temps raisonnable comme le nôtre, les sentiments ne comptent plus, et, si j'avais à ramener un infidèle, loin de lui parler de ma douleur, je lui dirais : « Votre légèreté vous fait du tort, elle vous empêchera d'être

nommé député. » Je vous donne des raisons solides pour vous engager à revenir, et pourtant j'en pourrais donner une qui serait meilleure que tout cela. — J'ai bien du chagrin depuis quelques jours ; après avoir tout arrangé dans notre petite maison pour y établir ma mère avec nous, après avoir été heureuse trois mois de cette idée, il est arrivé une séparation si subite, et mêlée de choses si tristes, que j'en suis encore toute bouleversée. Je n'accuse point ma mère, sa jalousie pour mon mari ne peut que me toucher ; mais il est des amis qui enveniment toutes les querelles, et ces amis-là vous font bien aimer ceux qui se sont montrés bons et conciliants comme vous. — Ecrivez-moi un mot de souvenir ; c'est déjà trop de vous savoir si loin, sans se croire encore oubliée.

Tout le monde me vante une lettre de vous qui a paru dans l'*Echo de Vauchuse*. Je ne l'ai pas encore lue. J'ai ici un vieux patriarche, M. Montgolfier, qui en a pleuré d'attendrissement. Je m'ennuie bien de ne pas vous voir et de ne savoir quand vous attendre. J'ai peur des pirates, des Bédouins, du désert, des fatigues, des tempêtes, dans ce long voyage tout m'alarme pour vous. Et cependant, si je pouvais l'entreprendre, je n'y verrais que palmiers, chameaux, turbans, mosquées, calvaire, que poésie et souvenirs ; j'ai manqué mon destin, il fal-

lait partir avec vous. — Je voudrais bien savoir comment madame de Lamartine et Julia supportent toutes ces fatigues. Quel riche album elles vont rapporter ! que de beaux points de vue à dessiner ! A vous deux vous rapporterez un livre complet, vers et gravures. — J'avais autrefois de vos nouvelles par cette pauvre madame de Narbonne qui vous aimait tant, pauvre femme ! C'est mourir bien jeune ! son mari est inconsolable. Cette mort nous a bien tristement frappés ; huit jours avant, elle m'avait fait dire de l'aller voir, et j'étais loin de la croire en danger. — Adieu, écrivez-moi, je vous en prie, et ne négligez pas une amitié si pure, déjà vieille maintenant, et qui se grossit du désenchantement des autres ; pensez un peu à votre amie poète, dans le désert et à Jérusalem ; quand vous verrez quelque chose de bien poétique, de grand, regrettez-moi.

DELPHINE.

LXII

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, ce 6 avril 1833.

On m'avait caché votre nouveau malheur, parce que j'étais malade de la petite vérole, et que l'on savait combien cette nouvelle me ferait de mal. Je ne l'ai apprise qu'hier et j'en suis si triste, si triste, que je veux vous écrire, bien qu'on me le défende. Que vous devez être malheureux ! Je crains que tant de chagrins n'altèrent votre santé — et madame de Lamartine ! pauvre mère ! Où êtes-vous maintenant, que je voudrais avoir de vos nouvelles ! On dit que vous revenez ; que vous êtes en Egypte ; le courrier qu'on y envoie demain vous y trouvera, dit-on. Je profite de cette occasion pour vous conjurer de m'écrire. J'avais raison de détester ce voyage. Vous savoir malheureux et si loin de nous ! Le cri de votre douleur a retenti ici dans toutes les âmes ; même ceux qui ne vous connaissent pas vous plaignent, car tout le monde connaît votre cœur, et l'on juge de ce qu'il doit souffrir. Revenez vite :

à de tels malheurs, il faut de grandes distractions, des occupations, des devoirs graves, et j'espère que ces tristes affaires politiques dans lesquelles vous allez entrer¹, vous aideront à vivre même en vous tourmentant. J'espère aussi que notre vraie affection vous sera encore douce et que votre cœur brisé n'a pas dit adieu à tout ce qui l'aime. Je n'ose pas vous dire, pour vous rattacher un peu à moi, que je viens d'être dangereusement malade, j'ai peur que vous m'en vouliez d'être échappée, moi qui n'étais pas tout pour vous.

La petite vérole dont je suis encore défigurée, s'est annoncée d'abord d'une manière terrible, et pourtant j'ai été parfaitement vaccinée. Maintenant me voilà guérie, et l'on dit que cela ne sera rien; je ne suis plus que laide et aveugle, c'est pourquoi on me défend d'écrire et de pleurer, mais, pour vous, on n'osera pas me gronder d'avoir désobéi.

Mon Dieu, que je vous plains, elle était si belle ! Que je voudrais vous revoir ! Je ne sais si mon amitié s'augmente de votre malheur et de la crainte que j'ai eue moi-même de ne plus vous revoir, mais il me semble que jamais cette tendresse n'a été plus vive, et pourtant depuis un an, je n'ai pas eu un

1. Lamartine, pendant son voyage, avait été élu député par le collège de Bergues (Nord).

souvenir de vous! J'en ai été bien affligée, croyez-le. Ecrivez-moi. Emile et ma mère se joignent à moi pour vous demander en grâce de vos nouvelles. Adieu, que le chagrin ne vous rende pas ingrat envers nous, vos bons amis¹!

LXIII

LETTRE DE M. DE BONALD.

A Monsieur A. de Lamartine, un des quarante de l'Académie française, membre de la Chambre des députés, Paris.

Au Nonna près Milhau (Aveyron).

29 décembre 1833.

J'ai voulu, monsieur, attendre votre retour de vos voyages et vous savoir fixé à Paris avant de vous écrire, pour être assuré que ma lettre vous parviendrait.

Je ne vous félicite ni de votre nomination à l'Académie française, ni de votre élection à la Chambre

1. Lamartine ne reçut cette lettre et la précédente qu'en octobre, à son arrivée à Marseille, et y répondit, le 5 novembre, par une lettre déchirante. *Correspondance*, t. III.

des députés : ils avaient tous besoin de votre nom plus que vous n'aviez besoin de leurs suffrages, et tel est aujourd'hui le désordre politique et littéraire, que vous trouverez dans ces deux Assemblées plus de voisins que de collègues.

Mais je viens m'affliger avec vous des pertes cruelles que vous avez éprouvées, et je craindrais de rouvrir des plaies si douloureuses, si jamais, hélas ! elles pouvaient se fermer. Père de famille moi-même, et d'une fille chérie, croyez que j'ai profondément ressenti l'amertume de cette séparation sans retour, ce qui serait sans consolation, si la religion ne vous payait en espérances éternelles les beaux chants que vous lui avez consacrés.

M. de Marcellus, avec qui je suis en correspondance habituelle, m'écrit que vous redoutez déjà la session où vous allez vous trouver. Ce qu'il vous dit, dans les vers qu'il vous a adressés, des prisonniers de Ham, m'a fait penser que vous pourriez vous honorer vous-même et honorer le parti royaliste dont vous serez à la Chambre le digne représentant, en proposant d'adresser au roi la demande de leur élargissement. Leur détention inconstitutionnelle (puisque Charles X avait été lui-même regardé comme responsable et traité en cette qualité) ne peut pas être aujourd'hui une mesure poli-

tique; elle n'est plus qu'un acte de vengeance, non de Louis-Philippe, je le crois, mais de quelques misérables qui ont faim et soif du malheur de quatre pères de famille qui languissent depuis trois ans loin de leurs familles et de leurs amis.

Je sais bien ce que l'on vous répondra, si l'on ne vous répond pas par ce qu'ils appellent *l'ordre du jour*, ce qui n'est jamais que la continuation d'un désordre. On vous dira sans doute que les Chambres ne doivent pas se mêler d'administration : mais vous ne proposez pas qu'elle ordonne la mise en liberté des détenus, mais qu'elle la demande au roi, et, si elle se refuse à cet acte de justice autant que d'humanité, vous aurez rempli un grand devoir et donné un grand exemple. Au reste ce refus que rien ne pourrait justifier, expliquerait à l'avenir votre silence, si vous jugiez à propos de le garder, et même, s'il devenait nécessaire, votre éloignement. Croyez cependant que vos paroles trouveraient de l'écho dans la Chambre. L'alliance des talents et de la vertu est aujourd'hui chose si rare, que votre voix sera respectée quand même votre proposition ne serait pas accueillie. Vous vous séparerez ainsi de la tourbe, et, dans cette opinion qui juge si sévèrement les députés, vous prendrez la place qu'on accorde volontiers à vos talents et qui est due à votre noble caractère.

J'ai été loué par vous, mon cher monsieur, et il me semble qu'il me revient quelque chose de tout ce que vous faites de bon et de tous les éloges qu'on vous donne.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mon inviolable attachement.

Le vicomte DE BONALD.

LXIV

LETTRE DE M. DE CHATEAUBRIAND.

Paris, 27 mars 1834.

Au milieu de ma solitude, monsieur, et des embarras de ma vie, le *Journal des Débats* vient de m'apprendre tout ce que je vous dois. Cette bienveillance ne m'étonne pas; elle est naturelle au vrai talent qui n'a rien à envier à personne. Puisque vous venez de l'Orient, monsieur, j'en emprunterai un souvenir : vous avez fait pour moi ce que les rois de Perse, dans leur munificence, faisaient pour les vieux palmiers : ils leur attachaient un collier d'or.

Je m'empresse, monsieur, de vous offrir avec mes remerciements sincères, le tribut de mon admiration.

CHATEAUBRIAND.

LXV

LETTRE DE M. DE LAMENNAIS.

A Monsieur de Lamartine
Membre de la Chambre des députés
Rue de l'Université, Paris.

La Chênaie, 24 mars 1836.

Ce fut hier, mon illustre ami, que je reçus *Jocelyn*, et vous ne vous étonnerez pas que j'en aie déjà lu la plus grande partie. Dieu vous a fait poète; il vous a donné le sentiment, et l'image, et l'expression. Vous avez enrichi notre langue d'une nouvelle et magnifique harmonie, analogue, si je la sens bien, à ces larges ondes sonores qui, naissant les unes des autres, s'enchaînent sans fin avec un charme toujours nouveau dans la musique céleste de Palestrina. Continuez votre œuvre, elle est trop

belle pour être délaissée : mais qu'en planant au-dessus de la terre, dans les hautes régions, votre génie ne perde pas de vue les choses d'ici-bas, les choses présentes, cette multitude immense d'hommes altérés du vrai et du bien, qu'un puissant instinct pousse vers un but inconnu pour eux, et dont la poitrine haletante aspire avec effort le souffle de l'avenir ! Soyez aussi leur poète à eux. La gloire la plus belle est celle qu'ils dispensent, et quand il n'en serait pas ainsi, une seule bénédiction sortie de leur pauvre cœur souffrant serait encore plus douce que toute gloire possible.

Veillez dire, je vous prie, à madame de Lamartine combien je suis touché de son souvenir, combien je forme de vœux pour elle, et avec quel respect profond et tendre je lui suis dévoué.

Il serait possible que mes affaires m'obligeassent à me rendre à Paris dans quelques mois. Rien de certain pourtant à cet égard. En regardant d'ici ce qui se passe, je me tiens pour heureux de ne pas le voir de plus près. Il me paraît difficile qu'il n'y ait pas bientôt une dissolution de la Chambre. Mais les choses en sont venues au point qu'un semblable événement n'a guère aujourd'hui d'importance que dans le cercle étroit de la politique ministérielle. Tout continuera d'aller comme il va, jusqu'à ce que le principe, qui maintenant entraîne forcément

les choses, soit arrivé à sa fin, c'est-à-dire à sa dernière conséquence.

Adieu, mon cher ami, soignez votre santé, nous en avons tous besoin, et croyez que personne ne vous aime et ne vous admire plus que

F. DE LAMENNAIS.

LXVI

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Dimanche 10 avril 1836.

Merci, mille fois merci. Vous me rendez le courage, mais, l'avouerai-je, j'ai douté de vous, et douter de vous c'était ne plus croire à rien. Aussi j'étais triste, et abattue, et ennuyée. Ah! que j'avais besoin d'un bon souvenir pour m'aider à revivre! Vous ne me connaissez pas dans mes jours de découragement; si vous me voyiez alors, je vous ferais pitié. Me voilà réveillée par vous, je n'ai plus qu'un grand remords de mon injustice, pardonnez-le-moi; il y a si longtemps que je ne vous ai vu que j'avais

peut-être le droit de croire que vous m'aviez oubliée.

Comme ils sont jolis vos vers ! Vous avez rendu poétique ce qu'il y avait de moins poétique au monde : *Un voisin* ! Quand on veut parler d'une chose vulgaire et sans façon, on dit agir en voisin ; le voisinage a, de tous les temps, été méprisé par les poètes, et vous en avez fait un souvenir délicieux. Recevez pour ce don mes bien tendres remerciements ; remerciez aussi le jeune poète qui vous les a inspirés et M. de Jouenne qui les a apportés. Ma reconnaissance est si grande qu'il faut bien que vous m'aidiez à la placer.

A bientôt, j'espère.

LXVII

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

14 mai 1838.

Vous avez fait un grand poème, mon ami. *La Chute d'un Ange* est une de vos plus majestueuses créations. Quel sera donc l'édifice, si ce ne sont là

1. A M. Léon Bruys d'Ouilly.

que les bas-reliefs! Jamais le souffle de la nature n'a plus profondément pénétré et n'a plus largement remué de la base à la cime et jusque dans les moindres rameaux une œuvre d'art! Je vous remercie de ces belles heures que je viens de passer tête-à-tête avec votre génie. Il me semble que j'ai une oreille faite pour votre voix. Aussi je ne vous admire pas seulement du fond de l'âme, mais du fond du cœur. Car lorsqu'on chante comme vous savez chanter, produire c'est charmer, et lorsqu'on écoute comme je sais écouter, admirer c'est aimer.

A vous donc, *ex imo pectore!*

VICTOR HUGO.

LXVIII

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN

Paris, 14 juin 1838.

Madame Merlin est venue hier me conjurer de lui donner cette lettre de madame Malibran à vous

adressée¹; de grâce, trouvez la, ou du moins ces vers que vous aviez faits pour elle. Ne devez-vous pas cet hommage à sa mémoire? (Mais non : vous allez dire, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus), car c'est moi qui demande et c'est à vous que je demande, et puis je n'ai de bonheur en rien. Fatalité dans les grands événements et misérables guignons dans les petites choses, telle est ma vie; et cependant j'aurais été si facilement heureuse! enfin!

Je me plains de vous et j'ai à vous remercier; vous m'avez envoyé avant de partir des vers bien touchants; que j'ai pleuré en les lisant! J'ai lu aussi avec la plus vive émotion votre discours sur *les enfants trouvés*²; je croyais le connaître, je n'en avais lu qu'une petite partie; j'en suis enthousiasmée. Je ne vous savais pas uné aussi grande puissance d'indignation : il y a du prédicateur dans ce discours. En général je suis bien contente de vous cette année, politiquement parlant, car en affection je vous trouve toujours le même, capricieux et négligent; là je n'ai pas trouvé de progrès. Mais à la Chambre je trouve, et plusieurs personnes le disaient l'autre jour, à la Chambre, vous seul

1. Voir ci-dessus 1830, 11 août.

2. 30 avril 1838. Discours prononcé à la Société de la morale chrétienne. Voir la *France parlementaire*, t. II, p. 38 et suiv.

avez gagné dans la session. On faisait cette récapitulation : Guizot a beaucoup perdu, Thiers perdu, Odilon Barrot perdu, et vous seul avez gagné tout le terrain que ces trois grands orateurs ont cédé. Courage donc ! mais vous en avez.

La *Chute d'un ange* continue toujours ses ravages. Chateaubriand dit que dans ce poème les beaux passages sont au-dessus de tout ce que vous avez fait. Je pense comme lui. Je trouve que pour la première fois vous avez abordé le poème épique. *Jocelyn*, c'était de la poésie dramatique, tragique même, car la scène de l'archevêque est digne de *Polyeucte*, mais ce n'était pas encore une épopée. Au reste j'ai la prétention d'avoir deviné tout le plan de votre poème, et je l'explique avec tant de succès qu'il faut bien que j'aie deviné. Je ferme la bouche à tous les critiques et je prouve si clairement à vos détracteurs qu'ils n'ont pas compris un mot de l'ouvrage qu'ils n'osent plus y trouver rien à redire. Hier vous auriez ri de la figure d'un brave homme qui s'écriait : « Mais enfin, madame, quel rapport tout cela a-t-il avec *Jocelyn* ? » quand je lui ai répondu : « Comment, monsieur, vous n'avez pas deviné ? Mais *Cédar*, c'est *Jocelyn*. C'est le même ange déchu qui sera le héros de dix poèmes et qui passera par tous les chagrins, toutes les émotions, toutes les petites, toutes les gran-

deurs de la vie humaine. Nous l'avons vu esclave, nous le verrons *Roi*, roi guillotiné peut-être; nous le verrons pêcheur, nous le verrons poète, nous le verrons subissant, sous toutes les formes, avec tous les amours, dans tous les pays, subissant le crime de s'être ennuyé au ciel. » Cet homme est resté étourdi. « Alors, s'est-il écrié, alors c'est admirable, c'est gigantesque, c'est sublime, je n'avais pas compris cela. » Moi, j'ai compris cela. Peut-être me suis-je trompée, dites-le-moi. C'est bien beau! voilà mon avis. Toutefois vous avez eu tort de publier un livre si important sans le relire, les défauts étaient si faciles à corriger, et vous aviez autour de vous des *éplucheurs* si consciencieux. Je vous en voudrai longtemps de cette négligence; quand on s'occupe de sa parure comme vous, quand on rêve des gilets si élégants, si élégants, il n'est pas permis de manquer de coquetterie dans ses ouvrages.

Que faites-vous? lisez-vous, travaillez-vous? Moi, je ne puis rien faire; c'est la première fois que j'écris tant de lignes de suite, mais c'est à vous. Ma mère est toujours à Versailles, elle est mieux. Pensez, je vous en prie, à ces vers et à cette lettre de madame Malibran. Le livre est sous presse, et madame Merlin me tourmente. Écrivez-moi un mot, je m'ennuie tant! plus de lettres, plus d'heures à

compter, plus de jours à attendre. La solitude avec des souvenirs affreux, c'est triste, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

DELPHINE ¹.

LXIX

LETTRE DE M. EDGAR QUINET

Charolles, ce 17 juillet.

Depuis longtemps j'espère aller vous remercier de la *Chute d'un ange* ; mais, comme je suis retenu ici encore pour quelques jours, je ne veux pas tarder davantage à vous parler du plaisir que m'a fait cette large et hardie poésie. Je vois bien que ce monument conduit à d'autres qui l'expliqueront et lui donneront sa véritable perspective. Il me semble que c'est une porte triomphale élevée dans le désert. Les badauds qui passent par là ne savent où elle mène. Mais peu à peu Thèbes se construit et sort des sables, et un peuple entier s'écoule par le seuil préparé dans le mystère.

La poésie française a bien besoin de ces hardies

1. La réponse à cette lettre est du 18 juin 1838. *Correspondance.*

excursions dans des terres nouvelles. D'abord elle lutte, et semble se refuser aux grandes audaces. Puis elle s'y accoutume; bientôt rien ne lui paraît plus naturel. D'ailleurs c'est pour elle la question de vie et de mort. Si elle ne peut se faire au grand air, tout est dit. Rien ne reste qu'à l'enterrer dans le magnifique sarcophage du siècle de Louis XIV.

Vous me rappelez la navigation de Christophe Colomb. Perdus dans la haute mer, les matelots et les mousses murmuraient et regrettaient le coin du feu : le grand homme voyait dans sa pensée la terre qui surgissait au loin. Ainsi, sans vous laisser importuner par les angoisses de notre triste équipage, continuez votre marche à travers ce grand Océan! Si vous ne découvrez le monde vers lequel nous espérons, du moins trouverez-vous certainement la gloire.

Veillez me rappeler au souvenir de madame de Lamartine et me croire le plus dévoué de vos amis.

EDGAR QUINET.

Je vais vous envoyer deux pauvres volumes (un recueil de lambeaux de revues)¹. Recevez-les seule-

1. *Allemagne et Italie.*

ment comme un témoignage de mes sentiments et de mon admiration.

Dimanche ou lundi, je tenterai, à tout hasard, de vous voir à Saint-Point.

LXX

LETRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Bourganeuf, 18 août 1838.

M. de Girardin est à Paris en ce moment, il m'a quittée, il y a huit jours, et je l'attends dans huit jours ; je suis seule, bien seule au milieu des rochers habités par beaucoup de serpents. J'ai depuis ce matin les idées les plus sombres, aussi je vous écris pour me calmer l'esprit ; j'ai recours à vous comme on a recours à son confesseur, quand on veut combattre de mauvaises pensées. Bénissez-moi donc et chassez de moi le mauvais esprit.

Il m'est impossible de travailler, j'ai des souvenirs trop puissants, ils sont vivaces et m'ôtent la faculté d'imaginer..., et puis j'ai perdu l'illusion du travail. Ma tête est si malade que toutes mes

pensées la blessent. Je ne puis que m'étourdir et m'abrutir ; je marche pendant des heures, je monte à cheval, et sûr quel cheval ! et par quels chemins ! Cette grande fatigue est la seule chose qui me fasse du bien. Le grand air me grise, et la fatigue m'engourdit ; vous comprenez qu'on ne fait point de vers avec ce régime-là. Et vous, que devenez-vous ? Les *Pêcheurs* sont-ils finis ? me donnerez-vous les épreuves à corriger ? Ne vendez pas vos arbres, nous vous empêcherons bien de les vendre.

Que votre poème sera beau ! comme je le comprends bien, quelle sublime pensée ! Quand votre ange aura subi ses dix expiations, vous donnerez au poème général cette épigraphe, n'est-ce pas ?

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ?

Pourquoi cet ange ne serait-il pas lord Byron ? Vous me direz tout votre plan, je veux le connaître, et vous devez me le confier, car il me tourmente au point que j'invente tous les jours quelque chant nouveau. Je voudrais connaître les dix rôles que jouera votre ange ; écrivez-les-moi, je ne vous prendrai pas vos idées, soyez sans crainte. Je ne saurais que faire d'un pareil larcin.

Je voudrais bien aussi vous recevoir dans nos montagnes, ce pays sauvage vous plairait, vous seriez accueilli chez nous avec passion. L'autre

jour une femme fort gracieuse qui vous a vu à Paris disait qu'elle vous aimait beaucoup, qu'elle vous connaissait; une autre femme a répondu avec enthousiasme : « Et moi qui ne le connais pas, je l'aime aussi. » Or cette dernière passion est toute politique, car la bonne dame n'a jamais lu un vers de sa vie, mais vos discours vous font aimer comme vos rêves. Moi, je puis ajouter encore pour ma part aux sentiments de ces deux femmes, et je dirai, pour compléter la vérité, je l'aime, je l'aime plus que vous, et cependant je le connais. C'est le plus grand monstre de la terre, mais c'est un monstre qui a la volonté du bien. Ecrivez-moi. Une lettre de vous dans ce désert sera tout pour moi. Je pense bien souvent à vous. Qui vous a donné dans cette vie tant de courage? dites-le-moi¹.

DELPHINE.

1. La réponse à cette lettre se trouve page 470, t. III. *Correspondance*.

LXXI

LETTRE DE MADAME GEORGE SAND.

La Châtre, Indre, 15 mai.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi en distribuant votre beau discours¹. Je l'ai lu avec le cœur, et je vous y ai retrouvé tout entier, avec votre droiture admirable, votre loyauté généreuse et votre chevaleresque optimisme : noble et utile erreur qui hâtera le règne de la démocratie, et qui la précipiterait plus loin que vous ne croyez, si nous avions seulement dix hommes comme vous. Je pense, d'ailleurs, que vous ne vous trompez que dans votre espérance d'un dénouement paisible à ce drame mal conduit de la constitutionnalité anglaise introduite chez nous : mais l'erreur des hommes comme vous est providentielle et fait partie de leur mission.

Agréez mon admiration bien sincère et ma sympathie bien profonde.

GEORGE SAND.

1. *Sur la prise en considération de la proposition d'Adresse*, 8 mai 1839.

LXXII

LETTRE DU BARON CHARLES DUPIN.

Château du Reconfort par Tannay (Nièvre)
9 septembre 1839.

MON CHER ET ILLUSTRÉ AMI,

J'ai besoin de répondre sur-le-champ à votre lettre où respire une confiance qui m'honore et que je crois mériter. Vous me dites une chose qui me pénètre de douleur. Ce n'est pas que j'attribue plus d'importance que ne le doit un esprit ferme, à quelques embarras financiers, surtout quand la Providence daigne les compenser par des dons aussi nobles, aussi grands que ceux dont elle vous a comblé. Mais je m'afflige en apprenant qu'à vos yeux ce que vous appelez les tristes nécessités de la fortune puisse vous obliger à quitter la carrière politique, si glorieuse pour vous, si salutaire pour la patrie. Voilà des résolutions auxquelles je ne veux rien entendre ; je les repousse dans votre intérêt et dans celui du pays.

.....
.....

La Chambre des députés, si convenable aux talents servis, chauffés, poussés, disons mieux, ravalés par l'intrigue, ne convient pas à votre caractère aussi loyal que généreux. Que faites-vous au milieu de ces partis acharnés, impudents, qui luttent, les uns pour l'anarchie, les autres pour la servilité, tous pour l'intérêt personnel ? Vous leur parlez d'humanité, de morale, de gloire et d'honneur national ? Il s'agit bien de cela ! Si vous leur parliez corruption, placements, emprunts, actions, chemins de fer, pots de vin, canaux, séductions législatives, électorales, etc., à la bonne heure ! on vous comprendrait ; homme de progrès, vous seriez à la hauteur de vos collègues ; vous paraîtriez de ce monde ; enfin, on vous ferait la grâce de vous juger *en conscience* un génie politique... Je ne puis, direz-vous, descendre si bas et m'établir dans la boue. — Je le sais bien ; et voilà ce qui fait que je souhaite vous voir quitter un théâtre où l'on se bat avec de la fange.

Je voudrais que vous permisiez à vos amis de vous appeler à la pairie. Votre caractère est tout sénatorial, comme votre éloquence grave et majestueuse. Venez, vous serez l'ornement d'une Chambre pour qui l'avenir ne peut qu'être propice ;

venez accepter la place qu'ont laissée vacante MM. Lainé, Lally-Tollendal et Chateaubriand. Les discours de Cicéron dans le Sénat n'ont pas moins fait pour sa mémoire que ses harangues au peuple; témoin les *Catilinaires* et les *Philippiques*.

Au milieu de nous, vous n'aurez plus aucune dépendance d'électeurs, de rivaux ni de collègues. Vous recevrez pour la vie une noble part du pouvoir souverain; vous n'aurez pas besoin de rester à Paris plus de trois à quatre mois par année; vous ferez marcher de front la publication de vos poèmes et de vos travaux législatifs, devenus moins pressants et plus commodes. Chaque jour multiplie parmi nous les hommes qui n'ont pas une fortune écrasante et qui sont moins fatigués encore par le fardeau très portatif d'une mesquine renommée. Vous serez un homme éminent au milieu de vos collègues; et, comme vous apporterez une illustration depuis longtemps consacrée par le suffrage de la France, nulle envie récente n'aura de conquête à vous faire expier.

Je ne vous demande qu'une chose : c'est votre simple parole que vous ne refuserez pas la pairie le jour qu'on vous l'offrira. J'ai tenté des choses moins faciles que d'obtenir une justice évidente, utile à la fois à la royauté, au gouvernement, à la Chambre des pairs. J'ai fait un ministre de la

guerre; j'ai fait M. de Cheverus cardinal; et j'ai défait, moi petit piéton, un commandant général des gardes nationales du royaume. Laissez-moi donc agir sans que vous y soyez pour rien, de mon chef, à ma guise, à ma tête, à *mon cœur*, si le mot était français ¹...

Vous excuserez, je me plais à le penser, l'effusion d'amitié qui me porte à vous écrire ainsi. Sachez que je suis un ami vrai, actif et positif, qui ne se perd pas en divagations de sentiment, et préfère pour ceux qu'il aime un service effectif à mille paroles flatteuses.

J'ai l'honneur de vous saluer et de vous embrasser de tout mon cœur.

BARON CHARLES DUPIN.

1. Dans une lettre à M. de Virieu (28 septembre 1839), Lamartine se prononce en une phrase sur cette offre de la pairie : « Un mandat du gouvernement ? Je n'en veux pas. »

LXXIII

LETTRE DE M. LE COMTE MOLÉ.

27 mai 1840.

Vous vous surpassez toujours ¹. Jamais je ne vous avais autant admiré! Mais si vous avez dû à *ce sentiment de la compression publique qui pesait sur toutes les poitrines*, au temps de votre jeunesse, votre *passion pour la liberté*, j'ai dû à la sanglante et ignoble oppression à laquelle le 18 brumaire est venu mettre un terme mon horreur pour l'anarchie.

La tyrannie des assemblées est d'autant plus redoutable qu'elle s'exerce avec le prestige de la loi. Le procès de Louis XVI, les massacres de Septembre, de Lyon, de Nantes, la législation qu'appliquait le tribunal révolutionnaire, le 18 fructidor enfin, sont les prouesses de ces assemblées dont le 18 brumaire est venu briser la dernière, au mo-

1. Allusion au discours *sur la translation des restes mortels, de Napoléon* (26 mai 1840). Voir la *France parlementaire* t. II, p. 348 et suiv.

ment où la loi des otages, celle de la déportation des nobles et une nouvelle banqueroute allaient nous rendre 1793 dans toute sa pureté. Il ne suffit pas que le mal ou l'oppression s'opère au nom d'une assemblée élective pour que ce ne soit plus le mal ou l'oppression.

Mon cher monsieur, il y a des remèdes qui sont des poisons : le 18 brumaire était peut-être un remède de ce genre, mais prenez-vous-en au mal, à ceux qui avaient fait que la France périssait si on ne l'employait pas. Ayons tous le courage de le dire dans les sociétés démocratiques, nivelées comme la nôtre, dès que le principe du gouvernement s'exagère, il y a péril pour la liberté. Il n'y a de point d'arrêt nulle part sur la pente où l'on est entraîné et tout de suite l'affaiblissement des pouvoirs publics amène l'anarchie. L'anarchie!... C'est l'abîme encore béant après qu'il a dévoré sa proie. Une époque amollie comme la nôtre en cherche à l'instant le remède dans le despotisme. On ne peut trop le répéter à nos libéraux. Ils peuvent finir par rendre un 18 brumaire inévitable, et la France aurait alors la honte de le subir, sans pouvoir en retrouver le héros. Je n'ai pu vous lire sans que ces pensées viennent m'assaillir. J'aime à les exhaler en votre présence. Je jouis de vous voir le plus grand orateur de notre tribune. Je vous avais

deviné et prédit en moi-même depuis longtemps.

Recevez l'expression de mon attachement et de mon admiration.

MOLÉ.

LXXIV

LETTRE DE M. VILLEMMAIN.

Nanterre, ce 28 mai 1840.

Je vous lis dans un petit jardin, bien loin du bruit et de la tribune : et jamais je n'ai senti émotion si violente. Cela est admirable de génie et de raison. Vos paroles resteront inséparables de cette apothéose¹, et elles en contre-pèsent l'imprudence politique. Je voudrais qu'elles fussent partout répétées pour l'honneur et l'instruction de la France, qu'on aveugle pour lui faire tourner la meule. Votre discours si éclatant et si profond ne durera pas moins que votre ode sur Sainte-Hélène. L'un et l'autre seront quoi qu'on fasse la seule tombe indestructible de Napoléon.

Tout à vous, mon illustre ami.

A. VILLEMMAIN.

1. *Discours sur la translation des cendres de l'Empereur.*

LXXV

LETTRE DE M. ALFRED DE VIGNY.

12 septembre 1840.

Nous nous sommes repris la main pour une bonne action, mon ami ; aujourd'hui j'ai besoin de serrer la vôtre pour vous dire que j'ai souffert avec vous en apprenant cette grande douleur qui vous frappe¹. Votre blessure a fait saigner la mienne, si récente encore. Et comme je sais qu'il n'y a point de consolation, je ne tenterai pas de vous en donner. J'ai parcouru en vain pour en trouver les cercles d'idées philosophiques et religieuses, et quand je répétais à des amis affligés ou à moi-même ce qu'elles enseignent de plus doux, je me sentais tout semblable à un navigateur qui embrasse ses compagnons en leur disant : *Je vois le port devant nous*, et qui cependant a le cœur serré du sombre aspect de l'horizon. Les espérances ne sont jamais assez ardentes pour sécher toutes les larmes. — Le bruit du combat politique viendra à votre secours, mon

1. La mort de M. de Lamartine père. Août 1840.

ami, et ce sera bientôt. Vous avez déjà tiré un coup de canon dont j'ai vu la lumière un des premiers et dont le bruit est loin d'être éteint. Quand vous pourrez rentrer dans ce tumulte et vous séparer un moment de votre chagrin qui vous doit être encore trop cher (je sais cela par expérience), je vous dirai quelles sont celles de vos opinions que je partage, si vous attachez aux miennes le moindre prix.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

ALFRED DE VIGNY.

Je conserve précieusement la notice biographique que vous m'avez envoyée et qui retrace une noble vie¹.

Priez bien madame de Lamartine de se souvenir de moi.

1. Cette notice nécrologique de M. de Lamartine père est insérée dans la *Correspondance*, t. IV, p. 65.

LXXVI

LETTRE DE M. LE COMTE MOLÉ.

18 septembre 1840.

MON CHER ET ILLUSTRÉ CONFRÈRE,

Il y a bien longtemps que je veux vous écrire et vous dire combien j'ai aimé et admiré ce que vous venez en deux fois d'adresser au public sur la situation actuelle¹. Un mot résumera toute ma pensée c'est que vous vous surpassez toujours. Nous sommes véritablement fondés à croire que, dans la langue de la politique et des affaires que vous avez cependant commencé à parler assez tard, votre perfectibilité est indéfinie. Vous n'avez rien fait de plus beau, de plus élevé, de plus fort que votre dernier article ! le public qui est le vôtre, l'a pensé comme moi ; le reste vous a prouvé par son aigreur et sa colère combien vous l'aviez atteint.

1. *La question d'Orient, la guerre, le ministère*. Ces articles paraissaient dans le *Journal de Saône-et-Loire*, 28 août 1840 et jours suivants. Voir la *France parlementaire*, t. II, p. 357 et suiv.

Mais qu'auriez-vous dit de fortifier Paris par ordonnance à deux mois de la session ! Il ne faut apparemment que s'intituler parlementaire pour se moquer du Parlement. L'Espagne, l'alliance anglaise, le système parlementaire, tous ces grands chevaux de bataille, que sont-ils devenus ! Quel champ, quels textes pour la session prochaine, cette session qu'on est décidé à reculer le plus qu'on le pourra ! Elle décidera en effet du sort et de l'avenir de la France. Puissent les Chambres savoir comprendre et remplir dans toute son étendue la mission que la Providence semble leur avoir réservée ! C'est peut-être la dernière fois qu'il sera possible de s'arrêter dans la route que l'on suit aujourd'hui, et dont le terme serait en y persistant une inévitable catastrophe. La seule espérance qui nous reste, c'est la formation d'une majorité composée de toutes les nuances du parti conservateur en mordant le plus possible sur l'ancien centre gauche. Plus que personne vous pouvez travailler à cette grande tâche et contribuer à son accomplissement.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles ; de votre santé d'abord, et puis dites-moi vos projets, et quand Paris vous reverra. Pendant que les journaux du ministère m'injuriaient et me faisaient dans leurs colonnes parler ou agir, je vivais à la

campagne depuis la session, ne voyant personne, n'écrivant presque à personne et me reposant de la politique, hormis le temps nécessaire pour lire ou parcourir chaque matin trois journaux. Ce que M. Thiers et ses collègues auront peine à croire, et ce qui est pourtant de toute vérité, c'est que si dans deux mois je vis autrement et prends une autre allure, je céderai au devoir, à l'honneur, à la conscience, et ferai un effort qui, à l'âge où j'arrive et avec toute ma nature, devient chaque année plus méritoire et plus laborieux.

Adieu, mon cher confrère, conservez-moi une place dans votre souvenir et veuillez agréer les assurances renouvelées de tous les sentiments d'attachement et de considération que je vous ai voués.

MOLÉ.

LXXVII

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 2 juin 1841.

Je ne comprends pas que si malade et désolé vous ayez encore des inspirations si admirables¹; ces vers qui me désolent sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet. Ils sont railleurs et insolents. Lui, m'a priée de les publier, lui, me les a donnés pour la *Presse*. Il ne devinait pas tout le chagrin qu'il me faisait en me les apportant.

Hugo m'a lu ce matin son discours: il y a de très belles choses. Demain, il le lira à l'Académie. Cette journée me rappelle votre réception, il y a onze ans. Quel superbe discours! comme vous l'avez bien lu! En sortant de la séance, vous me donniez le bras, j'étais bien fière, et toutes les

1. *La Marseillaise de la Paix*.

femmes étaient bien envieuses de moi ! Vous en souvient-il ? — Ce matin nous avons gémi en pensant que ce n'est pas vous qui recevrez Hugo ; et lui s'écriait : « Quel dommage ! que j'aurais aimé à dire ce que je pense de lui tout haut ! et comme je l'aurais bien dit ! » Le discours de M. de Salvandy est très peu flatteur pour Hugo : il ne l'a pas du tout bien traité. Il lui a avoué qu'il ne connaissait ses ouvrages que par ce que les journaux en avaient cité.

Ecrivez-moi si bien sûr vous ne viendrez pas ; alors je partirais tout de suite pour la Creuse. Je mène une vie très agréable ici, mais j'y suis affreusement triste. J'ai hâte d'aller m'ennuyer là-bas... Et vous, mon Dieu ! que de malheurs autour de vous¹ ! que le ciel vous fait payer cher les trésors qu'il vous a donnés ! Je pense toujours à ce pauvre malade que j'ai vu chez vous. Comme il vous aime ! il n'estime la valeur des gens que par leur dévouement à vous. Il parlait de M. de Girardin, de son courage, et il ajoutait : « Et puis il est si dévoué à M. de Lamartine. » Je vantais l'esprit de M. de Balzac, et il ajoutait : « Il a fait un bien pâle portrait de M. de Lamartine dans la *Théorie de la démarche*. » Et c'était vous, toujours vous !

1. M. de Virieu était mort en avril, et M. de Pierreclos était mourant.

LXXVIII

LETTRÉ DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 21 juin 1841 ¹.

Je suis depuis quinze jours dans un bague insupportable. Je ne puis rien faire; et voilà maintenant que je ne veux plus aller à Bourgameuf. Cette solitude m'épouvante: avec les idées pauvres que j'ai, avec cette langueur d'esprit et de cœur qui m'éteint, j'y périrais d'ennui. Moi qui me réjouissais tant d'aller m'enfermer dans mes montagnes avec un bon travail et de tendres souvenirs, je ne me sens plus le moindre désir de travailler et je fuis mes souvenirs qui ne sont plus que douloureux. D'où vient ce changement? je n'y comprends rien. Oh! je suis bien mécontente de moi!

J'ai eu de vos nouvelles hier par M. Villemain qui avait reçu une lettre de vous; il est venu me remercier d'un mot que j'ai dit de lui. — J'ai vu aussi M. de Salvandy; il avait été bien malheureux

1. Réponse à la lettre du 5 juin. *Correspondance*, IV.

de ma grande fureur, laquelle a dû bien vous étonner si vous n'avez lu son discours académique que dans les *Débats*. M. Bertin l'avait fait changer, le trouvant très dur pour Hugo : il n'a pas voulu le publier tel qu'il avait été prononcé. Vous ne sauriez imaginer quel air insolent avait l'ex-ministre en lui jetant toutes ces phrases. J'en étais indignée, je n'ai pu garder le silence et j'ai frappé comme vous savez. Là-dessus, on m'a soupçonnée d'avoir une violente passion pour Hugo. D'autres malins ont dit que ce grand zèle n'était qu'une ruse destinée à voiler d'autres sentiments, que sais-je ? Tous les samedis on me prête un nouvel amour. Je ne puis défendre un ami sans être accusée de l'adorer ; je ne puis vanter un indifférent sans être accusée de coquetterie. C'est un rude métier que celui de journaliste féminin.

On parle toujours de vous pour l'ambassade de Vienne. On n'y veut point M. de..... et on n'y enverra certainement pas le marquis... . Malgré votre triste pensée, travaillez-vous un peu ? Les journaux parlent d'un *poème sur la charité chrétienne*, ils disent que vous l'achevez en ce moment. Est-ce vrai ? apprendrai-je toujours ce que vous faites par les journaux ? N'être qu'une demi-confidente, c'est bien peu ; mais je ne veux pas me plaindre : le monde entier vous acclame, vous lui

appartenez ; un mot de temps en temps, c'est tout ce que j'espère et plus que je ne mérite. Ah ! si vous aviez voulu vous inquiéter le moins possible de ma pauvre âme, et je ne dis pas m'aimer mais me gronder par-ci par-là quelquefois, je me serais améliorée, j'aurais acquis peut-être un véritable talent, j'aurais même peut-être joué un rôle utile dans le pays, non par moi-même, mais par ceux qui m'entourent. Au lieu de cela, je végète sans avenir, sans intérêt, sans ambition et sans affection, car une affection dont on n'a pas le droit de s'occuper n'est pas une affection, et je suis mal pour tous ceux qui sont bien pour moi, et je laisse perdre toutes sortes de bons sentiments pour une mauvaise poésie qui ne me donne jamais que des chagrins.

Ecrivez-moi, mais ne vous croyez pas obligé de me répondre courrier par courrier comme à un électeur. Je ne veux pas de votre politesse, gardez-la pour vos flatteurs et pour vos commettants. — Parlez-moi beaucoup de tout ce que vous faites. Viendrez-vous à Paris ? M. de Girardin doit partir le 15 juillet pour l'Allemagne : il va à Berlin, à Vienne, etc. Avez-vous des commissions à lui donner ? Il va étudier les gouvernements absolus ; il va voir un grand homme d'esprit régner par *l'intelligence*. Je suis curieuse de savoir ce qu'il pen-

sera de tous ces pays-là et quelles idées il en emportera. Moi, je dois partir dans quinze jours, mais je ne m'en soucie guère; je cherche des obstacles et je n'ai même pas l'esprit d'en trouver. Adieu, mille souvenirs.

D. DE GIRARDIN.

LXXIX

LETTRE DE M. AIMÉ MARTIN

Saint-Denis, 16 novembre 1841.

Quel silence! pourquoi pas le plus petit signe de vie? C'est si vite dit : Je travaille, je fais un poème, une histoire, un roman, un livre de philosophie. Car vous pouvez tout ce que vous voulez, et certainement vous voulez quelque chose. Moi je voudrais quelque chose aussi, mais je ne puis rien ou presque rien. Toutefois, je me suis enfoncé dans l'étude de la physique et de la géologie. J'ai voulu savoir tout ce que les savants ont découvert depuis vingt ans, étudier Dieu dans les leçons de la nature. Quel beau et grand spectacle! Voilà ma vie, mon cher ami, et je n'ai pas à me plaindre, car je viens

de passer six mois toujours en présence de Dieu. En attendant le dernier pas qui doit me conduire à lui, je m'essaye à ce grand jour par ces grandes contemplations.

Mais vous, que faites-vous? Quand venez-vous à Paris? Que dites-vous de tout ce qui se passe? Lorsque, sortant de mes contemplations célestes, je rentre dans notre monde factice, je tombe dans l'épouvante. Notre politique est si plate, nos hommes politiques sont si couards, le désarmement de notre marine est si honteux, le recensement si bête, M. Guizot si mince, M. Molé si faux, que je ne sais plus en vérité ce qu'il faut craindre ou désirer. Il est temps qu'un honnête homme arrive. Votre jour approche, le péril croît d'heure en heure, mais que tout cela est triste, et que je verrai avec chagrin les ailes de l'ange de lumière s'agiter inutilement au milieu de ces ténèbres!

Nous sommes toujours à Saint-Denis. On dit que la coterie Récamier se remue beaucoup pour M. de Tocqueville. Tous les hommes politiques et ambitieux de l'Académie veulent le porter. Il n'y a plus de place à l'Académie française pour celui qui ne s'occupe plus que des lettres. Ne trouvez-vous pas cela de toute justice? Oh! que M. Lainé avait raison de me dire : « Vous voulez être de l'Académie, et vous écrivez! quelle sottise! Faites-

vous député, et surtout n'écrivez pas, voilà la route. » J'attends de vos nouvelles avec impatience.

.

Profitez donc du répit que Dieu me donne encore, car à votre âge, quoique jeune encore, on ne fait plus d'amis. Après moi vous êtes condamné à n'avoir plus que des admirateurs.

L. AIMÉ MARTIN.

LXXX

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 19 novembre 1842.

« Je n'ose lui écrire, puisqu'elle n'a pas voulu venir là où elle était tant désirée! » Vous avez dit cela, elle n'a pas voulu!!! Comme si j'avais une volonté; comme si je n'étais pas la très humble servante d'un superbe tyran, tyrannisé lui-même par mille affaires et mille ennuis!

J'ai passé mon été avec l'espoir d'aller vous visiter pendant quelques heures en retournant

à Paris. Si nous avions dû vous gêner plusieurs jours, j'aurais écrit à madame de Lamartine pour lui demander à quelle époque elle voudrait bien nous recevoir à Saint-Point; mais, comme il ne s'agissait que d'une visite d'un moment, je pensais qu'il suffirait de la prévenir une semaine d'avance. Et j'attendais toujours que notre départ fût fixé. M. de Girardin m'écrivait de Castelsarrazin qu'il avait reçu une lettre de vous et qu'il allait y répondre. J'avais de vos nouvelles par le magnifique discours dont tout le monde parlait¹. Je n'avais aucune raison pour vous accabler de ma très maussade correspondance. Vous n'êtes pas de ceux à qui l'on ose écrire sans prétexte. Si ceux qui vous aiment ne vous épargnaient pas, vous n'auriez plus le temps de répondre à tous les ennuyeux qui vous poursuivent. Je vous écris quand vous êtes malheureux ou quand moi-même je suis par trop malheureuse; mais quand la vie passe sans trouble, quand vos grandes occupations vous dominent, quand mes chagrins s'apaisent et tombent en langueur, je n'ai plus le droit de venir troubler vos affaires et vos travaux. Et puis enfin j'espérais vous voir, et cela valait mieux que tout. M. de Girardin jouira seul de ce bonheur, je dirai même de cet orgueil, car

1. 18 août 1842, sur *la Régence*, après la mort du duc d'Orléans.

vous savez que visiter Saint-Point, c'était pour moi une vanité. Il part demain, il va voter à Bourga-neuf, il y restera jusqu'au 27, jour des élections du conseil général; le 28 ou le 29 il partira pour Lyon; de Lyon il ira à Mâcon où il restera douze heures ou vingt-quatre heures, selon les chances de la malle-poste. Il se fait une fête de cette visite. Vous causerez mieux pendant cette seule journée que pendant tout l'hiver dans la salle des conférences. Voilà ses projets; rien ne les changerait qu'un mot de vous, si vous n'étiez plus là-bas, ou le malheur de ne trouver de place dans aucune diligence, car cette fois il n'a pas de voiture et voyage fort au hasard. Mais il me semble que, par le froid, toutes les diligences doivent être libres. — Pour moi je l'envie, — le croyez-vous? — Les deux mois que je viens de passer toute seule dans nos montagnes m'ont rendue très sauvage et très indifférente, — j'ai bien de la peine à redevenir auteur et femme du monde. J'ai trop regardé le soleil, les arbres, les prés, les bruyères, cela m'a gâtée, la nature fait beaucoup de tort à la société.

Je ne sais rien qui vous intéresse. J'ai vu M. Villemain. Eh bien, ce ministre qui disait : « Il faut absolument que nous fassions quelque chose entre les deux sessions, il faut faire quelque chose », il a fait un académicien directeur du Vaudeville.

Voilà ce qu'il a trouvé pour satisfaire les partis!
Les pauvres gens! Mille affectueux souvenirs.

D. G. DE GIRARDIN.

LXXXI

LÉTTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 2 décembre 1842.

Je viens d'abord vous remercier de votre charmante lettre¹, et tout de suite après me mettre en fureur pour une phrase de cette même lettre si charmante. « Vous avez eu du monde tout l'été à mon intention! » du monde pour moi qui me réjouissais de vous voir enfin dans la solitude, loin des flatteurs importuns qui assiègent votre salon à Paris, moi qui me faisais une fête de quelques bonnes journées passées dans votre intimité, près de madame de Lamartine avec qui j'aurais pu causer bien affectueusement, sans prétention, sans façon, sans jouer enfin à la *madame*, comme on est toujours, malgré soi, obligé de le faire ici! Hélas!

1. Du 23 novembre 1842. *Correspondance*, t. IV.

hélas ! je vois bien que vous ne me connaissez pas, et que vous ne me connaîtrez jamais. Vous me croyez une femme du monde et vous ne devinez pas tout ce qu'il m'a fallu de travail et d'hypocrisie pour me faire cette apparence d'insouciance et de futilité.

Et puis vous déclarez aussi que vous renoncez à la poésie pour la philosophie et la politique. Voilà encore un affreux blasphème ! je dis plus, un *non sens* ! Les vers sont trop jeunes pour vous ! Et Homère ! et Milton ! avaient-ils donc quinze ans lorsqu'ils ont exhalé leurs plus beaux chants ! Vous ferez de la philosophie et de la politique : est-ce que ces deux choses-là se peuvent faire en même temps ? Est-ce que la politique n'est pas l'action dans toute sa véhémence, est-ce que la philosophie n'est pas le repos dans toute son impassibilité ? La politique, c'est l'ambition avec tous ses prestiges, la philosophie, c'est le désespoir organisé ! — Non, non, ces deux choses-là ne peuvent pas marcher de front. Vous n'êtes pas encore un philosophe, heureusement pour notre pays. Vous pouvez être un homme d'État. Vous me parlez d'événements qui vous amènent, de révolutions, de grandes émotions qui passionnent le pays ; cela m'effraye, je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point

d'incendie, j'ajouterai même que vous m'avez l'air assez disposé à mettre le feu pour l'éteindre.

Je vous trouve aussi bien dédaigneux, pour un homme qui veut encore vivre de la vie politique. Les gens sont misérables, c'est vrai, mais il n'y en a pas d'autres, et vous êtes assez habile pour les mener tous. Si vous étiez une sorte de paysan du Danube, ne sachant déguiser ni son mépris ni sa colère, je vous dirais : Vous avez raison, vous ne pourrez jamais vous entendre avec personne; mais comme vous êtes le diplomate le plus adroit et cependant le plus loyal que je connaisse, il me semble qu'il vous serait très facile de diriger toutes ces médiocrités en satisfaisant tous les orgueils. De deux choses l'une, ou vous êtes un homme politique et vous devez accepter toutes les conditions du métier, — ou vous êtes un philosophe et vous devez sacrifier la politique et vivre pour la poésie et pour l'amitié.

A propos, voici M. de Jouenne qui me dit mille respects de votre part. Je ne les mérite pas. Il est bien heureux d'être resté si longtemps près de vous.

Voici maintenant M. de Girardin qui arrive!!... Il n'a pu trouver de place pour Mâcon, et il revient ici après avoir changé cinq fois de voitures de Bourganeuf à Paris. Il me charge de vous dire qu'il

ne désespère pas d'aller causer avec vous quelques moments. Il va tâcher d'expédier ici plusieurs affaires pressantes, de lire les cent lettres qu'il entrevoit sur sa table, et après cela il sera libre. Vous recevrez un mot de lui d'ici à trois ou quatre jours.

Pardonnez ce griffonnage. Il est tard, je veux que cette lettre parte aujourd'hui et je suis interrompue à chaque instant. Écrivez-moi, répondez un peu à tous mes raisonnements, je demande à être confondue. Mille souvenirs¹.

D. G. DE GIRARDIN.

LXXXII

LETTRE DE MADAME GEORGE SAND².

29 janvier 1843.

MONSIEUR,

Votre destin s'accomplit, votre chemin s'élargit

1. La réponse à cette lettre est du 3 décembre 1842 (*Correspondance*).

2. A propos du discours sur l'Adresse, 27 janvier 1843. *La France parlementaire*, t. III

de toutes parts, et comme vous êtes de la grande race des hommes de bien, vous devenez plus fort, plus sage et plus généreux à mesure que vous avancez dans la vie, au contraire de presque tous nos grands hommes du siècle qui s'éteignent dans les misères de l'amour-propre. Je n'ai jamais recherché l'honneur de votre amitié, et je n'ai même pas su profiter des occasions qui pouvaient m'obtenir votre bienveillance, mais j'étais sûr, comme je le suis encore, que vous comprenez certaines réserves aussi bien que toutes les plus vives expansions. Vous devez sentir chaque fois que vous manifestez votre grandeur intérieure que les cœurs sincères vous répondent du fond de leur silence. Enfin vous ne pouvez pas douter que ma pensée vous ait toujours suivi pas à pas, et je crois que, malgré mon aversion pour les paroles inutiles, je fais encore chose assez inutile en vous écrivant tout cela.

Vous voilà le chef de l'opposition : et vous connaissez maintenant assez les hommes pour savoir que vous ne trouverez pas encore là ce que l'idéal de votre âme vous fait chercher parmi nous. Vous savez même bien que vous ne le trouverez dans aucun parti, chez aucun homme peut-être. Mais ce que vous avez dit est pour moi une certitude que vous irez toujours en avant dans la vraie route du

vrai. Vous avez senti l'idée et la pensée de votre siècle parler en vous, et vous la confessez avec enthousiasme. Avec elle, quoi que vous fassiez, quelque déception qui vous attende ou quelque erreur où vous tombiez, vous sortirez toujours pur et grand de l'épreuve de la vie, et, fissiez-vous quelque mal, il est sûr que vous ferez beaucoup de bien. J'ignore si vous pourrez devenir le chef véritable, l'âme, le guide, l'inspiration de cette opposition, où beaucoup de vanités et d'ignorances vous préparent plus d'une lutte et plus d'un chagrin. Je l'espère un peu et le désire beaucoup. Si elle n'apprend pas quelque chose de vous, si vous ne lui communiquez pas le feu sacré et la passion vraie qui sont en vous, elle est finie et ne mérite pas un regret de vous, pas une plainte de votre part, mais dans ce cas qu'importe ? Au delà de ce parti, il y a le peuple et il y a l'humanité. N'importe par quelle route vous parlerez au peuple, n'importe de quelle tribune ! Marchez, allez.

Voilà tout ce que peuvent vous dire avec joie, confiance et respect, ceux qui sentent résonner dans leur propre sein la sincérité admirable de votre voix. Avancez donc, et que Dieu ouvre les yeux de ceux qui vont vous suivre !

Tout à vous, monsieur,

GEORGE SAND.

LXXXIII

LETTRE DE MADAME D'AGOULT.

20 février 1843.

Vous avez donc aussi, entre tous les dons, celui de la divination¹? Vous saviez donc que, depuis le 27 janvier, ma pensée est sans cesse autour de vous et que j'admire dans toute l'effusion de mon cœur ce qu'il y a dans le vôtre de véritable et souveraine grandeur! Mon témoignage n'est pas suspect; je n'obéis pas à un entraînement irréfléchi. Si le hasard me jetait un jour sur votre chemin, je vous dirais pourquoi j'ai longtemps voulu me soustraire à votre puissance; pourquoi j'ai lutté contre la meilleure partie de moi-même qui allait à vous simplement et naturellement comme tout ici-bas va vers la lumière. Je hais d'être où est la foule; j'ai l'instinct secret de la lutte, le goût des minorités; ce flot d'admiration toujours grossissant qui montait à vous m'ennuyait; je *ne voulais pas* vous

1. Réponse à la lettre de Lamartine du 20 février 1843. *Correspondance*, t. IV, p. 153.

aimer. Et me voilà vaincue : car voilà que vous venez à ceux qui souffrent, à ceux que le nombre écrase, et vous leur apportez la sainte éloquence de votre vie sans tache et de votre parole prophétique ! Plus d'un noble cœur attristé tressaille aujourd'hui à votre nom ; soyez-en béni et restez-en toujours fier !

Et maintenant comment vous dire merci ? Vous me parlez d'*admiration*, c'est un sentiment que je ne saurais accepter. Mais si la sympathie du poète tombait comme un rayon sur une vie où la douleur n'a pas connu la plainte, où la chimère envolée n'a pas laissé de fiel, cette vie se croirait prédestinée et s'achèverait plus douce.

MARIE D'AGOULT.

LXXXIV

LETTRE DE M. MICHELET.

10 juin 1843.

C'est ma foi, cher et illustre ami, c'est notre *évangile* politique¹. Nous nous associons dès au-

1. Discours au banquet offert par la ville de Mâcon, 4 juin 1843. Voir la *France parlementaire*, t. III, p. 370 et suiv.

jourd'hui à cette pensée, et la France entière le fera demain.

Vous aurez été votre prophète, votre précurseur. Vous serez *celui* que nous attendons.

Vous recevrez bientôt un volume où vous verrez comment cette polémique s'est trouvée un accident naturel de mon enseignement ; je ne pouvais dire ce que c'est que *la vie et l'organisme* vivant, sans dire ce que c'est que la mort.

Je me sens bien uni à vous dans l'amitié et l'espérance. Notre devise commune est, je pense, la belle devise du moyen-âge : *Le temps viendra*, comme on la lit dans les caveaux de l'église souterraine de Bourges.

J. MICHELET.

P.-S. — Quel beau jour que celui de ce discours pour madame de Lamartine !

Permettez-moi de recommander à votre attention un livre de la plus haute importance, l'ouvrage des frères Allignol sur la situation des *Curés de campagne* (Paris, chez Debécourt, in-8°). Ce livre, hautement approuvé du pape, mais étouffé par les évêques, est un gémissement si profond, si douloureux, si sincère... Voltaire lui-même en aurait pleuré !

LXXXV

LETTRE DE M. VICTOR CONSIDÉRANT.

Paris, 12 juin 1843.

Mille remerciements bien cordiaux à vous d'avoir pensé à moi du sein de votre beau mouvement de Màcon, et des termes si bons, si amicaux de votre billet.

Je vous ai répondu comme je le devais : j'admire votre discours, je déplorais la conclusion qui n'en est pas digne, ce que vous savez mieux que moi.

Au reste ma critique ne vous touche qu'indirectement. Je ne demande que votre liberté, votre plein et libre essor, libre de cette Gauche sans intelligence, comme il l'a été toujours de ces Centres sans jugement et sans cœur. Non, non, chaque jour le prouve davantage, vous avez fait une faute en vous mettant sur les bancs de l'opposition. Vous ne devez pas être *sur les bancs*, vous, sur aucun banc. C'est la place des écoliers... ou des hommes de parti. Vous avez, vous, à enseigner et

à socialiser le monde. Tant que vous tiendrez à être considéré comme *un membre de l'opposition* vous sentirez un poids de plomb sur vos ailes.

J'ai dû dire cela. Nous le dirons toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Nous sommes bien décidés, voyez-vous, nous, les hommes des générations qui viennent, les hommes de l'avenir, nous qui ne voulons être ni de l'opposition, ni des centres ministériels, nous sommes bien décidés à vous savoir *libre et tout entier*. Et puis, quelques efforts que vous fassiez pour vous cramponner aux vieux partis, vous n'y pourrez tenir longtemps. L'attraction gouverne le monde, mais ses lois varient. Elle fait graviter les corps vers la terre. Les idées vulgaires, les partis en décadence, les pensées matérialisées et fossilisées, suivent cette loi des graves : mais c'est vers le ciel que l'attraction dirige le génie prophétique. Donc vous ne tiendrez pas dans l'opposition. D'ailleurs vous n'en ferez rien : il n'est donné à nul de rendre la vie aux cadavres. Notre tâche, aussi bien, n'est pas de galvaniser les cadavres, c'est d'appeler à l'organisme les éléments de vie où qu'ils se trouvent. Les vieux partis ne peuvent plus servir que comme engrais. Et dans l'œuvre nouvelle ce n'est pas à vous à y porter la pelle.

Voilà comme je comprends votre rôle. Votre rôle

est social. Si je me trompe, j'espère que vous ne m'en voudrez pas : c'est bien sincèrement et bien affectueusement.

Veillez, je vous en prie, rappeler à madame de Lamartine le plus humble et le plus dévoué de ses serviteurs.

VICTOR CONSIDÉRANT.

LXXXVI

LETTRE DE M. JULES BASTIDE.

Paris, le 22 juin 1843.

MONSIEUR,

J'ai besoin de vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et qui m'a été remise par votre ami M. Dargaud. Permettez-moi de saisir cette occasion pour vous féliciter de votre discours¹ plus que je n'ai pu le faire publiquement de peur d'être accusé de partialité.

Vous avez fait une belle et bonne œuvre, et nous serons heureux de vous prêter pour la continuer

1. Au banquet offert par la ville de Mâcon, 4 juin 1843.

notre faible appui. Vous avez admirablement montré que la démocratie qui est la loi de notre avenir n'est point un système d'exclusion et de jalousie, destructeur de tout ce qu'il y a de grand et de social. A l'intérieur le triomphe de la démocratie telle que vous l'entendez ne saurait être le triomphe d'une classe de la société sur les autres classes, d'un parti sur les partis contraires. C'est l'expression de la nation elle-même avec toutes ses intelligences, toutes ses forces vives, toutes ses traditions et toutes ses gloires. Vous voulez la démocratie parce que vous voulez que le pouvoir national soit fort sans être tracassier, respecté sans être oppresseur. C'est pour cela aussi que nous la voulons, sans attacher une importance exagérée à des questions de formes et de personnes.

A l'extérieur nous ne pensons pas, comme quelques-uns nous en accusent, que la démocratie ait pour loi de se faire conquérante. La France pour être libre et grande n'en a pas besoin, et toute violence au contraire irait directement contre notre but. La mission de la France démocratique est de former une fédération des nations occidentales et de se placer à leur tête comme il convient au plus dévoué. Il est nécessaire que l'Allemagne rhénane, que la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et même l'Irlande tiennent librement dans notre

sphère d'action, sous la haute protection de notre parole et de notre épée. Mais nous n'avons nul besoin de placer un préfet à Rome ou même à Bruxelles, si Bruxelles n'en veut point. Telle est la politique que nous croyons devoir être suivie par la démocratie française dans ses rapports avec l'Europe. Cette conviction qui est aussi la vôtre doit, je l'espère, être un nouveau motif de rapprochement entre vous et nous : vous qui apportez une si puissante autorité au secours du principe démocratique, et nous qui, à défaut d'autre mérite, avons au moins celui d'avoir un peu souffert pour une si sainte cause.

Un seul point reste sur lequel nous ne sommes pas en accord complet. Tout en gardant la royauté comme un simple instrument et non comme un principe, vous croyez néanmoins que la royauté est encore nécessaire. Il vous paraît qu'un pouvoir héréditaire, irresponsable, est utile pour représenter et maintenir l'unité nationale, pour que le principe d'autorité soit fort, et enfin pour assurer l'ordre public que l'élection d'un chef suprême et les accusations portées contre lui pourraient compromettre. Mon opinion, au contraire, est que l'autorité aujourd'hui pour être puissante a besoin de reposer sur l'élection. L'élection, dans les croyances de l'Europe occidentale, a remplacé l'im-

position des mains et l'huile sainte. C'est elle seule qui confère ce droit divin, cette autorité incontestée sans lesquels il n'y a pas d'autorité possible. Louis XIV de glorieuse mémoire a certes beaucoup fait pour l'unité française, mais c'est la démocratie, tout orageuse qu'elle fût à la fin du dernier siècle, qui lui a donné toute sa puissance.

Je veux que le pouvoir soit un et qu'il soit fort, d'une force irrésistible, et c'est pour cela que je le voudrais responsable et électif. En un mot je suis monarchique mais non pas royaliste. Et soyez bien sûr que si la responsabilité du chef de l'État était écrite dans la constitution, au lieu d'être un simple fait comme aujourd'hui, l'État ne serait pas exposé à tous ces troubles dont nous avons été témoins depuis environ cinquante ans. Louis XVI irresponsable est mort sur l'échafaud. Charles X a été déposé au prix de beaucoup de sang. Ne pensez-vous pas qu'on aurait évité ces maux si ces deux princes n'avaient pas été placés sous l'abri inefficace d'un privilège menteur ? Au moment où Alexandre de Russie est mort, une élection de président se faisait à Washington. Le président était nommé sans trouble par plusieurs millions de citoyens, tandis que le successeur légitime des czars était écarté du trône au milieu des flots de sang. Vous voyez donc bien que l'hérédité et l'ir-

responsabilité ne sont pas une garantie d'ordre, elles n'en sont pas même une de la permanence régulière du pouvoir suprême.

Hérédité et irresponsabilité sont deux principes qui ont fait leur temps et ne peuvent être maintenus parmi nous sans être une cause fréquente de désordre et d'affaiblissement, une cause incessante de démoralisation. Telle est ma conviction profonde. Je n'ai certes pas la vanité de prétendre vous la communiquer, mais j'ai la ferme espérance que l'excellence de votre esprit et la générosité de votre cœur vous amèneront à la partager. Aucun dissentiment alors ne nous séparera plus, et j'en serai pour ma part heureux au delà de toute expression.

Dès à présent, monsieur, je pense que nous avons assez de principes communs pour pouvoir servir de concert notre pays. Un moment de crise solennelle s'approche. Dans ce moment il devra n'y avoir que deux partis, celui de l'intérêt personnel, celui des hommes de probité et de dévouement. C'est à la tête de celui-ci que votre place est marquée. Vous m'y trouverez dans les rangs subalternes, mais marchant avec d'autant plus de confiance auprès de vous que j'ai pu mieux vous apprécier.

Je n'avais pas, monsieur, l'intention de vous

écrire si longuement. Mais vous me pardonnerez, je l'espère, cet épanchement de cœur, cette espèce de confession politique à laquelle du reste vous m'avez excité vous même par votre lettre et par votre conversation si aimable et si bienveillante.

Recevez, je vous prie, les salutations très respectueuses de votre tout dévoué concitoyen.

JULES BASTIDE.

LXXXVII

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Voilà de belles et nobles pensées, exprimées dans le plus magnifique langage¹. Tout est grand, digne, pur, et, dans ces pages admirables, pas un sentiment amer, pas une phrase malsaine. C'est le poète, c'est l'historien, c'est le philosophe, c'est l'apôtre, c'est le confident de Dieu ! L'homme, le pauvre homme politique, mêlé aux vaines agita-

1. Des publications populaires. Lettre à M. Chapuys-Montlaville. *Revue indépendante*, 10 août 1843. Voir la *France parlementaire*, t. III, p. 397 et suiv.

tions de ce monde, n'y paraît point. Il a donné sa démission des misères enviées, il a quitté la vallée fangeuse, il a reconquis sa montagne. Ces belles pensées m'ont fait du bien. Il m'a semblé en les lisant que je vous avais retrouvé. Car depuis quelque temps, malgré votre bienveillance fidèle, il me semble que je vous ai perdu. Je vous sais en commerce avec nos ennemis, en innocente complicité avec nos ennemies, et cela m'inspire auprès de vous une grande timidité, je n'ose dire, défiance. Il est si triste de penser qu'une personne qu'on aime vit dans une atmosphère où vous ne pouvez vivre, il est si triste d'avoir à faire des réserves avec des amis à qui l'on aurait tout avoué. Mais ne parlons pas de mes découragements, je ne veux aujourd'hui que vous admirer et vous dire tout ce que j'ai trouvé de *garanties* et de consolations dans cette lettre sublime où je vous ai reconnu tout entier. Voilà maintenant que je regrette que vous ne soyez pas historien; mais comme on ne peut être tout à la fois, je rêve des historiens formés par vous, inspirés de vos idées; pourquoi n'avez-vous pas des élèves en histoire, comme Raphaël en peinture, qui traceraient par vos ordres d'immenses tableaux dont vous donneriez le dessin et l'idée.

Vous tenez donc beaucoup à la civilisation? En

cela nous différons de sentiments. Je déteste la civilisation; c'est la fin, c'est la vieillesse, c'est la mort. Une nation civilisée décline. J'aime mieux être jeune et barbare. Hélas ! nous ne sommes déjà que trop civilisés; je le sens à mon esprit qui se fatigue et à mon cœur qui doute et qui s'éteint. Pourquoi voulez-vous donc que les bons ouvriers qui travaillent et qui vivent deviennent des rêveurs qui languissent et végètent ? Ne vous hâtez pas trop; croyez-moi, c'est bien ennuyeux d'être civilisé. Oh ! si j'étais seulement encore un peu sauvage, quelles bonnes folies je ferais, que je n'ose pas même rêver par excès de civilisation !

Je vous écris avec ma main brûlée qui commence à souffrir. Je finis donc ces longs remerciements en vous annonçant un petit volume de prose adressé à madame de Lamartine. Vous aurez plus tard le second volume dans lequel sont les meilleurs feuilletons, j'avais fait des progrès dans les dernières années. Je ne travaille plus. Si je vous disais pourquoi, vous auriez des remords. J'ai découvert que je n'avais de l'esprit que pour venger mes amis. Je ne suis plus méchante depuis que je ne suis plus généreuse.

Adieu, mille affectueux souvenirs.

D. G. DE GIRARDIN.

LXXXVIII

LETTRE DU COMTE DE CIR COURT ¹.*Monsieur Alphonse de Lamartine**A Saint-Point près Mâcon**(Saône-et-Loire)*

Paris, 21 décembre 1843.

J'apprends, monsieur, avec un bien vif regret que votre arrivée à Paris est encore différée d'un mois. Je serais loin de m'en affliger s'il n'était maintenant question que de vous. Je sais combien la fatigue inséparable du séjour à Paris nuit à votre santé que des travaux plus soutenus à Saint-Point sont loin d'ébranler autant que l'excitation et

1. Le duc de Bordeaux avait quitté l'Allemagne pour venir à Londres où il avait reçu la visite de députés et d'autres notabilités du parti légitimiste. Dans un article du *Bien public* « *Le duc de Bordeaux à Londres* », Lamartine constatait la tranquillité parfaite avec laquelle on avait vu en France cette manifestation. M. de Circourt, informé du mécontentement des Tuileries et des mesures que préparait le ministère, pressentant les orages parlementaires qui devaient s'en suivre, avertit Lamartine qui, à cette occasion, un mois plus tard, prononça un discours dans la discussion de l'Adresse. Voir la *France parlementaire*, t. IV, p. 1.

la tension intellectuelles par lesquelles, ici, la vie se trouve faussée et gaspillée. Mais je crains que l'ouverture de la session ne soit marquée par des entreprises auxquelles vous regretteriez longtemps de n'avoir pu opposer votre protestation immédiate. Ce qui s'est passé à Londres, ce qui semble devoir se passer à La Haye, à Hanovre, et peut-être encore ailleurs a développé dans la famille et le conseil du souverain un de ces dépits qui poussent aux tentatives les plus hasardeuses et qui précipitent les innovations. Or tout approche, dans ce genre, d'une redoutable maturité. Dans le moment actuel on prélude à des mesures plus graves en citant devant la cour de cassation un juge suppléant coupable d'avoir fait le voyage de Londres. Mais il parait avéré qu'on se propose de demander aux Chambres l'expulsion de six députés qui ont paru à Belgrave-Square et leur inéligibilité pendant cinq ans. Cette résolution, si elle passe, marquera le début d'un système tout nouveau, celui de l'intimidation appliquée aux assemblées souveraines, souveraines jusqu'à présent, et qui cesseront de l'être, ou plutôt cesseront d'être, en subissant cette mutilation. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas votée : la France manque totalement de prévoyance et n'a pas d'attachement sincère à la liberté. Mais *vous* avez l'une et l'autre : il ne serait

pas bon qu'un pareil attentat pût s'exécuter en votre absence, et sans avoir été flétri par vos paroles. Vous devenez, au milieu de l'abaissement progressif de ce qui vous entoure, presque la seule espérance de ceux qui aiment à garder l'étincelle des sentiments généreux, des intérêts intellectuels, des qualités élevées auxquels on renonce de toutes parts avec une déplorable facilité. Vous êtes donc obligé à rester constamment à l'arrière-garde, défendant la retraite de ce qu'il y avait en France de bon et de vrai. Quelque importance qu'aient assurément les travaux historiques que vous exécutez en ce moment, et les dogmes politiques dont vous exposez successivement l'enchaînement et l'assemblage, il y a cependant une importance plus grande, plus urgente à sauver l'instrument principal du régime représentatif et à protéger le droit fondamental de la liberté individuelle. Suspendez votre tâche de publiciste pour venir combattre à votre rang d'homme d'État.

.
.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos deux articles sur les débats de l'Église avec l'Université¹. Vous avez reconnu du premier coup d'œil la portée

1. L'État, l'Église et l'Enseignement (26 et 30 novembre 1843). Voir la *France parlementaire*, t. III, p. 465 et suiv.

future de cette contestation et deviné l'incendie en germe dans l'étincelle. Je crois seulement qu'il faudrait qu'une bien grande somme de liberté existât dans l'État pour que l'Église pût être sans danger affranchie des obligations que lui impose le régime des concordats. Encore, l'expérience a-t-elle prouvé que dans les démocraties les plus complètes l'Église parvenait souvent à créer un despotisme intellectuel. Voyez Schwytz et Sarnen. Il ne faut pas oublier que le dernier mot de l'Église en fait de sciences et de gouvernement a été la condamnation de Galilée et la « Politique sacrée » de Bossuet. Croyez-vous la constitution intellectuelle de la France assez robuste, assez confirmée, pour résister aux entreprises d'un corps qui n'a pas changé, qui ne changera jamais, pour qui la seule forme sociale qui soit irréprochable est l'absolutisme de la cour romaine dans les affaires intellectuelles, et l'absolutisme de la cour des Tuileries dans les affaires matérielles ? C'est à l'ombre des concordats que l'intelligence française, depuis Descartes, s'est affranchie et développée ; sans eux nous aurions couru les plus grands risques de n'être qu'un pâle reflet de l'Espagne, ou bien une copie imparfaite de l'Allemagne. Avant le concordat de François I^{er}, notre université parisienne avait eu bien des érudits, mais pas un penseur.

Agréer l'hommage du dévouement le plus sincère, le plus à l'abri du changement ; agréer mes vœux pour votre santé, votre gloire, et, par elles, votre bonheur.

A. DE CIR COURT.

LXXXIX

LET TRE DU COMTE DE MONTALEMBERT.

Château de Trélon (Nord), ce 27 novembre 1844.

Vous aurez toujours beaucoup d'admirateurs ; mais quand vous jetterez le gant, comme vous venez de le faire avec un si noble courage, à tous les préjugés et à toutes les basses passions du pays, vous ne pouvez compter sur beaucoup d'approbations. C'est cette pensée qui me fait céder à l'envie de vous porter aujourd'hui l'humble tribut de la mienne. Je ne vous dirai rien de l'éloquence dont votre dernier manifeste¹ porte l'empreinte : mille voix vous répéteront qu'elle ne s'est jamais élevée plus haut, que jamais elle n'a été plus limpide,

1. Récapitulation, 21 novembre 1844. Voir la *France parlementaire*, t. IV, p. 88.

plus brillante et plus écrasante à la fois. Mais ce dont je veux surtout vous admirer et vous remercier, c'est de l'usage que vous avez fait de ce don du ciel : c'est de cette générosité chevaleresque qui vous a porté à venir au secours de la religion indignement bafouée depuis un an par tous ces hommes que vous avez si justement et si énergiquement caractérisés. A coup sûr Dieu vous récompensera d'avoir ainsi pris en main la défense de ceux qui sont chaque jour insultés et basement poursuivis à cause de son nom (*propter nomen meum*). Et sachez bien que parmi toutes ces âmes droites et pures qui aiment l'Église et la vérité plus que tout au monde, il n'en est pas une qui ne soit votre obligée, et qui ne vous doive sa reconnaissance et ses prières. Cela vous portera bonheur ici-bas et ailleurs. Laissez-nous déplorer qu'une nature aussi élevée que la vôtre ne soit pas irrévocablement ancrée sur ce rocher de la certitude catholique où le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* semblait avoir planté pour toujours son drapeau : mais laissez-nous aussi vous dire que nulle part vous ne trouverez des sympathies plus sincères, plus affectueuses, plus désintéressées que dans nos rangs, toutes les fois que vous élèverez la voix pour défendre la justice et la vraie liberté. Croyez aussi que tous nos efforts tendent à justifier votre

affirmation *que la religion et la liberté sont du même sang*. En faut-il d'autres preuves que cet élan unanime qui porte l'épiscopat et le clergé français, si longtemps accusés de servilité, si longtemps enchaînés aux pieds du trône, à invoquer la liberté de conscience et d'enseignement avec toutes ses conséquences, et à déjouer par la publicité et la franchise de leurs allures toutes les ruses du pouvoir ?

Madame de Montalembert me prie de joindre l'expression de son admiration à la mienne et d'adresser ses félicitations toutes spéciales à madame de Lamartine. Veuillez lui offrir mes hommages et croyez à l'affectueuse sincérité de mon respect et de mon dévouement.

Comte DE MONTALEMBERT.

XC

LETTRE DE M. BLANQUI.

22 février 1845.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous êtes à mes yeux moins schismatique que vous ne croyez, et je n'ai pas d'absolution à vous donner, car je trouve que vous n'avez pas péché. Je suis sorti du *Journal des Economistes* après l'avoir fondé, précisément parce qu'il faisait trop d'arithmétique et pas assez de charité. Je vous renvoie donc votre lettre à M. Bastiat, qui demeure à Mugron (Landes), et je vous prie de la lui expédier directement par la poste. La lecture de son article me fait supposer que c'est un homme de talent. Il sera flatté de votre suffrage, et je pense qu'il sera heureux de le recevoir directement de votre main.

Ceci posé, et si vous me permettez, à moi, quelques observations de bon confrère et d'économiste sur les magnifiques pages que vous avez publiées ¹

1. Du droit au travail et de l'organisation du travail (décembre 1844). Voir la *France parlementaire*, t. IV, p. 103 et suiv.

et sur votre lettre à M. Bastiat, je vous dirai que je suis de votre église, sauf le compliment que vous avez adressé à la doctrine de Fourier. Un homme comme vous ne doit pas faire de *politesses* à des doctrines inapplicables et excentriques comme celle de Fourier, parce que les séides s'emparent de votre compliment et le prennent pour une adhésion. On reconnaît toutes ces sectes à leur intolérance, et elles ne nous laisseraient plus de repos si elles pouvaient sérieusement se prévaloir d'une conquête aussi précieuse que la vôtre.

Je vois depuis quelque temps avec une satisfaction infinie la direction toute sociale que vous donnez à vos écrits. Du point de vue scientifique éclairé par la charité, je ne puis qu'approuver ce que vous dites, et je ne regrette qu'une chose, c'est que vos formules et vos doctrines n'aient pas passé au crible de l'expérience et de la réalité, avant d'être vêtues de cette admirable forme que vous seul avez le secret de donner. Je suis tous les jours plus frappé, soit dans mes voyages d'explorations économiques, soit après de sérieuses lectures et un long enseignement, des immenses difficultés de la solution du problème social qu'on définit si vaguement par les mots de *Droit au travail, Organisation du travail*. Je crois qu'il y a du danger à dire que ces terribles questions peuvent se résoudre *à priori*, à l'aide de

changements improvisés dans les institutions humaines. Entre nos *bornes* qui ne font rien et nos utopistes qui refont tout, je suis du juste milieu. Vous en êtes aussi, je le vois, et j'ai le pressentiment que vous serez un jour un des premiers économistes de notre pays. Il suffira que vous preniez la peine de descendre jusqu'au terre-à-terre de nos mathématiques, et vous trouverez le juste point où commencent les résistances *éternelles*. Là, aussi, commencera votre tâche. Grand coloriste vous deviendrez dessinateur. Je trouve même que vous dessinez merveilleusement bien certaines choses que nous avons seulement esquissées jusqu'ici. Croyez en mes sympathies et marchez dans cette direction : elle vous mènera plus haut que la politique.

Mille compliments affectueux.

BLANQUI.

XCI

LETTRE DE LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Ham, le 2 février 1846.

MONSIEUR,

Je suis bien touché des paroles de consolation et d'espoir que vous m'avez adressées; cependant je n'ai pas cru devoir faire ce que vous sembliez me conseiller, et, j'ose le dire, je crois que vous m'approuverez. Votre âme élevée, votre génie de poète qui planent au-dessus des misères de notre époque, doivent applaudir à toute décision qui n'a que l'honneur pour mobile. M. Poggioli, qui a été chargé par mon père de voir les personnes auxquelles il avait écrit pour obtenir ma liberté, vous remettra la copie de ma réponse à M. Odilon Barrot.

Je vous demande pardon de vous occuper encore de moi, moi qui n'ai d'autres droits à votre bienveillance que ceux que me donnent mes malheurs! mais je compte sur votre indulgence et sur une sympathie à laquelle j'attache le plus haut prix.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute estime.

NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE.

XCII

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

17 juillet 1846.

J'envoie savoir de vos nouvelles avec encore une petite espérance. Votre absence me cause un double chagrin, elle me donne *tort*. J'ai bataillé pendant cinq jours pour n'avoir pas à dîner aujourd'hui les députés que j'ai fait inviter pour demain. Aujourd'hui nous sommes seuls. Victor Hugo et Balzac, voilà mes convives. J'ai eu peur du bruit pour vous, et j'ai refusé tout le monde... et vous me manquez! et j'ai eu tort, et M. de Girardin triomphe, et j'enrage. Venez en robe de chambre ici si vous avez pitié de moi¹.

Mille affectueux regrets.

D. DE GIRARDIN.

1. Ce dîner fut l'occasion de la causerie dont parle Lamartine dans ses *Entretiens* et Balzac dans sa correspondance, où le romancier se montra orateur politique inspiré. Son jugement sur Lamartine est bien curieux. Il le trouvait si fatigué au point

XCIII

LETTRE DE M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Mardi, 8 septembre 1846.

Que ne suis-je libre! Que n'ai-je quelques jours de plus devant moi! Je prendrais certainement la route de Mâcon pour me rendre à Guéret, mais toutes mes heures sont comptées; il faut que je sois à Guéret, sans faute, lundi matin, et d'ici à samedi j'ai plus d'affaires que je n'en pourrai terminer. Avec quel plaisir j'aurais revu Monceau et Saint-Point! avec quelles instances je vous aurais prié de relire quelques-unes de ces éloquents pages

de vue physique qu'il lui donnait quelques années de vie à peine: « Il est détruit, fini. » — Et Lamartine avait devant lui *les Girondins*, la Révolution de 1848, des œuvres d'une jeunesse, d'une fraîcheur inouïe, *Les Confidences*, *Graziella*, *Raphaël*, et plus de cinquante volumes d'histoire et de littérature se succédant sans trêve, sans défaillance pendant vingt-trois ans! Quel ressort y a-t-il donc chez un homme de génie, qui échappe aux plus pénétrants! Lamartine a dit: « L'âme est un ressort qu'il suffit de presser un peu pour qu'elle reprenne élasticité et vigueur. La mienne les prête à toute action, à toute pensée qui lui donne l'exercice et le sentiment d'elle-même. Elle est morte un million de fois et ressuscite toujours le troisième jour. » *Correspondance*, IV, p. 141.

dont madame de G... m'écrit qu'elle a été si enthousiasmée, si touchée! Mais si vous voulez de *nous* une autre année, l'espérance affaiblira le regret.

Je pense de ma femme tout ce que vous m'en écrivez; elle a plus de bonté encore que d'esprit, et ce qu'elle a surtout, c'est autant de simplicité dans l'intimité que de noblesse dans tous les sentiments et dans toutes les actions ¹. Je la connais bien, et je suis sûr que ces quinze jours d'affectueuse hospitalité auront fait pour sa santé intellectuelle au moins autant que le grand air pour sa santé corporelle. C'est donc à moi à vous remercier de tout le profit qu'elle aura tiré de son *congé*.

Oui, vous avez raison, pour vous il n'y a rien à faire ou trop peu dans *la situation que vous avez prise*. Achevez donc *les Girondins*, et mettez d'aplomb votre fortune, afin de n'avoir plus à y songer. Pendant que vous ferez ainsi votre œuvre, nous essayerons de faire la nôtre, de niveler le terrain, de poser les rails, de mettre la locomotive en mouvement, de l'approvisionner de combustible, de sorte qu'il n'y ait plus qu'à régler la vitesse de la course... Je me sens plus d'ardeur que de confiance, mais cette ardeur je la puise dans le mobile qui m'a donné le peu de force dont j'ai eu à faire

1. Voir Lettre du 4 octobre 1846. *Correspondance*. t. IV.

preuve, dans la *nécessité*, ma mère, ma nourrice, ma muse; je ne suis que par elle. Il me tarde d'être de retour de la Creuse pour dire dans la *Presse* toute ma pensée, qui souvent ne s'éloignera pas de la vôtre.

Mais c'est à peine s'il va rester une ligne pour vous prier de me rappeler au gracieux souvenir de madame de Lamartine.

Entier dévouement.

E. DE GIRARDIN.

XCIV

LETTRE DE M. CHARLES DE LACRETELLE.

Paris, 4 avril 1847.

MON ILLUSTRE AMI,

Je crois vous devoir compte de mes sentiments quand j'ai lu les deux premiers volumes de votre histoire des *Girondins*. Je les résume en quelques mots. Un plaisir continu et une admiration délectable ont fait taire en moi le dépit de me sentir vaincu dans la seule voie qui me fût ouverte pour faire quelque temps surnager ma mémoire. De

tous les plaisirs intimes de l'âme le plus pur est de sentir juste aux dépens de ses intérêts et surtout de sa vanité. Puis je vous dirai naïvement quelle a été ma consolation personnelle. Permettez-moi de m'expliquer par une allégorie : je parle à un grand poète dont les inspirations, en volant sur mon ermitage, ont quelquefois fait reverdir ma vieillesse.

Vous faites l'histoire d'un volcan lorsque depuis près d'un demi-siècle il a cessé ses plus brûlants ravages. Vous le jugez d'après les germes de fécondité qu'il a répandus sur une terre en la dévastant, et qui peuvent se répandre sur le globe. Vos yeux sont frappés d'une végétation nouvelle dont votre brillante imagination fait encore plus resplendir les couleurs. Vous le jugez non seulement d'après ses résultats actuels qui vous semblent trop bornés dans votre ardente philanthropie, mais dans ceux que les siècles en feront éclore, et vous ne craignez pas d'en hâter le cours. Vous descendez au fond du cratère et vous découvrez de nouveaux germes de fécondité dans ce que vous nommez l'idée révolutionnaire.

J'ai esquissé le tableau du volcan lorsqu'il vomissait encore une partie de ses flammes. J'ai marché non sur les cendres périlleuses de l'histoire, mais sur ses charbons refroidis et rouges encore. Vous savez que j'ai écrit une grande partie de l'histoire

de la Révolution française dans la prison de la Force, où j'attendais l'exil de Synamarie. J'errais parmi les catacombes révolutionnaires et je reconnaissais mainte fois parmi les victimes ce que ma jeunesse avait le plus admiré, vénéré, ce que mon cœur avait le plus tendrement aimé. J'ai fait plus souvent que vous retentir l'accent de la douleur et de l'indignation. Il m'a fallu des efforts pour être juste envers des sacrificateurs sitôt sacrifiés eux-mêmes. Vous êtes juste vous, non seulement par l'élévation de votre génie, mais par la distance des temps.

En lisant le beau et lumineux début de votre histoire des *Girondins*, il est impossible de ne pas reconnaître que le bien s'opère non par éruption, mais par des émissions successives.

Après tant de fureurs, vous vous élevez comme un prêtre de la Concorde; mais vous sentez que l'amnistie historique doit être sévère et vous avez plus d'un arrêt qui doit faire rougir encore les objets de votre clémence. Comme vous avez à suivre une longue progression de crimes, vous ménagez les forces de votre indignation et vos coups de foudre. Il y a des exclusions nécessaires dans les amnisties de l'histoire. Les scélérats politiques ont perdu tout droit d'y prétendre; tout fanatisme qui mène au crime révèle d'atroces penchants qui au-

raient également profané la cause du Christ ou souillé la Révolution française. Quant à vos Girondins, ils ont mérité de graves reproches, mais leur exaltation était plus sincère; souvent la noblesse de leurs discours semble indiquer la pureté de leur âme. Ils l'ont témoignée beaucoup mieux par un dévouement expiatoire. Tout jeune homme qui vous lira avec recueillement frémira encore plus d'imiter leurs fautes que d'être condamné à leur sort funeste.

Votre histoire, par son titre même, devait tenir beaucoup de la biographie; vous y avez porté un charme de style qui assure l'immortalité de votre ouvrage. Votre simplicité même tient de l'enchantement. Rien dans votre style historique n'est affecté ni vulgaire; les traits lumineux vous échappent et causent toujours le sentiment de l'imprévu. C'est là que vous répandez à flots les impressions d'une âme tendre et généreuse. Je n'aperçois encore que d'une manière incertaine le résultat politique qui doit couronner ce grand ouvrage; je crains même qu'il ne soit pas tout à fait conforme à celui auquel j'ai été amené par une douloureuse expérience. Mais mon amitié jouit du nouveau titre de gloire que vous venez de conquérir.

Vous avez toujours été, à mes yeux, un mortel prédestiné par la multitude et l'excellence des

dons que vous avez reçus. Qui vous admire vous aime, et voilà la mesure de l'affection que je vous porte.

LACRETELLE.

Vous pardonneriez à un octogénaire dont la vue est extrêmement affaiblie, d'avoir dicté cette lettre

XCV

LETTRE DE M. BÉRANGER.

Passy, 6 avril 1847.

Je vous ai nommé mon cher poète, puis mon cher tribun, il me faut maintenant vous appeler mon cher historien, et malgré toute mon amitié pour vous, en vous voyant cumuler tant d'illustrations, je crains de ne plus oser vous nommer mon cher ami.

Il n'y a que peu de jours que mes yeux m'ont permis de lire *les Girondins* que vous avez eu la bonté de m'apporter, un jour qu'une courte sortie m'a privé de les recevoir de vos mains. Ces deux volumes sont admirables. Voilà, selon moi, comment il faut écrire l'histoire et comme il me

semble que les anciens l'avaient conçue. Toutes ces recherches minutieuses, et qui pourtant ne sont jamais complètes, ces fouilles faites dans le passé pour en tirer des inductions aventurées ou pour former une chaîne dont une nouvelle découverte vient souvent briser les anneaux, ne peuvent valoir à mes yeux l'effet moral produit par les sentiments et les vues élevées de l'homme de génie qui, s'emparant d'un sujet, fait sortir une puissante instruction des faits dont il reproduit le drame. Voilà l'histoire vivante, cette résurrection dont à bon droit parle Michelet. L'autre histoire n'est qu'une nécrologie. A celle-ci un greffier suffit ; à l'autre il faut un grand écrivain.

Avec quelle éloquence, quelle richesse de style inspiré, vous défendez les principes de notre sainte Révolution ! Combien il y a de patriotisme dans ce plaidoyer en faveur de tout ce que nos pères ont fait pour la cause de l'humanité ! Soyez béni, par moi, vieux patriote, pour tout le bien que fera à leur mémoire cet excellent livre, qui n'en sera pas moins critiqué pour cela et qui même, peut-être pour cela, le sera d'autant plus. La foule des lecteurs n'en sera que plus grande et la bonne foi du plus grand nombre vous vengera en peu de temps des attaques de la sottise et de la malveillance.

J'ai entendu dire que parfois on vous surprenait en contradiction avec vous-même. Je crois avoir prouvé que c'était faux. Dans vos narrations, quand les exaltés, les furieux poussent jusqu'à l'inhumanité l'application de principes révolutionnaires, votre généreuse nature laisse échapper un cri d'horreur, comme on en laisserait échapper un de regret à la vue d'un sculpteur donnant au marbre qu'il travaille un coup de ciseau de trop. Mais ce cri du cœur, cette hésitation touchante ne vous fait point reculer dans l'accomplissement de votre tâche sublime; et l'on vous sait d'autant plus de gré de votre dévouement à l'esprit de notre Révolution que vous montrez l'horreur des excès où des fous et des méchants la précipitent. Moi, qui vous connais, de pareils mouvements ne peuvent m'étonner. Ce qui ne peut non plus me surprendre et ce qui me charme, c'est que vous soyez devenu grand historien sans cesser d'être poète. Oui, vous poétisez, sans les altérer, les événements d'une époque qu'on ne nous a que trop peinte avec de la boue et du sang. Un autre éloge à vous donner, c'est que le poète se soit montré véritablement homme d'Etat dans ces volumes. J'attends le troisième avec une bien vive impatience.

Adieu, mon cher Lamartine; montez, montez

toujours; mais n'oubliez pas le vieux chansonnier qui vous aime de tout son cœur.

BÉRANGER.

XCVI

LETTRE DU MARQUIS DE LA ROCHEJAQUELEIN.

21 mai 47.

MON CHER ET ILLUSTRE AMI,

Depuis huit jours je suis cloué sur mon lit de douleurs, j'avais espéré que six mois de souffrances étaient bien assez. Je me suis trompé, et voilà que je suis forcé de vous exprimer tous mes regrets de ne pouvoir aller chez vous demain.

Quand ma tête me le permet, je vous lis, je m'attriste, mais pas plus que vous je ne crois à l'avenir des rois. Votre ouvrage leur donne trop impitoyablement le coup de grâce.

J'ai de la peine à comprendre que tant de martyrs de leur cause aient versé si inutilement leur sang pour en venir où ils nous ont conduits. *Ce qui est* vous donne raison. Mais mon Dieu! mon cher ami, qui succédera? ou plutôt *quoi*

viendra après? Je n'en sais rien, je n'y comprends plus rien, j'ai bien peur que vous soyez dans le même vague que moi; c'est effrayant. Si ce temps-ci n'avait pas perdu tous les sentiments honnêtes du pays, je rêverais des possibilités auxquelles je n'ose pas m'arrêter.

Vous nous avez *tous* voués à l'exécration de la multitude, je ne sais pourquoi. C'est un grand tort pour le pays, car il y a dans les hommes qui ont des noms plus ou moins anciens bien des nobles cœurs, bien dévoués au pays avant tout. Vous les avez mis hors de la communauté, vous trouvez qu'ils ont fait leur temps. Il est dur d'être condamné à l'ostracisme quand on le mérite si peu. Vous l'avez si bien fait qu'il faudrait se déclarer démagogue pour que le peuple crût avoir un ami dans un gentilhomme.

Quand je remonte à mes pères et que je descends jusqu'à moi, je vous trouve bien injuste, bien cruellement injuste. Qu'y faire? S'en affliger profondément, croire que vous avez mal rendu votre pensée en généralisant trop, que le *poète et le républicain* ont trop influencé l'historien, mais vous aimer malgré tout, et c'est ce que ferai toujours.

Votre tout dévoué,

Marquis DE LA ROCHEJAQUELEIN.

XCVII

LETTRE DE M. DUPONT-WHITE.

La Guillaardière, 13 juin (1847).

MONSIEUR,

Vous êtes blasé, je n'en doute pas, sur tout ce qui est hommage et admiration. Cependant je ne résiste pas au besoin de vous dire tout l'entraînement que j'ai ressenti aux dernières pages du cinquième volume des *Girondins*. Ce qui m'y encourage, ce sont mes propres efforts autour du sujet qu'elles traitent, efforts dont je suis bien payé, puisque je leur dois ici d'être ému à bon escient, suivant le mot de l'abbé Morellet.

Oui, monsieur, vous l'avez dit avec de triomphantes expressions : ce fut l'erreur de la Convention dans son œuvre constitutionnelle d'argumenter de la Nature, laquelle fait des mattres et des esclaves; mais la charité introduite dans les lois, érigée en vertu de gouvernement, voilà la nouveauté qui lui appartient en propre, et qui sera éternellement à son honneur.

Jamais personnages ou doctrines ne furent illuminés de si haut, jamais on n'en usa plus religieusement avec la vérité, plus fièrement avec le monde et avec les partis — professer le communisme, encore qu'à titre d'idéal lointain, et bien qu'en y joignant la stipulation la plus sévère des seules voies et pour ainsi dire du seul train qui doivent y conduire, cela, monsieur, sous votre plume, est d'une hardiesse dont je ne sache pas d'autre exemple. Assurément ce ne sont pas des annales : c'est l'esprit d'une époque pénétré dans les plus intimes profondeurs ; c'est une bonne fortune de la vérité, arrivant enfin dans un esprit fait pour elle, à la conscience et à l'explication d'elle-même.

Je me trompe bien, ou cette œuvre agira fortement sur la raison publique. Il y a un parti entre autres, déjà bien en déroute, qui ne peut manquer d'être gagné au progrès par la vertu de cet enseignement et par l'autorité de cet exemple. Le moyen, lorsqu'à côté de soi l'on entend de telles paroles, de s'en tenir aux pauvretés de 1815 et aux réminiscences du *drapeau blanc*.

Au nom d'un autre parti, j'aurais bien quelques objections à proposer contre M. de La Fayette un peu réduit, contre le duc de Chartres rehaussé au delà de toute attente : mais il est de la justice du

lecteur de ne pas croire à l'infailibilité de ses impressions, et lorsque dans un livre il reconnaît à chaque page l'impartialité du jugement, la sûreté des informations, la finesse du tact, il ne doit pas suspecter ces qualités et les tenir pour absentes, pour quelque choc reçu dans ses sympathies ou dans ses aversions.

On me mande de Paris que le succès est immense; mais je ne suis pas en reste avec mes correspondants. Je puis leur dire que, dans une province qui ne s'émeut de rien, qui a vu passer ou séjourner, sans y prendre garde, les renommées les plus sonores, Courier, Balzac, Béranger, qu'en Touraine enfin, *les Girondins* sont un événement et qu'ils ont réussi même auprès des contemporains les plus dégoûtés de cette époque. On me fait la cour pour mon exemplaire : je le prête en portant envie au plaisir de qui n'a pas encore lu, et en hâtant de tous mes vœux celui que je me promets des tomes VII et VIII. En attendant que je vous aie de nouvelles obligations de ce côté,

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments d'une haute et respectueuse considération.

Votre très dévoué,

CH. DUPONT-WHITE.

XCVIII

LETTRE DU BARON D'ECKSTEIN.

C'est à Wallerysthal, monsieur et noble ami, que m'est parvenu votre envoi qui m'était destiné à Menton. Déjà j'avais savouré ce noble langage reproduit dans les journaux de la France et de l'étranger. Vous prouvez en toute chose que la vie est partout latente, qu'il s'agit seulement de la deviner pour la faire éclore. Dans un Sahara vous découvririez aussitôt la source qui ferait jaillir le palmier. Heureux mortel qui secouez l'arbre et faites tomber la datte pour le pauvre comme pour le riche ! Je vous admire toujours, je vous aime toujours, je suis triste parfois jusqu'au fond de l'âme que nous n'appelions ni religion ni philosophie la même chose. Je frémis quelquefois de la pensée que nous ne puissions pas nous rencontrer sur ce point fondamental dans le royaume des esprits. Seulement je veux extirper de votre âme une pensée qui me concerne, que je vous ai entendu manifester plus d'une fois.

Il vous est arrivé ce qui m'arrive à moi, à cha-

cun qui entre dans le domaine d'une langue étrangère. Vous avez vu la religion telle qu'elle s'est manifestée en France dans les écrits catholiques de MM. de Bonald, de Maistre, de Lamennais où, à part le génie et ce qui est catholique pour tout le monde, il règne la théorie d'un *compelle intrare* au sein de la vérité, pour ainsi dire par expropriation forcée de ce que ces écrivains appellent le mensonge. Vous avez entendu les cris d'enthousiasme d'une jeunesse catholique française au sujet de ces célèbres écrivains, parce qu'en effet ils sont richement doués des dons de l'esprit. Vous en avez conclu, comme je crois fermement au christianisme catholique, qui pour moi est le christianisme complet, que je participais de la philosophie et surtout de la politique de ces messieurs, que je raisonnais comme eux, que je considérais l'histoire de leur point de vue. Rien ne correspond moins à tous mes antécédents, à toute mon information, à toute ma manière de voir. Je suis catholique avec Dante et avec Pétrarque, avec Fénelon et le fameux cardinal de Casa, ce grand pythagoricien du xv^e siècle qui ne vous est peut-être pas connu; je n'ai jamais été catholique avec la censure, avec la police, avec les subterfuges, la compression, une fausse finesse quelconque. Je me que ce soit là le catholicisme.

... J'admire dans *les Girondins* un immense talent, une extraordinaire connaissance du cœur humain, la découverte pleine de sagacité de la majeure partie des ressorts qui animaient les factions ainsi que la nation française. Généralement parlant les portraits y sont de main de maître. Je n'aborde pas les détails, car là commencerait plus d'un dissentiment, mais qui porterait plutôt sur la foule des hors-d'œuvre que sur l'œuvre lui-même. Je conçois l'enthousiasme des jeunes gens à cause de la grande beauté de la forme. Mais, si je veux consulter mon impression finale sur l'ensemble de cette attrayante lecture, il en résulte pour moi la conviction que l'auteur, qu'il le sache positivement ou qu'il ne se le soit pas dit à lui-même, ce que j'ignore, est au fond un *sceptique* en toute chose. Je sais parfaitement que M. de Lamartine est l'ami de l'humanité, qu'il a la religion *morale*; ce n'est pas sur ces points-là que porte son scepticisme. Mais il est sceptique en politique, il est sceptique en philosophie, il est sceptique en religion : c'est là pour moi l'impression du livre. Je suis saisi d'étonnement de l'art prodigieux avec lequel il découvre la *nullité* intellectuelle de Robespierre, dans son dernier volume qui sous plusieurs rapports est un chef-d'œuvre, et avec laquelle cependant il a l'air de construire l'apothéose, sous certains rap-

ports, de ce même Robespierre. Je me l'explique par le scepticisme.

J'aurais immensément à dire sur ce livre où pour moi les applaudissements et les négations et les admirations se pressent en foule; j'aurais enfin à dire plus d'une chose sur l'égalisation désirable de toutes les parties du récit où les proportions ne me semblent pas toujours gardées; je me tais sur les inadvertances historiques dont les adversaires font grand bruit. Somme toute, ce livre m'a laissé sous un joug que j'aime à subir sous plusieurs rapports, mais dont ma raison veut que je m'affranchisse sous d'autres.

Prenez ceci pour un torrent qui déborde. Ne m'en aimez pas moins et croyez à mon respectueux dévouement. Mille profonds et respectueux compliments à madame de Lamartine, à toute la noble et excellente famille.

Baron D'ECKSTEIN.

Si vous daignez vous souvenir de moi, mon adresse est : chez madame la duchesse de Rauzan, en son château du Thil, près et par Étrépagny (Eure).

XCIX

LETTRE DE M. MICHELET.

MONSIEUR ET ILLUSTRÉ AMI,

La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, vous donniez le troisième volume. Vous voulûtes bien me lire un portrait que je trouvai admirable. Une personne survint, qui ne me permit pas d'exprimer mon opinion sur vos premiers volumes.

Cependant, les huit ont paru, le succès a été immense, légitime, s'il en fut, au point de vue littéraire.

Ce point de vue peut-il être le seul, à la veille des agitations sociales qui peut-être vont venir demain ? Croyez-vous qu'il soit sans inconvénient de confirmer l'Europe dans une idée qu'elle n'a que trop, malheureusement : *la France, c'est toujours Robespierre ?*

Tel a été, monsieur et illustre ami, l'effet de votre livre. On a dit partout : *Le premier homme de la France* actuelle avoue que Robespierre a été chez ce peuple *l'homme vraiment national.*

Il m'était impossible, dans l'état actuel des esprits, de ne pas exprimer hautement mon dissentiment. Je l'ai fait, quoi qu'il ait pu coûter à mon amitié.

D'autre part, j'ai pris parti ouvertement, vous le savez, contre l'église actuelle pour l'église de l'avenir que je vois poindre à l'horizon. Il m'était impossible de ne point combattre votre tolérance pour l'ancienne église, la facilité avec laquelle vous passez sur la part directe qu'elle eut et aux *crimes de l'ancien* régime, et aux *coupables résistances* qui ont empêché le nouveau de porter ses fruits.

Mon cœur avait besoin de vous dire tout ceci, au moment où mon nouveau livre exprime notre opposition politique et religieuse dans les choses du passé. — Et, en vous le disant, mon cœur saigne ; car, ni en ce monde, ni en l'autre, je ne voudrais être séparé de vous.

J. MICHELET.

Au tome III et aux suivants, j'exprimerai mon admiration sur une foule de grandes et belles choses que je trouve dans votre livre.

C

LETTRE DE M. FRÉDÉRIC BASTIAT.

*Monsieur Alphonse de Lamartine**Député**A Saint-Point près Mâcon.*

Lyon, le 3 août 1847.

Monsieur, me pardonneriez-vous d'avoir deux fois essayé de vous combattre ? Vos paroles ont un tel retentissement, vos nobles sentiments trouvent si bien le chemin de tous les cœurs que les erreurs, s'il s'en glisse quelque-une dans vos écrits, n'y sont que plus dangereuses. Les signaler c'est encore rendre hommage à votre puissance.

En tout cas, si j'ai eu tort, je viens le réparer. Votre génie vous a placé dans la plus haute position du monde intellectuel. Votre sincérité ne vous a pas moins élevé dans la confiance du pays. Il vous reste à conquérir une place analogue dans le monde des faits, dans la politique active. Veuillez examiner si ce qu'il me reste à vous dire ne vous en fournit pas l'occasion.

Je suis venu ici dans l'intérêt de notre œuvre, la Réforme commerciale. Dans une séance publique je hasarderai notre programme. Mais j'aimerais mieux mille fois qu'il fût proclamé par vous. Sorti de ma bouche, il n'ira pas plus loin que la portée de ma voix. Proclamé par vous, il sera répété par les mille voix de la presse et deviendra le programme de la France. Qui sait ? Après l'avoir fait accepter à l'opinion, peut-être serez-vous chargé de le réaliser dans nos lois — et sans vous démentir, plus heureux en cela que sir Robert Peel.

Monsieur, il faut un programme au pays, un programme clair, simple, précis, fondé sur une réforme sérieuse, profonde, féconde, exécutable, allant au fond des choses, conférant un bien réel aux masses. Ce programme, voulez-vous le faire retentir à Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, Nantes, le Havre ? Acceptez, et je vous prédis deux gloires impérissables : l'une, celle du poète, votre génie vous l'a déjà acquise ; mais ne serait-il pas beau que la France eût dans le premier de ses poètes le plus grand de ses bienfaiteurs ?

Pourquoi vous le dissimulerais-je ? Plus la France admire votre imagination, plus elle s'en défie. Elle croit que la poésie et les affaires s'excluent ; elle trouve dans vos discours de nobles pensées, de généreuses intentions, une éloquence inimitable,

elle n'y trouve pas un *programme*, c'est-à-dire *ce qu'il y a à faire actuellement*. Dites-le-lui. Dites-lui : Si j'étais ministre, voici les réformes que je ferais et l'ordre dans lequel je les ferais ! — Et si cela est clair, saisissant, pratique, soyez sûr que la France vous portera au ministère.

Vous me demandez quel est ce programme. J'aurais besoin d'en conférer avec vous. Mais je n'hésite pas à vous en donner ici le squelette : vous en ferez une statue.

Le point de départ est la réforme commerciale.

Les hommes qui ont réduit le régime protecteur en système, MM. Ferrier et Saint-Cricq, conviennent que ce régime, ayant pour objet d'éloigner les occasions de perception, se développe aux dépens du fisc. Donc, en l'abolissant, vous faites prospérer le fisc et vous lui rendez ce que lui coûtera la réforme postale et la réduction de l'impôt du sel. Voilà donc trois réformes dans une ; et n'est-ce pas une chose merveilleuse de combler deux déficits, non par une aggravation, mais par une diminution de charges ?

Ensuite la liberté commerciale assure la paix, une paix *qui se maintient par elle-même*. Vous pouvez donc réduire nos forces de terre et de mer, économie immense au moyen de laquelle vous supprimez l'octroi, et refaites la législation si oppressive

des contributions indirectes. En outre vous adoucissez et le recrutement et toutes ces ordonnances maritimes qui sont le fléau de votre marine.

En voilà assez pour un ministère de quatre ou cinq ans. Voulez-vous que nous discussions à fond ce programme ? Je suis prêt à aller chez vous dans cet objet, si, dans le cas où vous l'adopterez, vous me promettez de venir faire de la propagande, car, avant tout, il faut le faire accepter par l'opinion.

Vous lui reprocherez peut-être d'être un peu trop exclusivement financier. Mais allez au fond des choses et voyez si, sous ces questions de finances, il n'y a pas des questions de moralité, de justice, de démocratie, de progrès dans tous les sens, de non intervention armée, d'équitable répartition des charges, de conciliation entre le peuple et la bourgeoisie. Au reste, c'est là précisément ce que je voudrais discuter avec vous, et je ne puis le faire dans une lettre dont je dois au contraire vous prier d'excuser la longueur.

J'ai l'honneur, d'être, monsieur, votre très dévoué serviteur.

FRÉDÉRIC BASTIAT
(Chez M. Arlès-Dufour, à Lyon)

CI

LETTRE DE M. PONSARD.

Vienne, 4 août (1847).

CHER ET GLORIEUX HÔTE,

J'ai écrit, il y a quelques jours, à madame de Lamartine pour lui exprimer ma reconnaissance et mes regrets que vous devez bien concevoir. J'arrivais de mon excursion malencontreuse, et je n'avais pas encore lu votre improvisation à la Société d'horticulture. Au risque de devenir par trop importun, je ne puis retenir quelques mots où se pressent mon émotion et mon admiration. On n'a jamais rien dit de si gracieux, de si noble et de si touchant. Ce ne sont plus ces fleurs mortes que l'ancien poème didactique étalait sèchement dans son herbier ; ce sont bien les fleurs de la nature, animées de la vie universelle, comme nous les voyons et comme nous les aimons, comme elles parlent à nos souvenirs. Leur âme tout entière a passé dans votre discours. « Le petit enclos d'aubépine ou de pisé, le carré où le jardinier couche

la bêche qu'il reprendra demain, les allées envahies par les herbes et par les œillets des bordures, les voluptés de cette mélancolie qui est la fleur d'automne de la vie humaine », et tant d'autres images délicieuses, voilà des choses vivantes, vues, senties, vraies, naturelles, poétiques, prises dans leurs détails les plus intéressants, et exprimées avec ce bonheur inouï qui ne vous quitte jamais. En vérité, si le bon Dieu, après avoir fait les choses, voulait en parler, il n'en parlerait pas autrement. Vous avez senti profondément, voilà pourquoi votre langage est si magnifique ; c'est un rayonnement continu de votre raison et de votre cœur. Vous ne seriez pas éloquent, si vous n'aviez pas un coup d'œil net et une raison haute, et vous ne seriez pas poète, si vous ne sentiez pas plus vivement que nous autres. Ces réflexions sont banales ; mais tant de gens cherchent l'éloquence et la poésie dans des contrastes de mots et des effets de style ! Vous, vous ne les cherchez pas, elles viennent vers vous d'elles-mêmes.

Pardonnez-moi cette trop longue lettre. J'abuse encore sur le papier de la causerie familière qui m'était permise dans le chalet du jardin de Saint-Point. Je veux vous dire cependant que ma mère est tout orgueilleuse de la façon dont vous avez paru content de *Mont-Salomon*. J'ai été obligé de

me justifier de mes mauvais propos sur notre *chaumière*. Oui, c'est une chaumière. Les murs sont en pisé ; le jardin est coupé par des *allées étroites qui bordent des carrés de légumes*. Mais la maison est proprette ; le jardin est exposé au midi ; nous avons, à quelques pas de là, des points de vue splendides, que vous n'avez pas vus, et que j'aurais bien voulu vous montrer. Enfin j'aime véritablement *Mont-Salomon*, et j'en puis dire, comme vous de Milly :

Un sol sans ombre....

Et des vallons sans onde, et c'est là qu'est mon cœur.

Vous rendez trop attrayants les petits coins de terre, et vous exprimez trop bien l'amour qui attache l'homme aux lieux où sont ses souvenirs, pour que je veuille manquer à vos yeux de cette sensibilité.

Agréez de nouveau les remerciements de ma mère et les miens, et veuillez faire agréer à madame de Lamartine mes hommages respectueux.

F. PONSARD.

CII

LETTRE DU MARÉCHAL BUGEAUD.

*A Monsieur de Lamartine,
Membre de la Chambre des députés.*

Paris, 29 janvier 1848.

MON CHER COLLÈGUE,

Je vous envoie la brochure dont je vous ai parlé; j'y ai marqué le passage qui vous concerne.

L'ensemble de cet écrit, qui est d'un homme instruit, est une critique de la doctrine de Fourier. On y trouve souvent de l'esprit et du sens, mais le tout est un peu gâté par des apostrophes de mauvais goût et quelquefois injurieuses.

Dans l'épilogue, l'auteur indique un remède à la grande plaie sociale du prolétariat; il ne sait pas voir que son remède s'applique tous les jours de la seule manière possible. Comme les eaux de la mer et toutes les eaux retournent aux montagnes par l'évaporation (c'est la comparaison qu'il a adoptée), la fortune du riche retourne au pauvre par les

dépenses du riche, utiles ou luxueuses. Ainsi ces beaux édifices, ces hôtels qu'on admire dans Paris, le peuple en a déjà reçu la valeur ; c'est la source et l'origine d'une multitude de petites propriétés dans la Creuse, le Limousin et ailleurs encore.

Les Fourieristes sont aussi aveugles que l'officier, leur contradicteur. Ils ne voient pas que l'association du capital, du travail et de l'intelligence existe en réalité dans la vieille société qu'ils veulent réformer. Cette association existe, je le répète, de la *seule manière possible* ; tous nos intérêts sont solidaires. L'ouvrier de l'atelier est intéressé à ce que le chef fasse bien ses affaires, car ils sont associés. Il en est de même des travailleurs de l'agriculture vis-à-vis du propriétaire, et c'est là la grande fabrique.

On pourrait multiplier les preuves à l'infini.

Je vous prie de vouloir bien me retourner cette brochure qui ne m'appartient pas.

Recevez, mon cher collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mes sentiments affectueux.

Maréchal duc D'ISLY.

CIII

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

Dimanche, 27 février (1848).

CHER ET ILLUSTRE AMI,

J'étais allé vous saluer sur la place publique, et, pendant ce temps-là, vous veniez chez moi me serrer la main.

Ce serrement de main, je vous l'envoie.

Vous faites de grandes choses. L'abolition de la peine de mort, cette haute leçon donnée par une république née hier aux vieilles monarchies séculaires, est un fait sublime. Je bats des mains et j'applaudis du fond du cœur.

Vous avez le génie du poète, le génie de l'écrivain, le génie de l'orateur, la sagesse et le courage. Vous êtes un grand homme.

Je vous admire et je vous aime.

VICTOR HUGO.

CIV

LETTRE DE M. ALEXANDRE MANZONI.

Milan, 6 avril 1848.

CHER LAMARTINE,

Je sens ce qu'il y a d'indiscrétion à usurper vos moments, mais je serai court, et vous m'écoutez, car c'est une plainte que je vous adresse.

Dans votre réponse aux députés de l'Association italienne, je lis ces mots :

« ...Votre concours dans cette œuvre pacifique et déjà accomplie, je l'espère, des constitutions nouvelles de toute nature, que la diversité des Etats de l'Italie fait surgir des besoins, des intérêts, des formes de ses différents gouvernements. »

Hélas ! cette Italie que vous aimez, et dont vous êtes aimé, comme il doit arriver entre un homme éminent et une nation, n'avez-vous pas senti, grand et bon Lamartine, qu'il n'y avait pas de mot plus dur à lui jeter que celui de *diversité* ? que ce mot, prononcé par vous comme un mot d'avenir, résume pour elle un long passé de malheur et d'abaissement ?

Non, cette diversité n'a pas eu pour cause les besoins, les intérêts de ceux qu'on appelait *les peuples* d'Italie, non, il n'y a pas plus de différence entre l'homme des Alpes et celui de Palerme, qu'entre l'homme des bords du Rhin et celui des Pyrénées.

Croyez bien qu'il n'y a personne qui sente plus que moi ce qu'il y a de véritablement grand et de véritablement puissant dans cette politique honnête et pacifique que le temps et vous avez faite à la France. Quand, parlant en son nom, dans toute occasion où agir ce serait troubler, vous vous bornez à exprimer des souhaits ou des regrets comme vous auriez pu le faire lorsque vous ne parliez qu'au nom de votre génie, je vous conçois, c'est-à-dire je ne concevrais pas que vous, Lamartine, puissiez tenir un autre langage. Mais ici, j'ose vous le dire avec la franchise à laquelle le pouvoir dont vous êtes investi me donne un droit de plus, ici vous êtes au delà, vous avez fait plus que ménager. Il se fait, depuis bien longtemps, en Italie, un travail bien naturel d'assimilation (vous voyez que je pèse les mots); et ce travail vient de passer de la pensée et de la parole à l'action et à l'essai. Quelle sera la forme définitive de cette assimilation? Il faudrait être prophète ou insensé pour oser le prédire : c'est un vœu bien vague

encore, et nécessairement vague; mais il est, grâce à Dieu, aussi général que vif et profond; et le mot que vous avez prononcé est son contraire.

Adieu, cher poète, car vous ne parviendrez pas à faire oublier ce titre-là. Vous avez ici, parmi la foule des personnes qui pensent à vous, un vieil ami, et un chrétien qui, incapable de par la nature de se mêler activement aux grandes affaires de ce monde, a plus de temps pour implorer l'assistance de Dieu sur ceux qui en sont chargés.

ALEXANDRE MANZONI.

CV

LETTRE DU COMTE MARCELLUS.

Audour, ce 28 octobre 1848.

Ne pouvant encore aller vous voir, mon cher ami, j'ai besoin de vous écrire.

On me fait savoir du midi que vous avez annoncé à Bordeaux, notre ville, *l'un de vos vases d'élection*, votre intention formelle d'abdiquer toute candidature à la Présidence de la République. Mes adhé-

rents et d'autres, connaissant notre voisinage et notre amitié, me demandent ce qu'il en faut croire.

Quant à moi, je pensais à vous :

D'abord, parce que je sais de *science certaine* que vous ne tenterez jamais que des voies *honnêtes* pour inoculer à la France une république *honnête* elle-même. Et cette conviction intime que vos récentes alliances politiques ont altérée chez plusieurs de vos concitoyens, mais non pas effleurée chez moi, j'essaie encore de la propager.

Ensuite, je vous connais assez consciencieux, assez patriote pour ne pas hésiter s'il s'agissait de repousser des institutions qui seraient devenues désastreuses au pays.

Ainsi donc, sous votre Présidence, de deux choses l'une :

Ou le principe républicain honnête, se dégageant des calamités qui accompagnent jusqu'ici sa résurrection, fera germer et fleurir la prospérité morale et matérielle, et dans cette régénération, loin de nous avoir pour adversaires, vous nous aurez pour sincères admirateurs ;

Ou bien ce principe se montrera, sinon fatal aux intérêts de la France, comme depuis huit mois, au moins improductif et stérile ; et alors, quand vous verrez votre œuvre glisser de vos mains si impar-

faite, vous aurez le *courage* de *céder* à l'opinion publique réprobatrice de ces tristes essais, et de la suivre ou de la guider dans ses progrès et dans ses retours vers les principes qui, seuls, sont les fondements de l'ordre et de la sécurité.

Par suite de ce raisonnement, c'est vous que je voulais opposer aux deux uniques rivaux que je vous connaisse. L'un, s'appuyant sur un nom dont je vous ai vu abhorrer constamment le despotisme, et plus encore sur la lassitude que le pays ressent de sa profonde misère; l'autre, confiant dans le *fait* de son existence provisoire (oubliez-vous que le 24 février vous avez fait promptement justice d'un autre *fait* bien autrement enraciné?); — enfin, le premier, fort d'un système inconnu, quand le régime de la nouvelle république s'est déjà trop fait connaître; le second, armé d'une épée numide, n'offrant en hommage à la liberté qu'un passé de quatre mois d'état de siège.

Eh bien! voulez-vous, vous, si supérieur aux deux autres, rechercher consciencieusement et sans parti pris les meilleures institutions à donner à la France; voulez-vous, ne vous préoccupant que du bien-être du pays, de sa moralité et de son repos, l'interroger sincèrement et écouter la voix qu'il fait entendre du fond de sa détresse, fût-elle même hostile aux idées, renouvelées d'un temps déjà

vieux, dont votre imagination et votre âme se sont éblouies ? Oh ! alors, dites-nous bien haut avec cet accent qui nous enivre ce que nous devons attendre de vous à l'avenir ; et si, comme je l'espère, vous acceptez d'avance cet avenir, tel que Dieu et le bon sens de la France le feront : dès ce moment vous restez sans rivaux à nos yeux, et tous nos suffrages volent vers vous.

Quoi qu'il en soit, apprenez-moi ce que je dois répondre à mes méridionaux.

Adieu, je vous écris à la hâte. Si je vous aimais moins, je ne vous aurais pas écrit du tout. Mais, vous le savez, le sentiment qui m'attache à vous survivra à ces mouvements des esprits, à ces grandes luttes, et ne finira que lorsqu'un peu de poussière (*pulveris exigui jactus*) tombera sur ma tête, et arrêtera les battements de mon cœur.

MARCELLUS.

CVI

LETTRE DE M. JULES JANIN.

.
.
Que vous faites bien d'écrire ! Que de belles choses vous avez à dire ! Que vous êtes un grand maître dans cet art de la parole, le plus merveilleux de tous les arts ! Hélas ! sans vous, nous retombions dans la barbarie, dans la langue des sauvages, dans le style des bonnets rouges ; les écrivains tombaient au niveau des plus vils montagnards !

Moi qui vous parle, le second jour de cette révolution funeste, qui nous jette entre les bottes d'un baragouineur suisse, je me suis mis, mon grenier fermé, loin du tumulte, à écrire un petit roman de théologie ; pendant que le monde croulait, j'étudiais la question de la bulle *Unigenitus* ; je n'ai pas eu d'autre consolation, d'autre espérance que ce méchant livre, en deçà de tous les mondes connus, et il n'est pas encore achevé ! Et vous, au fond de cet abîme, vous avez fait des chefs-d'œuvre ! En plein air, à la porte de votre maison des champs,

vous avez parlé à des hommes éperdus, comme vous parliez, l'an passé, aux lauréats de la bêche et de la charrue! Voilà pourquoi je vous admire, et pourquoi je vous aime, même quand vous me faites peur! Vous restez le poète, vous restez l'orateur et l'historien de mes rêves! Plus je comprends votre force surhumaine et plus je me prends à me trouver le plus impuissant de tous les écrivains.

Dieu sait pourtant que ce n'est pas l'ardeur, l'étude, le courage, le zèle qui me manquent. Eh! mon Dieu non! c'est le talent!

J'ai entendu, à travers des cloisons, la voix naissante de *Raphaël*! Quel bonheur et quelle joie, et quelle fête de l'âme, la préface des *Méditations poétiques* en pleine révolution, le mois de mai au milieu de février, les chansons du printemps dans les frimas!

Je suis bien pauvre, cette révolution m'a enlevé la moitié du peu que j'avais, qu'importe? Je saurai bien trouver pour *Raphaël*, pour tous vos livres à venir, quelques feuillets de vélin. J'aimerais mieux porter des haillons que de ne pas entourer vos poèmes de tout le luxe, de toute la richesse de Beauzonnet et de Kielher.

Avec le plus profond respect et le dévouement le plus absolu!

JULES JANIN.

Fin de 1848.

CVII

LETTRE DE M. DUPIN AINÉ.

Paris, ce 9 octobre 1849.

MON CHER COLLÈGUE ET CONFRÈRE,

J'ai toujours été très blessé de la manière dont l'esprit de parti en général juge les hommes politiques. Pour les criminels même, il y a des *circonstances atténuantes* ! L'esprit de parti aggrave tout et ne tient compte de rien.

Pour moi, votre ancien collègue de Chambre, votre confrère à l'Académie, admirateur de ce qu'il y a de beau et de vrai dans votre talent, d'accord avec vous quand vous combattiez la coalition de 1840, j'ai vivement regretté de vous trouver en dissidence avec moi le 24 février. Ce jour-là, l'événement l'a prouvé, vous vous êtes donné un rude labeur, pour les jours qui devaient suivre !... Vous avez risqué votre vie en repoussant le drapeau rouge ! Vos deux volumes sur l'histoire de cette révolution attestent la série de périls, d'assauts et de tortures que vous avez éprouvés pour résister

aux anarchistes qui vous pressaient de toutes parts ! Vous avez éprouvé et vérifié cette parole du grand poète :

... Facilis discursus averno est ;
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est !

Voilà où nous en sommes ! et en vérité, je ne puis vous plaindre sans plaindre bien davantage encore la position critique où le 24 février a placé la société. Mais les efforts que vous faites aujourd'hui pour la défendre sont louables, et voilà pourquoi j'ai saisi avec empressement l'occasion de vous citer et de mettre en relief des paroles dont on doit vous savoir gré.

Recevez, je vous prie, mon cher collègue, l'assurance de mes sentiments de confraternité.

DUPIN.

Pardon, je m'aperçois que j'ai écrit sur une demi-feuille.

CVIII

LETTRE DE M. DUPIN AINÉ.

Ce 14.

MON CHER ET ANCIEN COLLÈGUE,

Je saisirai avec empressement l'occasion de causer avec vous des faits dont les écrits, quels qu'ils soient, ne peuvent jamais rendre un compte entièrement complet.

Le tort qu'on vous ferait en admettant que vous avez désiré la présidence de la Chambre serait bien léger, car une telle ambition était bien permise à vous et à vos amis pour vous.

Quant à celui d'avoir entrevu une autre présidence, celle de la République ! Une fois donnée que cette république arriverait, il était facile de pressentir qu'ayant le plus contribué à l'établir, vous seriez naturellement son candidat.

Selon moi, le tort n'est pas là.

Mais dans l'ordre de nos opinions, ce qui nous divise, c'est que le 24 février, ayant (c'est vous-même qui le dites) l'événement, *dans les mains*,

vous n'avez pas voulu ce que nous voulions tous (j'entends la majorité de la Chambre), la conservation de la monarchie.

Le tort, c'est d'avoir, en refusant l'offre même des républicains, repoussé la régence; d'avoir, à la séance du 24 février, provoqué l'expulsion du roi et de sa mère, ce qui les eût livrés à l'émeute du dehors; et enfin d'avoir appuyé la création révolutionnaire d'un gouvernement provisoire, élu par une poignée de factieux, qui a amené la république et mis l'État sur le penchant de sa ruine.

Ce feu, une fois allumé, vous avez plus tard cherché à l'éteindre, et on vous en a su gré; c'était, disait-on de vous : « l'incendiaire devenu pompier ! » Et tout le monde, moi le premier, je vous ai rendu justice.

Est venu ensuite le contact avec M. Ledru-Rollin, devenu trop puissant à côté de vous, ce qui vous a porté un dernier préjudice.

Bref, nous étions conservateurs, et vous vous êtes trouvé révolutionnaire : — qui a eu tort ou raison ? — C'est là-dessus que nous nous ne pouvons pas être d'accord. Mais nous en causerons historiquement quand vous voudrez.

Vous connaissez d'ailleurs mes sentiments pour votre personne et votre immense talent.

DUPIN.

Je vous envoie le quatrième volume, car vous avez eu les précédents.

CIX

LETTRE DE MADAME DE GIRARDIN.

Paris, 19 août 1850.

J'apprends que vous êtes bien triste, que vous avez perdu un de vos amis dévoués¹ et je m'imagine tout ce que vous avez dû souffrir de ce malheur. On me dit que madame de Lamartine est très souffrante, donnez-moi vite de ses nouvelles et des vôtres.

Et nous qui lisons avec tant de plaisir vos admirables *Confidences*, et qui nous réjouissons tous de vous apprendre ce nouveau et magnifique succès ! Déjà l'effet de la préface avait été très grand. Cette noble réponse à ces froides et mesquines critiques avait ému tous les cœurs intelligents. Quelle superbe et douce insolence ! Comme vous les écrasez moelleusement ces nains hargneux ! Quel beau style !

1. M. de Champeaux mort pendant le second voyage que Lamartine venait de faire en Orient.

Je crois vraiment que vous n'avez rien écrit de si littéraire que toute cette peinture de la vie de province; cela laisse bien loin derrière soi le fameux chapitre de *Corinne* sur l'Écosse et même les plus charmantes scènes de Balzac. Il y a une descente de coche à Mâcon, qui est un miracle de poésie, le coche dignifié. Voilà un tour de force. Et l'adorable discours de la mère, et le portrait des oncles, tout est merveilleux, et je vous le dis, parfaitement bien senti par tout le monde. Nous vous devons un grand succès.

Vous n'avez pas pu vous occuper de *Marie Stuart*. Qu'est devenu ce projet?

On s'attend ici toujours à un coup d'État, moi je n'y crois pas. Je n'ai qu'une seule raison d'y croire: c'est qu'il y a un espion dans mon quartier qui vient à chaque instant demander si M. de Girardin se porte bien et quand il doit revenir. Je lui réponds que je n'en sais rien. Du reste, je n'ai pas d'autres indices, celui-là n'est pas bien significatif; j'ai foi dans la république, la royauté ne me paraît plus une chose sérieuse.

J'ai bien pensé à vous, il y a un mois, quand j'ai vu partir tous les paysans, tous ces portiers et toutes ces portières allant comme des poètes ou comme des peintres pour voir... la mer; c'était une joie, un délire, dont vous n'avez pas idée. « Non,

me disais-je, des gens qui se privent de tout, de vin, de viande, d'habits, et qui trouvent cinq pauvres francs pour se donner le beau luxe de contempler l'Océan, sont des gens qu'on peut encore mener à de grandes choses ; on leur a prêché l'égoïsme pendant trente ans, on leur a dit : La poésie est un *Pouff céleste* (mot de Scribe), et malgré tout cela, à la première bonne occasion de poésie à bon marché qui s'offre à eux, les voilà partis ! C'est un noble peuple que celui-là, il ne comprend que les poètes, et si vous n'aviez été que poète vous seriez encore son chef. Mais tout n'est pas dit, nous aurons, malgré les fous, de belles heures.

Mille bien affectueux souvenirs à toute la famille.

D. G. DE G.

CX

LETTRÉ DE LA REINE DE HOLLANDE.

La Haye, 17 février 1851.

Votre lettre m'aurait flattée, si elle ne m'avait touchée ; car les années qui vont si vite devaient

emporter le souvenir des instants que nous avons passés ensemble. Tant d'événements ont touché à votre vie et à la mienne, et Dieu sait ce que nous réserve encore l'avenir!

Quoi qu'il en soit, les efforts des hommes ou leurs regrets ne sauraient entraver la marche nécessaire de l'esprit humain. L'idée, dont le temps sera venu, se fera jour malgré la force, malgré le courage, malgré le génie même, s'il avait le malheur de s'attacher en aveugle au passé. Pour moi je vis avec cette pensée-là : elle rend la soumission plus facile, et l'attente plus légère.

Un jour, dans le courant de l'été dernier, j'ai voulu vous écrire. Comme vous, j'avais perdu mon enfant chéri. Dans la torpeur qui succède à l'angoisse, mes idées s'arrêtaient; mais pendant de longues heures je récitais, je répétais vos vers, que j'avais lus dans ma jeunesse, et qui s'étaient, presque à mon insu, gravés profondément dans ma mémoire. Dans ce moment-là, j'appris votre départ pour l'Orient; j'en éprouvai une sorte d'effroi comme si un dernier ami m'avait abandonnée. Je me fis informer, on me dit que vous reviendriez bientôt, et je n'écrivis pas, et lors de votre retour je me trouvais au fond de l'Allemagne.

Je ne sais si jamais nous nous reverrons en ce

monde; mais je vous prie de ne pas m'oublier, et de compter sur un intérêt constant, véritable, et que le temps et la distance n'altéreront pas.

Rappelez-moi encore, je vous prie, au souvenir de madame de Lamartine.

Adieu, et puissiez-vous être heureux comme je vous le souhaite!

SOPHIEMA-THILDE.

CXI

LETTRE DU MARQUIS GINO CAPPONI.

Florence, 4 juillet 1851.

Ma petite-fille à moi et son époux, le jeune marquis Ridolfi, demandent à vous être présentés, mon cher et illustre ami : et je me fais leur interprète, à titre d'ancienneté qui me donne quelque droit auprès de vous, car je date de plus loin que votre premier livre de poésie. Ainsi je compte toujours pour eux et pour moi sur un peu de bienveillance, et j'aime à vous le dire, car ces derniers temps et la position que vous avez prise en politique m'ont lié à vous, plus encore que par le

passé, d'admiration et de sympathie. Excusez le premier mot qui n'est pas de la flatterie banale, mais, au milieu de ce qui se fait généralement, c'est un bonheur de pouvoir deviner votre pensée et la retrouver cherchant en haut.

Je suis bien malheureux de ce qu'il ne m'est pas donné de venir causer avec vous quelques instants, et une lettre ne suffit pas en telle matière. Je vous dirai franchement qu'il a fallu un grand courage pour prononcer le mot *république* en février 48, c'était un grand bond dans l'avenir. Et quant à nous, elle nous a fait du mal, car elle nous a gonflés tout d'un coup de grandes espérances (pour ne pas dire de présomptions), et vous savez que nous sommes physiologiquement un peu sujets à cette sorte d'hydropisie. Pour vous le grand bond était nécessaire, un peu plus tôt, un peu plus tard, et il fallait de l'inspiration pour se jeter dans l'inconnu, prenant sûreté dans la vision du dernier but. Quand la poésie est divination, il faut bien lui faire place. Et puis avoir, aussitôt après, fortement agi pour retenir dans les limites de l'honnête et du raisonnable ce qui n'était que hardi, cela a été grand et beau. Dieu et l'histoire vous en tiendront compte.

Pardon, cher ami, de cette espèce de panégyrique; je dis ces choses-là à tout autre plus volontiers qu'à vous. Maintenant je crois entrevoir ce

même fil qui vous conduit au milieu des imbroglios de ce moment. Pour moi je ne crains pas le bouleversement social dont on est trop effrayé. La république restera, mais c'est œuvre difficile que de la faire devenir une bonne et régulière chose. Les mœurs, les habitudes se formeront, mais la grande et périlleuse affaire c'est la décentralisation, sans laquelle il n'y a pas de bonne ni de vraie république; et disloquer les jointures de la vieille France sans qu'elle perde sa force, voilà le grand point à résoudre, aussitôt que les petites ambitions vous donneront un peu de loisir. Mais tout cela est du bavardage, auquel pardon de me laisser entraîner. Encore une fois, veuillez accueillir avec bonté mes jeunes mariés et présenter mes respects à madame de Lamartine.

Je suis, avec un attachement sincère, votre tout dévoué serviteur,

G. CAPPONI.

CXII

LÉTTRE DE M. ERNEST HAVET.

15 mars 1852.

MONSIEUR,

Je vous prie d'agréer l'hommage de cette édition avec commentaires des *Pensées* de Pascal. Je ne prétends pas, monsieur, qu'au milieu de si grandes occupations et de si hautes pensées, vous puissiez trouver du temps pour jeter seulement les yeux sur un travail aussi humble. Mais c'est assez pour moi si ce travail peut me donner le droit de vous adresser cette lettre, et de vous témoigner en particulier des sentiments qui sont ceux de tous les hommes qui pensent et qui sentent, mais que tous n'ont pas l'occasion de vous exprimer à vous-même. Si l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole, nulle parole, monsieur, n'a nourri plus d'âmes que la vôtre, ni d'un plus divin et plus incorruptible aliment. Les réalités les plus brutales et les plus ternes n'étouffent pas la flamme que vous avez allum  e : vos vers la conservent

inalterable pour la dernière postérité, et votre parole, que j'appellerais volontiers votre poésie de tous les jours, la ravive à chaque instant dans le cœur des contemporains. Je suis encore tout ému, au moment où je vous écris, de ce que le *Siècle* d'hier m'a fait lire. Non, monsieur, non, vous ne serez pas déçu, et il n'est pas possible que la vie qui déborde en vous et par vous, ne brise enfin la pierre du sépulcre.

Agréé, monsieur, l'expression bien incomplète de mon profond respect et de mon admiration passionnée.

ERNEST HAVET.

CXIII

LETTRE DE M. VILLEMAIN.

Passy, ce 22 août 1853.

MON CHER ET ILLUSTRE CONFRÈRE,

Je ne pouvais me plaindre de la confiance que vous a faite M. de Marcellus, et qui m'a valu de votre part un si aimable et bienveillant souvenir. Seulement cette confiance, je voudrais qu'il l'eût

étendue à tout le monde et que son indiscretion eût été une publicité complète suivie de cent mille signatures. Vous le dirai-je? depuis plus d'un mois je m'attendais à voir paraître, avec des noms divers et accrédités, quelque chose dans le sens de mon idée qui n'est que le vœu d'un solitaire. Je suis étonné de ce silence, dussiez-vous refuser ce qui vous serait offert. Vous ne supprimeriez pas du moins l'hommage public et l'honneur que se ferait à lui-même l'esprit français. On a tant parlé de fusion. Ce serait une belle fusion ou plutôt un noble accord que de s'entendre pour décerner à un grand et généreux talent ce qu'on voitait au général Foy, et ce qui s'adresserait cette fois à l'immortalité du génie littéraire.

Peut-être je pense ainsi sous l'impression toute récente de vos volumes de *la Restauration*, de cette merveilleuse rapidité d'images, de tableaux, de sentiments, d'idées que je viens de suivre. Vous savez mon esprit assez hérissé de scrupules, et vous croyez bien que ça et là je ne vous les épargne pas. Mais je suis vaincu par cette facilité de génie qui vous emporte, et tout avec vous. Je n'ose dire à quoi me fait penser cette infatigable puissance d'imaginer, de produire et de peindre. Je songe à ce que raconte Herschel, non pas seulement d'un infini de mondes créés, mais d'un infini d'effusions

stellaires incessamment jaillissantes, étincelles qui sont des planètes, de telle sorte que l'infini de l'univers n'existe pas moins en activité continue de création qu'en espace et en durée.

Voilà ce qui me revient à l'esprit, en lisant plus lentement que vous ne les avez écrites tant de belles pages colorées, éclatantes, pathétiques, tant de traits heureux qui vous échappent, tant de choses ingénieuses et fortes. Je suis en cela désintéressé, sauf toutefois le suprême plaisir que donne l'imagination éloquente. Mais enfin, je suis du moins impartial, car vous ne ménagez pas les personnes plus ou moins jeunes, plus ou moins intelligentes qui ont cru à quelque imitation possible du gouvernement britannique, qui ont cherché, qui ont servi la cause du droit dans la politique, et qui sans vouloir la démocratie illimitée, si faible gardienne de la liberté, voulaient la liberté individuelle, la liberté parlementaire, la liberté de la presse. Franchement vous n'êtes pas juste pour ces personnes, tout en me faisant honneur de m'adjoindre à elles en quelques endroits. Lors même que l'imitation de la liberté légale et politique d'un autre pays eût manqué de certaines conditions, il était bien d'y aspirer, d'en préconiser l'esprit, d'en adopter certaines garanties. Cela n'était pas seulement inexpérience et ambi-

tion. Pardon, mon cher et illustre confrère, de cette défense posthume que je vous sou mets...

Agréez tous mes sentiments d'admiration et d'attachement.

VILLEMALIN.

CXIV

LETTRE DE M. VICTOR HUGO.

Dimanche 27 avril (56), Hauteville-House.

CHER ET ILLUSTRÉ AMI,

Je reçois, cher Lamartine, votre lettre, ce serrement de main dans lequel vous avez mis une grande âme. En même temps que votre lettre, vos deux premières livraisons m'arrivent comme si vous vouliez me payer tout de suite la liasse de vers que je vous envoie¹ en magnifique prose qui est de magnifique poésie. Peut-être me lisez-vous en ce moment, et je suis fier. Mais ce qui est certain c'est que je vous lis, et je suis heureux.

Nos âmes sont diverses, mais nos cœurs se tou-

1.

ns.

chent ; vous le dites, et je le sens. Il y a entre nous une sorte de fraternité haute et douce. Ces belles pages poignantes, grandes et tendres que je viens de lire me laissent un rayon dans la pensée et une larme dans les yeux.

A toujours.

VICTOR HUGO.

Vous aussi, vous avez une admirable femme. Mettez-moi à ses pieds.

CXV

LETTRE DE M. F. FLOCON

11 mai 1856.

Sur l'enveloppe Lamartine a écrit :

« Belle lettre de Flocon à qui j'avais écrit pour lui offrir de partager avec lui quand j'avais entendu dire qu'il était dans le dénuement en Suisse. »

LAMARTINE.

Zurich, 5 mai 1856.

CHER MONSIEUR DE LAMARTINE,

Je ne puis vous dire combien j'ai été heureux de recevoir, au fond de l'exil, une marque de votre souvenir. Si je pouvais, au milieu de tant de désastres, songer à ma propre infortune, vos paroles affectueuses et cordiales me la feraient oublier.

Merci mille fois de vos offres généreuses. Il me suffit de penser que vous m'en avez jugé digne.

Vous avez oublié vos malheurs pour vous occuper de moi. Ce témoignage d'une illustre amitié me rend plus fier que s'il était entouré de tout l'éclat de la puissance. Je vis seul, pauvre, jeté aux vents, mais inébranlable dans ma foi ; désolé du présent, mais assuré de l'avenir. Une confiance sans bornes dans les destinées de l'humanité, voilà ma richesse. Que ne puis-je à mon tour la partager avec vous !

Recevez mes vœux ardents pour votre prospérité, et, toujours,

Mon salut fraternel,

F. FLOCON.

CXVI

LETTRE DE M. BÉRANGER.

19 octobre 1856.

Croirez-vous, mon cher ami, que je n'ai lu qu'hier soir votre dernière publication¹? Malade et garde-malade, accablé d'embarras et d'affaires, sans pouvoir sortir, j'ai été le dernier, je crois, à lire l'éloge qui fera toute ma gloire dans ce pauvre monde. Je ne pouvais en demander davantage : je puis mourir maintenant. Plus je reconnais ce qu'il y a d'exagération dans les louanges que vous me prodiguez, plus j'en suis fier. De la part d'un homme comme vous, c'est ce qui vient du cœur qui touche le plus, et j'ai les larmes aux yeux en relisant une pareille louange. N'en parlons plus.

On m'a dit que vous étiez toujours souffrant. Est-ce vrai? Ne travaillez-vous pas un peu trop? M. Dargaud, m'assure-t-on, n'a pas pu pénétrer jusqu'à vous. Votre mal serait donc bien grand?

1. *Une nuit de souvenirs*. 2^e volume du *Cours familier de Littérature*.

Je ne vois, et rarement encore, qu'une personne qui connaisse un peu votre intérieur. Si vous pouviez me faire connaître exactement l'état de votre santé, je n'ai pas besoin de vous dire combien vous m'obligeriez.

Quant à moi, ma santé semble ne pas vouloir se remettre. Pour comble de malheur, mon vieux fou de médecin, Bretonneau, à soixante-dix-neuf ans vient de se remarier à une jeune et jolie personne de dix-neuf ans. J'ai embrassé plusieurs fois la mariée, mais je n'en vais pas mieux pour cela. Le docteur n'a plus le temps de faire d'ordonnances, et je suis condamné à garder le logis, c'est ce qui m'a privé de vous lire pendant plus de dix jours. Dix jours de bonheur perdu pour votre pauvre ami.

Adieu, faites-moi parvenir un mot, un seul qui me rassure sur votre santé.

Chargez-vous de mes respectueux hommages pour l'excellente madame de Lamartine, et croyez-moi tout à vous, comme toujours.

BÉRANGER.

CXVII

LETTRE DE M. DE SAINTE-BEUVE

A M. JULES SAINT-AMOUR AU SUJET DE LAMARTINE.

Ce 24 novembre 1856.

Je reconnais bien là votre bienveillance, monsieur et cher compatriote, et vos affectueux sentiments. Vous avez bien raison de croire que quand on a aimé M. de Lamartine, on l'aime toujours. Il a été en effet l'une des passions de ma jeunesse, ma grande passion poétique, du moment que l'âme poétique s'est éveillée en moi. Au temps où j'étais le plus lié avec Hugo, il me disait : « Vous aimez mieux Lamartine que moi ; je ne vous en veux pas, et je suis de votre avis. » L'article que M. de Lamartine m'a consacré dans ses *Entretiens*¹ m'est allé au cœur : j'ai reconnu là cette indulgence supérieure qui dans ce cas particulier était presque de la clémence. Il a dit de moi ce que j'ambitionnais le plus qu'on en dit ; car qui a été poète l'est

1. *Nuit de souvenirs*, 2^e volume du *Cours familier de Littérature*.

toujours au fond du cœur, même lorsqu'il a l'air d'y avoir renoncé.

Il est bien vrai que lorsque M. de Lamartine est devenu un politique, je n'ai pu me décider à le suivre : je l'aimais trop sous sa première forme ; je m'étais fait un idéal, il en substituait un autre. Je ne l'ai pas voulu. J'en souffrais. C'est là sans doute une manière exclusive de sentir, mais les affections vives et premières sont ainsi. Le malheur, c'est qu'obligé à un certain moment, un peu par ma nature et vocation d'esprit, et beaucoup par la nécessité et le besoin de vivre, d'embrasser la profession de critique, de *jugeur*, j'ai été inévitablement amené à exprimer publiquement mes dissidences, et à dire tout haut ce qu'il eût été plus conforme à ma première condition de poète et d'*honnête homme* de garder pour moi.

Croyez encore que j'en ai souffert : j'ai dû violer plus d'une fois ma propre admiration secrète et mon culte ancien ; les natures délicates ne réagissent pas sans douleur contre elles-mêmes. Non pas certes que je n'apprécie les éminents services que M. de Lamartine, homme politique, a rendus à certains jours à la société : mais l'avouerais-je ? Est-ce un excès de délicatesse et de puritanisme littéraire ? j'aurais encore mieux aimé qu'il ne se mît pas dans le cas d'avoir à les rendre. C'est de l'égoïsme, me

direz-vous, que se figurer ainsi obstinément les poètes dans un monde à part, et de leur interdire d'en sortir, parce qu'on les préfère et qu'on les trouve plus à son gré dans cette première forme de jeunesse et avec le nimbe d'or. Peut-être ai-je tort en effet? J'en suis toujours à Virgile que je ne saurais me figurer comme le compétiteur ou l'antagoniste d'Antoine ou d'Octave. M. de Lamartine, dans une admirable pièce de sa jeunesse (*les Préludes*), a parcouru six ou sept modes, et montré qu'il comprenait toutes ces manières d'être et de vivre comme s'il avait sept âmes : j'avais fait choix chez lui de deux ou trois de ces âmes. Elles me suffisaient ; je les sentais si bien ! quand est venu le tour des autres âmes à se produire, je me suis détaché. J'ai dit : Ce n'est pas lui ! — bien que pour ceux qui le connaissaient mieux, ce fût sans doute lui encore.

Agréez, cher monsieur, toutes ces explications et ces excuses. Ce que je sais bien, c'est que le jour où M. de Lamartine passait à l'Arc de l'Etoile cette immense revue parisienne des lilas au bout des fusils (en avril 1848), je passais moi cette après-midi à relire avec une de mes meilleures amies d'alors (la regrettable et poétique madame d'Arbouville), plusieurs pièces de ses *Secondes Méditations*, sa pièce intitulée *Sagesse* et ses *Préludes* même.

On ne fait pas cela quand on n'aime pas un homme, seulement on l'aime autrement que d'autres ne font.

Agréez avec mes remerciements l'expression de mes meilleurs sentiments.

SAINTE-BEUVE.

CXVIII

LETTRE DE M. AUGUSTE BARBIER.

18 décembre 1856.

MONSIEUR ET ILLUSTRE POÈTE.

Je n'avais pas besoin de votre appel cordial pour continuer mon abonnement à votre *Cours de littérature*.

Indépendamment du faible concours qu'il m'est agréable de vous apporter, il est trop important pour moi de suivre les évolutions de votre pensée au sujet des plus remarquables ouvrages de l'esprit humain.

Revenu tard de la campagne, ce n'est que très récemment que j'ai pris connaissance de vos der-

niers numéros. Dans celui du mois d'octobre vous avez bien voulu mentionner mon nom avec éloge', et je vous en remercie. Cependant l'éloge est trop beau pour que je l'accepte tel que vous l'avez formulé. Est-il bien exact de dire que l'*Iambe* composé par moi en 1830 *dépasse en virilité* celui d'André Chénier. La qualité qui semble vous avoir frappé dans les vers du jeune observateur des faits de Juillet ne me paraît nullement supérieure à celle des vers du grand poète écrivant sous le couperet de 93. L'éloquence de Danton n'était pas plus virile que celle de Mirabeau, bien que sa parole fût plus triviale et plus libre que celle de l'orateur de la Constituante. Le sentiment d'indignation qui produisit mon invective a emporté dans sa forme quelque chose du tempérament de la jeunesse, et c'est ce qui a pu vous faire illusion. Quant à l'*Iambe* d'André, le quatrième surtout écrit à Saint-Lazare, si intime et si profond, il est le cri sublime de la vertu lâchement immolée. Je ne pense pas qu'on puisse jamais aller au delà en fait d'amertume et d'énergie

Je tenais, monsieur, à vous faire connaître cette observation parce que ma conscience me la dicte et parce que j'attache du prix à être jugé par vous.

1. *Nuit de souvenirs*. 2^e volume du *Cours familier de Littérature*.

Vos paroles ont tant de retentissement que je ne voudrais pas me parer d'un mérite qui ne me serait point dû.

A propos des vers dont je viens de parler, permettez-moi de vous offrir un exemplaire de la dernière édition de mes *Iambes*. Je vous l'avais promis. Je n'ai retardé mon envoi que pour avoir le plaisir de vous présenter une édition plus correcte.

Veillez agréer, monsieur et illustre poète, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

AUGUSTE BARBIER.

CXIX

LETTRE DE M. L'ABBÉ GRATRY.

29 août 1857.

MONSIEUR,

Je viens de remercier M. Valette, à qui je dois la précieuse lettre que vous avez bien voulu m'adresser. Je lui explique pourquoi je vous répons si tardivement, et comment j'espère et désire vous remercier plus amplement et de vive voix.

Ai-je besoin de vous dire, monsieur, quelle joie m'a causée votre lettre? Je veux seulement vous assurer que ce n'est pas une joie d'auteur. J'éprouve bien peu ce sentiment. Mais j'aime les âmes, et il y a des âmes lumineuses que j'ai aimées de tout temps, sans avoir jamais rencontré l'occasion de communications directes. Si elles disparaissaient de cette terre avant moi, je serais étonné, désolé de ne les avoir jamais embrassées... Or voici la plus lumineuse de ces âmes qui daigne me saluer la première. Quel bonheur !

Aussi, monsieur, je vous demande la permission de vous faire une visite, soit à Paris, soit à Saint-Point, si je retourne dans le midi. Je voudrais une bonne fois chercher à voir de près si le ressort de votre espérance et le dernier but de votre ambition dans cette vie est ce que je soupçonne, et si vous espérez et voulez vivre assez pour contribuer à mettre sur la terre un peu plus de justice, d'amour et de sérénité. On le pourrait. Oh ! si vous le vouliez très fortement, comme Dieu vous bénirait ! et que de bien vous pourriez accomplir !

Le reste ne peut se dire que de vive voix.

Adieu, monsieur ; je prie Dieu de vous combler des riches bénédictions que je demande pour vous.

CXX

LETTRE DE M. MISTRAL.

Paris, le 9 mai 1859.

Oh ! monsieur de Lamartine ! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire : mon père !

Il n'est pas de parole au monde qui puisse mieux rendre ce que j'éprouve pour vous ! vous m'avez vu hier soir étouffer mes sanglots, à l'audition de l'entretien sublime et pathétique que vous me consacrez¹. Je suis rentré dans ma chambre avec M. Adolphe Dumas, avec deux autres poètes provençaux, mes amis. Nous avons passé la nuit à vous lire, nous avons sangloté toute la nuit.

Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire qui allait d'Arles à Avignon, et aujourd'hui vous m'avez tant donné que je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesse. Il me semble

1. Littérature villageoise. Apparition d'un poème épique en Provence. *Cours familier de Littérature*, t. VII.

que ma gloire ne m'appartient pas ; plus que jamais je sens le besoin de me cacher et de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de votre épaule le manteau radieux de l'immortalité, et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne ? et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites ? Je me sens écrasé... Ah ! poète magnanime, si la France entière dont vous avez grandi le nom parmi les noms des peuples, si la France que vous avez sauvée est si petite en face des obligations sacrées qu'elle vous a, comment ferai-je, moi, pauvret, pour élever ma reconnaissance à la hauteur de vos largesses ! Oh ! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épis sous la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé.

Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la traînée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez !

Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes,

et de nouveau je vais pleurer sur vos pages divines. Laissez-moi donc me dire, avec le plus grand respect, votre enfant dévoué.

F. MISTRAL.

CXXI

LETTRE DE M. MISTRAL.

Maillane (B. d. R.), 15 juin 1859.

CHER ET ILLUSTRÉ MAÎTRE,

J'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice mes plus douces pensées. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies.

Une charmante jeune fille de Dijon doit vous avoir écrit quels délicieux moments nous vous devons, et avec quel amour nous avons toute une journée béni votre grand cœur et chanté votre immortel génie. Elle m'a transmis votre réponse, et pour elle et pour moi je vous en remercie.

Me permettez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes?... Je parle seu-

ement des gens de mon village... Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du mot *gloire*, car, au delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs ou ses garances, sans qu'il s'enquît de ce qu'on disait de moi dans Paris, la grand'ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins à la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les magnanarelles disaient entre eux, au milieu de leurs travaux :

« Qui aurait dit que *Frédéric*, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si belles choses, sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous ! »

Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre jusqu'au milieu de la petite place de Mailane, et m'ayant embrassé publiquement, elle me dit tout attendrie (ce furent ses premières paroles) : « Va, j'ai bien prié tous les soirs et les matins pour M. de Lamartine, et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux ! »

A peine entré dans ma maison, les paysans du

voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main, ne trouvant pas de mots pour exprimer leur impression au sujet d'un événement si extraordinaire pour le pays. Tous me disaient avec une émotion profonde : « Il paraît que ça a bien marché!... Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous! »

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, *le plus savant et le plus grand de tout Paris*. — Et des questions, et des questions : « Quel âge a-t-il ? comment est-il ? comment vit-il ? etc., et, quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient en répétant : « Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous! »

Voilà, maître bien aimé, tout mon triomphe villageois : il est simple et humble comme toutes les choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie.

Quant aux cités, il n'y est bruit encore que de votre quarantième entretien. C'a été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main. On ne savait qu'admirer le plus, de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu ces jours derniers votre quarante-sixième entretien. Il se termine, comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puis-santes et prophétiques.

Vivez, cher maître !... et qu'ainsi, longtemps encore, vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'univers !

Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et vénération, et je vous prie de présenter mes salutations les plus affectueuses à madame de Lamartine et à madame votre nièce.

Votre dévoué poète,

F. MISTRAL

CXXII

LETTRE DE M. THIERS.

Paris, 1^{er} octobre 1859.

MON ANCIEN ET CHER COLLÈGUE,

Je ne reçois à la campagne, où je passe une partie de l'été, que les journaux quotidiens qui m'arrivent par la poste. Je n'avais donc pas encore lu votre quarante-quatrième entretien¹. C'est hier seu-

1. *Examen critique de l'Histoire de l'Empire*, par M. Thiers.

lement en venant passer une journée à Paris que je l'ai trouvé et lu.

Je me hâte de vous en remercier très sincèrement et *très cordialement*. Quant aux éloges que vous voulez bien m'accorder, je ne dirai qu'une chose, c'est que je voudrais les avoir mérités tous. Quant aux critiques, je voudrais naturellement ne les avoir pas méritées, mais franchement je n'en sais rien. L'avenir seul le dira. Quant à vous, vous avez non seulement usé d'un droit en me les adressant, mais fait la plus convenable chose du monde. Vous ne deviez parler de moi que comme vous pouviez, en louant et blâmant selon votre avis. Je vous remercie donc de tout en bloc, louange et critique. Je ne conteste qu'une critique, c'est celle qui porte sur les jugements moraux que j'ai prononcés. Je crois avoir été juste, ou suffisamment sévère, à l'égard de Napoléon notamment. Il ne faut pas demander à un homme autre chose que le comporte son rôle.

Napoléon ne pouvait pas être un libéral. Mais il pouvait et devait mieux conserver le dépôt de notre grandeur remis entre ses mains. Il a perdu le dépôt, et ce n'est pas seulement un reproche de maladresse que je lui fais, ce qui serait du pur matérialisme historique, c'est un reproche plus grave : c'est d'avoir cédé à ses passions d'orgueil, d'ambi-

tion, etc., ce qui le constitue non pas un maladroit, mais un coupable, un grand coupable, et là est la moralité du jugement. — Du reste je vous demande pardon de cette petite protestation. Je vous la devais en preuve de la franchise de nos relations. Je regrette comme vous que les convenances d'un passé, du reste déjà bien loin de nous, me privent d'un entretien que je goûterais, je veux espérer, autant que vous.

Recevez mes amitiés, celles de 1829 et de 1830.

A. THIERS.

CXXIII

LETTRE DE M. VICTOR DE LAPRADE.

Lyon, 9 décembre 1860.

CHER ET VÉNÉRÉ MAITRE,

Je puis dire aujourd'hui, grâce à vous, *non omnis moriar*. Mon nom restera gravé sur votre impérissable monument¹. Comme je suis heureux et recon-

1. Trois heureuses journées littéraires, t. X, *Cours familier de Littérature*.

naissant de devoir à votre amitié cette place si enviée! Je n'aurais jamais osé y prétendre; bien d'autres en étaient plus dignes par le talent: mais je la méritais un peu par l'admiration et le dévouement sans bornes. Je me sens là, comme les fidèles écuyers dormant sur le marbre, aux pieds de leur capitaine. J'y resterai avec vous jusqu'à ce que la pierre soit brisée. Je l'ai dit plus d'une fois: dans la légende poétique de l'avenir, tous les noms et toutes les œuvres notables de ce temps iront se perdre pour y mieux rayonner dans l'auréole du nom de Lamartine, comme les œuvres du grand cycle de la Grèce dans le nom d'Homère. Que d'étoiles disparaîtront tout à fait dans cette vaste lumière! Vous avez voulu me conserver à moi une petite lueur personnelle: c'est plus de bonheur et de gloire que je n'en ai jamais espéré quand j'ai tenté d'être poète. — Que de joie une pareille consécration aurait répandue autour du foyer illustré et béni par vous, si la tête et le cœur, si le vrai chef de cette famille eût été encore là! C'est la pensée qui ne m'a pas quitté un instant en lisant ces magnifiques pages; je les ai dévorées avec autant de douleur que d'ivresse et d'orgueil, en songeant que mon père ne les lira pas, que ce fleuron a manqué à la couronne d'honneur dont je voulais entourer ses cheveux blancs. Il partageait si bien mon culte

pour vous; il avait été si fier de votre accueil; et tous les deux nous gardions si bien une seule pensée, un seul honneur, un seul orgueil en deux âmes! Il me reste, pour leur en faire un titre de noblesse, une obligation de vertu, mes enfants qui savent déjà depuis longtemps ce que veut dire votre nom; ils ont senti avant de le comprendre, en écoutant lire ces grandes paroles, qu'il y avait là une immense gloire, un immense bonheur pour eux; ils m'ont accablé de caresses en touchant le bienheureux cahier. Pour moi, je ne puis pas croire encore que je ne vais pas tout à l'heure le remettre aux mains de l'aïeul chéri. C'est à lui encore, à travers sa tombe, que j'en répète le plus souvent les paroles gravées dans mon cœur. Que d'angoisses j'ai traversées depuis trois mois! Voilà la première heure de larmes sans amertume, et c'est vous seul qui pouviez me la donner!

Je sais, cher maître, par quelles afflictions vous avez été visité pendant que j'étais moi-même sur ce calvaire; mais j'apprends aussi avec bonheur que vous n'avez plus à craindre pour ces têtes bien aimées. Dans mon accablement, je n'ai pas eu la force de vous écrire pour vous apprendre mon malheur et vous dire de quels vœux ardents je m'unissais à vous pour conjurer de votre toit un malheur semblable.

Veillez transmettre à madame de Lamartine tous mes souhaits et tous les respects de ce qui m'entoure. Ma femme et ma sœur ont besoin aussi de vous remercier avec moi. Je cherche avec quelles paroles je pourrais le faire dignement, et je ne les trouve pas ; mais je puis vous dire avec orgueil que si grande que soit cette preuve de votre indulgente amitié, ma piété envers vous était déjà telle que cela encore ne peut y ajouter. Je vous appartenais déjà comme aujourd'hui, pleinement, irrévocablement et jusqu'au dernier combat.

V. DE LAPRADE.

CXXIV

LETTRE DE ADOLPHE DUMAS.

Paris, 18 mai 1861.

Il faut que je sois bien malade pour ne pas avoir été une seule fois rue Ville-l'Évêque, cet hiver. Je vous en donne la preuve en vous disant que, depuis le 1^{er} novembre, je n'ai fait que deux ou trois promenades en voiture, et que je viens d'envoyer

acheter des béquilles pour faire le voyage des eaux à Plombières ou à Barèges.

Voilà dans quel état j'ai lu l'*Arioste*, *Machiavel* et *Cicéron*¹. J'ai dû vous écrire des lettres brûlantes; mais il est si triste de se plaindre toujours de son corps : c'est une honte pour l'esprit qui se trouve vaincu par une brute. Et puis j'avais peur de vous faire venir dans mon Coquenard que je n'appelle plus sur mes cartes que rue Neuve-Lamartine, par confusion. Enfin je ne vous ai pas vu. Antony² m'a parlé de vous et de *Cicéron*. Je ne vous comprends plus. Vous êtes donc comme Tite-Live, et vous écrivez juste la *Décade* qu'on lui a perdue, à dessein sans doute, car les erreurs de l'histoire ne sont pas toujours des erreurs. Quoi qu'il en soit, vous êtes un homme merveilleux et qui devient positif, plus merveilleusement encore. Quelle langue romaine vous avez, quel esprit romain aussi! Eh bien, vous le dirai-je? cet esprit et cette langue-là sont déjà dans les *Méditations*. Les vieux élèves d'Helvétius et de Condillac vous faisaient pourtant passer pour nuageux! Les *Méditations* en prose seraient votre prose d'aujourd'hui, aussi claires et aussi nettes. Il n'y a que le sentiment qui vous emporte plus loin et jusqu'où ne vont jamais ceux qui n'en ont

1. Dans le *Cours de Littérature*.

2. Deschamps.

pas. Mais je ne veux pas remplacer une *conversation* que je ne puis pas vous porter, par un *entretien* que je n'écrirais pas comme vous.

J'ai passé ma saison d'été avec Mistral, à lire ensemble les *Méditations*, mon seul livre de voyage. Je devais vous porter nos admirations alpestres; mais que voulez-vous? Le mal me poursuit et je ne puis pas le fuir; j'ai deux jambes de moins que les voleurs, et ce n'est pas assez pour un honnête homme; si j'avais les autres volumes de votre panthéon, ce serait un bon remède. Je pars à la fin de la semaine prochaine; j'espère bien faire un gros effort pour aller vous dire adieu et vous les demander.

J'ai copié cet hiver soixante-dix pièces des *Iles d'amour*, comme celles que vous connaissez; mais vous ne connaissez pas la plus belle. D'Aurevilly m'a dit que jamais de votre vivant et après on n'aura fait sur vous une pareille page! Ma foi, si vous voulez que je vous le dise, je le crois; c'est que je vous admire bien, et je vous aime encore plus.

Je suis aux pieds de madame de Lamartine, et pourquoi pas aux vôtres.

ADOLPHE DUMAS.

CXXV

LETTRE DE M. GARNIER-PAGÈS.

Paris, le 10 décembre 1862.

MON CHER ANCIEN COLLÈGUE,

Je viens de terminer notre histoire de 1848, après quatorze années de recherches, de soins, de travaux. Vous y trouverez votre nom glorieusement inscrit à chaque page. C'est la grande époque de votre vie, où pas une ombre envieuse ne se projette pour chercher à en obscurcir la splendeur. Nous avons fait pour la France, en des jours de péril, tout ce que nous pouvions faire, sans laisser un seul regret dans notre âme, un seul remords dans notre conscience. Si nous n'avons pas fondé dans le présent, nous avons fondé dans l'avenir, parce que nous avons pris pour guide la justice, pour symbole la liberté, pour but l'amélioration morale et matérielle de l'humanité.

J'ai couronné notre histoire par l'admirable Rapport que vous avez présenté à l'Assemblée constituante en déposant la dictature. Jamais plus

belle œuvre ne fut offerte au monde par un pouvoir qui a accompli sa mission. Chaque fois que je lis ce Rapport, mon cœur tressaille et votre esprit est en moi. C'est sur cette inspiration sainte que j'ai écrit la conclusion intitulée : Gouvernement provisoire. C'est ainsi qu'en touchant au port j'ai voulu mettre ma main dans la vôtre, heureux d'avoir occupé une place à côté de vous.

Votre tout dévoué collègue et ami,

GARNIER-PAGÈS.

CXXVI

LETTRE DE LA REINE DE HOLLANDE.

Il y a un peu plus de dix-huit années que nous nous rencontrions sur un bateau de la Méditerranée, nous côtoyions ensemble l'Italie¹. Ces heures-là n'ont jamais pu s'effacer de ma mémoire. Les années s'écoulaient, mais il y a des souvenirs auxquels ne peuvent atteindre ni le temps ni les circonstances.

1. *Souvenir*, à la princesse d'Orange. *Harmonies*, liv. iv.

Lorsqu'il y a quelques jours la nouvelle de la mort de madame de Lamartine vint me causer le plus douloureux saisissement, j'hésitai avant de vous écrire; mais il me semble que je me mentirais à moi-même si je ne vous parlais pas de mes regrets, si je vous laissais croire à l'oubli.

Je sais que rien ne console dans un malheur pareil; mais il y a une sorte de douceur à ne pas se sentir seul, à se dire qu'il y a des pensées et des regrets unanimes qui nous accompagnent en silence et toujours.

Adieu. Donnez-moi de temps en temps une pensée et un souvenir, et croyez à l'inaltérable amitié de
Votre dévouée

SOPHIE.

Stuttgart (Würtemberg), 25 mai 1863.

CXXVII

LETTRE DE M. DE SAINTE-BEUVE.

Ce 13 juillet 1864.

MON CHER LAMARTINE,

Je reçois votre deuxième Entretien, votre seconde lettre¹ : j'ai ma couronne, ma double couronne. Ce que vous avez bien voulu dire de moi à tous, venant de vous et découlant de votre plume avec cette grandeur et cette magnificence, est ce que je n'aurais osé ambitionner et ce qui me fait désormais une gloire, — mot bien grand et que je ne me serais jamais avisé de prononcer auparavant. — Vous avez dit de ma mère, entrevue par vous, des choses qui montrent que tout poète a l'âme d'un fils et des divinations de premier coup d'œil. — Vous avez choisi dans mes écrits avec une intelligence amie ce qui pouvait le plus faire aimer le poète. — Vous avez glissé sur les défauts et voilé avec délicatesse les parties regrettables chez celui qui s'est trop abandonné en écrivant aux senti-

1. Tome XVII, *Cours familier de Littérature*.

ments éphémères et au courant des circonstances. En choisissant et indiquant les points élevés et lumineux, vous avez obéi à cette noble nature qui va, comme le cygne, se poser à tout ce qui est limpide, éclatant et pur; et vous m'avez ainsi, rien que par le bonheur amical de vos citations, élevé à la fois et idéalisé à votre exemple.

J'aurais couru, aujourd'hui même, vous dire tout cela et bien d'autres pensées encore, que les vôtres ont éveillées en moi et ont fait naître; mais je suis comme vous, j'ai cet honneur, et je suis de *corvée* tous ces jours-ci, je ne pourrai aller rue Ville-l'Evêque que vers la fin de la semaine, et je n'ai pu attendre jusque-là pour vous envoyer les remerciements d'un cœur comblé, pardonné et récompensé à jamais par vous.

SAINTE-BEUVE.

CXXVIII

LETTRE DE MONSIEUR ALPHONSE KARR.

MON CHER, MON NOBLE AMI,

Lorsque vous avez perdu madame de Lamartine, je vous ai jeté par la voie la plus rapide un cri de sympathie. — Je n'ai plus eu de vos nouvelles et je ne vous ai plus donné des miennes.

Moi, j'ai perdu la mère de ma fille après une maladie de trois années.

Puis, cet été — un médecin qui est mon ami m'a dit un jour : « Vous avez une fièvre pernicieuse ; j'espère vous sauver, cependant je dois, — à cause de votre enfant et de volontés que je sais — vous avertir qu'il n'est pas certain que vous soyez vivant demain. »

Comme depuis longtemps je ne m'attendris pas sur ceux qui meurent — j'étais prêt. — Il y a sursis.

Je lis assidûment vos *Entretiens*. Savez-vous que ces pierres posées l'une sur l'autre chaque mois formeront un monument unique dans la littérature de tous les temps ?

Vos jugements sont justes, et par cela même ont besoin des qualités que vous possédez à un si haut degré : le courage (Musset, Béranger, Molière, etc.).

J'aime le Panthéon que vous élevez pour cent raisons. En voici une : il n'est pas rond, c'est-à-dire que vous n'y faites pas régner une absurde égalité; chacun de ceux que vous *canonisez* y a sa place et son rang légitimes.

Je viens de lire le volume sur Balzac.

Vous vous montrez de mon avis sur lui. — Cela me rend très heureux et très fier. En vous lisant, j'ai eu ce plaisir particulier qu'éprouve un marchand qui fait « la preuve » de son addition et la trouve juste.

Vous officiez. Je voudrais être l'enfant de chœur pendant cette consécration de Balzac.

Voulez-vous vous rappeler qu'à une époque où j'étais brouillé avec Balzac, vers 1842 ou 43, j'écrivais dans les *Guêpes*, après une élection à l'Académie :

« L'Académie de notre temps veut avoir ainsi son Molière à ne pas nommer. »

Adieu, mon ami ; offrez à votre nièce, que j'aime bien respectueusement — le souvenir du jardinier de Nice.

CXXIX

LETTRE DU COMTE DE CIRCOURT.

La Celle-Saint-Cloud, 26 novembre 1864.

Je viens de lire votre Balzac et ne puis me refuser la consolation de vous dire combien cette étude m'a frappé ! Balzac vous devra beaucoup. D'autres avant vous l'avaient présenté dans ses bizarreries ; vous le montrez dans son originalité. Ce qu'il y a de grand dans son génie, ce qu'il y avait de bon dans sa nature, ressort admirablement de votre portrait. Ce créateur si puissant manquait de mesure : il est romancier dans ses calculs, autant que moraliste dans ses observations. Vous avez mis en lumière sur ses commencements des documents d'une grande importance. Le public ne connaissait de Balzac que l'écrivain, et l'écrivain parvenu à sa maturité après une longue et mystérieuse épreuve. Les malheurs et les fautes de sa jeunesse doivent être, en bonne partie, imputés à la bizarrerie systématique de ses parents. Sa femme, que je connais, n'est pas, n'a point été, ce qu'il imaginait.

Cependant, c'est grand dommage qu'il l'ait rencontrée si tard. Son buste par David mérite toutes vos sévérités.

Je crois que, dans cette œuvre prodigieuse, *Eugénie Grandet* est bien, en effet, ce qu'il y a de τραγικωτατον, comme Racine disait d'Euripide. Mais la donnée est fantastique à force d'exagération ; la vérité fine, et pourtant cruelle, des « Célibataires » atteint mieux le but. Je ne sais si la postérité ratifiera l'égalité avec Molière, que vous décernez à Balzac, mais assurément après avoir lu votre étude, nul n'osera donner à la légère un vote négatif.

Ce qui concerne les opinions ou plutôt les instincts politiques de Balzac a bien du poids dans votre bouche. Il est certain que notre époque, étant l'introduction de l'humanité dans un monde nouveau, exige des méthodes nouvelles. Il lui faut une autorité puissante, appuyée sur un consentement libre et universel. Ce que vous dites à cet égard a beaucoup d'autorité et beaucoup de tristesse. D'un hémisphère à l'autre on se tourmente pour arriver à discipliner la liberté ou à s'en passer. On échoue dans toutes ces tentatives. Rien ne réussit que la guerre. Et cependant la guerre n'a qu'un moyen : son rôle se borne à détruire. Elle laboure : qui sèmera ? On la fait en Amérique sur une échelle gigantesque. Le pays ne s'épuise pas ; il n'use que

ses finances. On souffre à New-York ; on périt à la Nouvelle-Orléans ; mais chaque année fait reverdir une moisson d'hommes de guerre dans les sillons de l'ouest et du nord. Le midi fait face avec de l'héroïsme à toutes les supériorités possédées par son adversaire. C'est un grand spectacle ; mais nos esprits sont tellement rapetissés par les querelles théologiques que les moindres incidents de l'imbroglio romain nous occupent plus que les péripéties titaniques de la lutte américaine. Notre génération sent le besoin de se rapprocher de Dieu ; elle entre même dans l'église ; mais elle s'arrête au bénitier. — Ce n'était pas la disposition d'esprit de madame de Girardin : l'éloge que vous en faites est un monument bien digne sur sa tombe ; il était également digne de vous de vous souvenir, à côté de tant d'oubli qui déjà l'enveloppe ¹.

.

Mille vœux pour que vos forces soutiennent votre courage et vous conduisent à des jours moins mauvais ! mes hommages à madame Valentine.

Le comte A. DE CIR COURT.

1. *Cours familier de Littérature*, t. I^{er}. Ces souvenirs venaient d'être republiés comme préface du volume d'extraits, *Esprit de madame de Girardin*.

CXXX

LETTRE DU COMTE D'ESGRIGNY.

Le Pouliguen, 30 octobre 1865.

MON CHER AMI,

Votre lettre m'a fait peine et mal. Comment ce serait là l'issue de tant d'années de luttes énergiques, d'un labeur infatigable !

Je vous suis depuis longtemps avec anxiété dans ce combat si triste, mais que je voudrais faire voir de près à l'univers, ne fût-ce que pour lui révéler ce que vous y avez mis de force de caractère, de ressources d'esprit, d'indomptable courage, de douloureux efforts. Qui ne vous a pas vu ainsi à l'œuvre ne vous connaît pas. Il y a vingt ans que tout autre eût succombé. Vous avez souvent passé si près de l'écueil que j'en tremblais, mais toujours vous l'évitiez par une manœuvre inespérée ; et maintenant vous me dites que la mauvaise heure approche ! — Vous m'avez [tellement habitué à compter sur vous que j'ai peine à me faire à cette idée ; — j'attends encore l'inattendu. — Avec

quel bonheur j'en saluerais la bonne nouvelle !

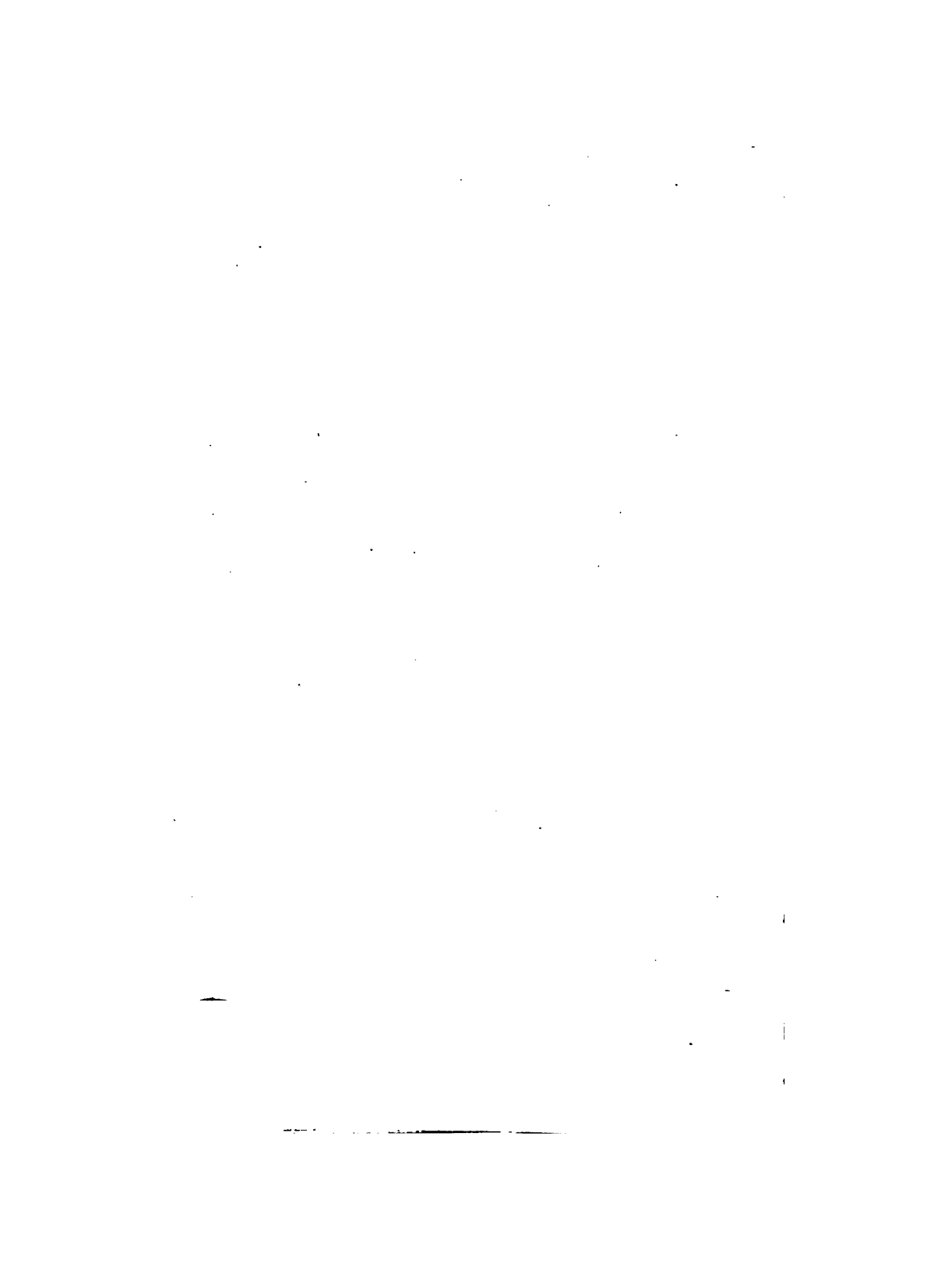
Si vous succombez, vous pourrez du moins être fier devant vos créanciers comme devant vous-même, en leur montrant tout ce que vous avez fait pour les satisfaire ; ce seraient les derniers des hommes s'ils n'en étaient frappés de respect. Il faut qu'ils comprennent, — ils comprendront, je n'en doute pas, — qu'ils doivent s'en remettre à vous du soin de leurs intérêts, qu'ils ont dans vos loyaux efforts la meilleure des hypothèques, qu'ils doivent accepter vos conditions et non vous en faire, que troubler vos travaux c'est tarir leurs créances.

Hélas ! les choses sont plus fortes que les hommes les plus forts, et ce n'est pas un tel soir que présageait votre matin. Mais c'est encore une grande et bonne chose que de pouvoir se dire qu'on a fait tout ce qui était humainement et surhumainement possible pour vaincre. Il y a de pires défaites. Elles n'étaient pas possibles pour vous.

Je plains de tout mon cœur madame Valentine qui souffre autant que vous de ce que vous souffrez. Son doux courage est du moins une bénédiction pour le vôtre. Dites-lui de ma part, je vous en prie, tout ce que vous pourrez trouver de plus affectueux.

Madame d'Esgrigny et Jeanne se joignent à moi.
Remerciez-la de m'écrire sous votre dictée. Priez-
la de me donner de vos nouvelles, — et puissent-
elles être meilleures!

E. D'ESGRIGNY.



TABLE

1818.

I. — De madame de Montcalm . . . 23 mars . . . 1

1819.

II. — De Mathieu de Montmorency . 26 mars . . .
III. — Du duc de Rohan 27 mai . . . 6
IV. — Du duc de Rohan 17 juin . . . 10

1820.

V. — Du comte de Maistre 28 janvier . . 14
VI. — De la duchesse de Broglie . . . 1^{er} février . . 17

1821.

VII. — De la duchesse de Broglie . . . 23 avril . . . 19
VIII. — De M. de Genoude 24 juillet . . 21
IX. — Du marquis de la Maisonfort. . 20 décembre. 24

1823.

- X. — De la duchesse de Broglie . . 28 octobre . . 26

1824.

- XI. — De la duchesse de Broglie . . 24 mars . . . 28
 XII. — De M. Villemain 18 décembre. 30

1825.

- XIII. — De madame de Montcalm . . 25 janvier . . 31
 XIV. — De M. Charles Nodier 28 janvier . . 34
 XV. — De madame Tastu 20 mai . . . 36
 XVI. — De M. Henrion de Pansey . . 21 mai . . . 38
 XVII. — Du marquis de la Maisonfort . 14 août . . . 39
 XVIII. — De Léopold II, grand-duc de
 Toscane 15 novembre. 43
 XIX. — De madame de Montcalm . . . 21 novembre. 44

1826.

- XX. — De Mathieu de Montmorency
 (envoyée par M. de Genoude). 22 mars . . . 48
 XXI. — De madame Sophie Gay . . . 16 septembre. 50

1827.

- XXII. — De madame Sophie Gay . . . 4 janvier . . 52

1828.

XXIII. — De M. Villemain et deux billets du même	novembre.	54
---	-----------	----

1829.

XXIV. — De M. de Marcellus	17 février . .	56
XXV. — De M. Victor Hugo	27 février . .	58
XXVI. — De M. Charles Nodier . . .	27 mars . . .	60
XXVII. — De M. Charles Nodier . . .	4 avril . . .	65
XXVIII. — De Léopold II, grand-duc de Toscane	11 juillet . .	68
XXIX. — De mademoiselle Delphine Gay	26 août . . .	70
XXX. — De M. Sainte-Beuve	29 août . . .	73
XXXI. — De M. Villemain	22 octobre . .	78
XXXII. — Du duc de Montmorency- Laval	24 octobre . .	80
XXXIII. — De M. Brifaut	26 octobre . .	82
XXXIV. — De madame de Montcalm .	28 octobre . .	84
XXXV. — De M. Royer-Collard	6 novembre.	86
XXXVI. — De M. Cuvier	6 novembre.	87
XXXVII. — De M. de Lamennais . . .		88

1830.

XXXVIII. — De mademoiselle Delphine Gay	6 janvier . .	89
XXXIX. — De M. Charles Nodier . . .	11 janvier . .	92
XL. — De M. Cuvier	23 février . .	95
XLI. — De M. Cuvier	3 mars . . .	96
XLII. — De M. de Chateaubriand . .	13 juin . . .	97
XLIII. — De M. Cazalès	24 juin . . .	98

XLIV. — De M. Aimé Martin	28 juin . . .	100
XLV. — De M. Victor Hugo	12 juillet . .	103
XLVI. — De madame Malibran	11 août . . .	105
XLVII. — De M. Victor Hugo	7 septembre.	112
XLVIII. — De M. Thiers	26 septembre.	114
XLIX. — De mademoiselle Delphine Gay	10 décembre.	116
L. — De M. Eugène Sue.		119

1831.

LI. — De madame de Montcalm	11 janvier . .	121
LII. — De M. Aimé Martin	20 janvier . .	125
LIII. — De M. Lainé	27 janvier . .	127
LIV. — De M. Eugène Sue		129

1832.

LV. — De madame de Montcalm	10 janvier . .	133
LVI. — De M. Thiers	26 février . .	135
LVII. — De M. Charles Nodier	17 mars . . .	138
LVIII. — De M. Alfred de Vigny	24 mars . . .	140
LIX. — De M. Emile de Girardin	27 mars . . .	141
LX. — De madame de Girardin	26 mai . . .	143
LXI. — De madame de Girardin	23 décembre.	146

1833.

LXII. — De madame de Girardin	6 avril . . .	150
LXIII. — De M. de Bonald	29 décembre.	152

1834.

LXIV. — De M. de Chateaubriand	27 mars . . .	155
--	---------------	-----

TABLE

319

1836.

- LXV. — De M. de Lamennais. . . . 24 mars . . . 156
 LXVI. — De madame de Girardin . . 10 avril . . . 158

1838.

- LXVII. — De M. Victor Hugo 14 mai. . . . 159
 LXVIII. — De madame de Girardin . 14 juin . . . 160
 LXIX. — De M. Edgar Quinet. . . . 17 juillet . . 164
 LXX. — De madame de Girardin . . 18 août . . . 166

1839.

- LXXI. — De madame George Sand . 15 mai . . . 169
 LXXII. — Du baron Charles Dupin. . 9 septembre. 170

1840.

- LXXIII. — De M. le comte Molé. . . . 27 mai. . . . 174
 LXXIV. — De M. Villemain. 28 mai. . . . 176
 LXXV. — De M. Alfred de Vigny. . . 12 septembre. 177
 LXXVI. — De M. le comte Molé. . . . 18 septembre. 179

1841.

- LXXVII. — De madame de Girardin. . 2 juin. . . . 182
 LXXVIII. — De madame de Girardin. . 21 juin. . . . 184
 LXXIX. — De M. Aimé Martin. . . . 16 novembre. 187

1842.

- LXXX. — De madame de Girardin. . 19 novembre. 189
 LXXXI. — De madame de Girardin. . 2 décembre. 192

1843.

LXXXII. — De madame George Sand.	29 janvier . .	195
LXXXIII. — De madame d'Agoult. . .	20 février . .	198
LXXXIV. — De M. Michelet.	10 juin. . . .	199
LXXXV. — De M. Victor Considérant.	12 juin. . . .	201
LXXXVI. — De M. Jules Bastide. . .	22 juin. . . .	203
LXXXVII. — De madame de Girardin. .	14 août	208
LXXXVIII. — Du comte de Circourt. . .	21 décembre. .	211

1844.

LXXXIX. — Du comte de Montalembert.	27 novembre.	215
---	--------------	-----

1845.

XC. — De M. Blanqui.	22 février . .	218
------------------------------	----------------	-----

1846.

XCi. — De Louis-Napoléon Bonaparte.	2 février . .	221
XCII. — De madame de Girardin.	17 juillet. . .	222
XCIII. — De M. Emile de Girardin.	8 septembre.	223

1847.

XCIV. — De M. Charles de Lacretelle.	4 avril	225
XCV. — De M. Béranger	6 avril	229

TABLE

321

XCVI. — Du marquis de La Roche- jaquelein	21 mai	232
XCVII. — De M. Dupont-White	13 juin	234
XCVIII. — Du baron d'Eckstein		237
XCIX. — De M. Michelet		241
C. — De M. Frédéric Bastiat	3 août	243
CI. — De M. Ponsard	4 août	247

1848.

CII. — Du maréchal Bugeaud	29 janvier	250
CIII. — De M. Victor Hugo	27 février	252
CIV. — De M. Alexandre Manzoni	6 avril	253
CV. — Du comte de Marcellus	28 octobre	255
CVI. — De M. Jules Janin		259

1849.

CVII. — De M. Dupin aîné	9 octobre	261
CVIII. — De M. Dupin aîné	14 octobre	263

1850.

CIX. — De madame de Girardin	19 août	265
--	-------------------	-----

1851.

CX. — De la reine de Hollande	17 février	267
CXI. — Du marquis Gino Capponi	4 juillet	269

1852.

CXII. — De M. Ernest Havet	15 mars	272
--------------------------------------	-------------------	-----

1853.

CXIII. — De M. Villemain 22 août . . . 273

1856.

CXIV. — De M. Victor Hugo 27 avril . . . 276

CXV. — De M. F. Flocon 11 mai . . . 277

CXVI. — De M. Béranger 19 octobre . 279

CXVII. — De M. de Sainte-Beuve à
M. Jules Saint-Amour, au
sujet de Lamartine. . . . 24 novembre. 281

CXVIII. — De M. Auguste Barbier. . . 18 décembre. 284

1857.

CXIX. — De M. l'abbé Gratry 29 août . . . 286

1859.

CXX. — De M. Mistral. 9 mai . . . 288

CXXI. — De M. Mistral. 15 juin . . . 290

CXXII. — De M. Thiers 1^{er} octobre. . 293

1860.

CXXIII. — De M. Victor de Laprade. . 9 décembre. 295

1861.

CXXIV. — De M. Adolphe Dumas. . . 18 mai . . . 298

